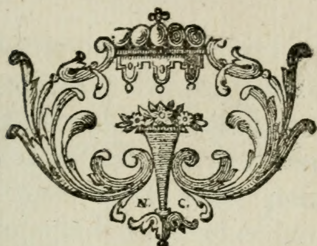


CASSANDRE,

ROMAN.

TOME SECOND.

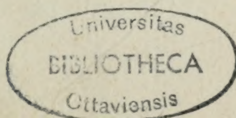


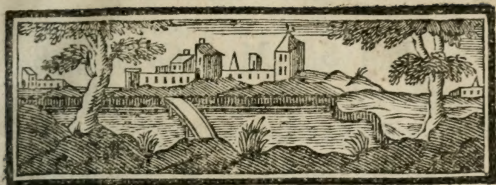
A PARIS,

Chez {
PAULUS-DU-MESNIL, Imprimeur-Libraire, Grand'Salle du Palais, au Lion d'or & à l'Envie.
La Veuve PISSOT, Libraire, Quay de Conty, au coin de la ruë de Nevers.
}

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





CASSANDRE.



ROONDATE, malgré ses propres malheurs, prenoit un véritable interêt à ceux de la belle Reine des Amazones. L'amitié qu'il avoit pour Oronte l'engageoit à chercher dans son esprit tout ce qui pouvoit avoir donné lieu à ses dernieres actions si différentes des premieres; mais Talestris étoit si irritée qu'elle ne pouvoit souffrir qu'il cherchât à excuser Oronte. Oroondate tâchoit de calmer sa colere, lorsqu'il reçut une lettre de Lisimachus qui depuis huit jours étoit au camp de Ptolomée. L'ayant ouverte devant la Reine des Amazones il y lut ces paroles,

Deuxiéme Livre du quatriéme Tome.

LISIMACHUS A OROONDATE.

NOs communes affaires m'empêchent de vous revoir aussi promptement que je l'avois esperé; mes amis de qui l'assistance nous est nécessaire pour notre vengeance étoient dispersés, & une partie avoit déja pris le chemin des Provinces qui leur sont tombées en partage: Ptolomée & moi travaillons à les rassembler, & ce soin ne sera pas inutile, ni sans nécessité. Perdicas & Roxane que notre conduite & les remords de leur crime ont mis en défiance, font rapprocher des troupes, & retiennent aussi leurs amis. Le récit de votre vertu vous en a fait ici un grand nombre qui veulent épouser vos interêts comme les leurs propres, & particulierement Ptolomée, qui m'a prié de vous demander une part dans l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre. At-

tendez, je vous prie, de nos nouvelles au lieu où vous êtes, ſans autre inquiétude que celle que vous recevez de nos malheurs communs, & moderez vos déplaiſirs pour recouvrer vos forces : les Dieux nous promettent une ſatisfaction auſſi grande que nous la pouvons raiſonnablement déſirer, & je compte ſur la continuation de l'amitié que vous avez promiſe à votre fidele LISIMACHUS.

Après qu'Oroondate eut lû cette lettre en préſence de Taleſtris, il demanda à Cleante, Ecuyer de Liſimachus, des nouvelles plus particulieres de ſon Maître. Cleante l'ayant ſatisfait à cet égard, ajouta que Liſimachus le prioit de reſter dans la maiſon de Polemon, parce qu'il comptoit qu'auſſitôt que les troupes de ſes Alliés ſeroient raſſemblées ils viendroieut camper auprès de cette maiſon, & qu'il croyoit qu'il ne ſeroit pas long-tems

à voir arriver l'Armée. La belle Reine des Amazones qui se sentoit une véritable amitié pour Oroondate, lui protesta qu'elle ne le quitteroit point qu'il n'eût accompli sa vengeance, & qu'elle le serviroit de tout son pouvoir à exécuter ses justes desseins. Oroondate après lui avoir témoigné sa reconnoissance, fit réponse à Lisimachus en ces termes :

LE PRINCE OROONDATE AU PRINCE LISIMACHUS.

LE déplaisir que j'ai d'être éloigné de vous est moderé par le sujet de votre retardement, il est trop légitime pour s'en plaindre, & vos intentions trop généreuses pour être désapprouvées ; si votre bonté m'a fait des amis considérables, elle me conservera auprès d'eux par les mémes voies, & me donnera auprès du grand Ptolomée une place de laquelle tous les avanta-

ges seront pour moi. Outre les braves Guerriers que vous armez pour notre querelle, nous avons ici une Guerriere qui s'interesse à nos malheurs, & de qui l'assistance est glorieuse & avantageuse pour nous; abregez votre absence le plus qu'il vous sera possible, & n'entreprenez rien, s'il vous plaît, sans faire part de votre gloire à celui qui a part à vòtre infortune.

Cleante étant parti, Oroondate demeura avec la Reine dans la maison de Polemon. Sa blessure étant parfaitement guérie, il reprit bientôt son embonpoint & ses forces ordinaires. Talestris qui n'avoit été que légerement blessée se trouva promptement guérie. Le désir que elle avoit de servir Oroondate dans sa querelle, lui fit presqu'oublier le dessein de sa propre vengeance. Oroondate voulut qu'Araxe s'introduisit dans Babilone avec quelques-uns des domestiques de Pole-

mon qui y alloient tous les jours chercher des provisions ; Araxe s'acquitta parfaitement de sa commission, il revint le lendemain & lui apprit qu'Apamie, Arsinoé & Barzine avoient quitté Babilone, ainsi que plusieurs autres personnes qui n'avoient pû se soumettre à la tyrannie de Roxane, de Perdicas, & de Cassander. Il lui dit ensuite que Perdicas faisoit avancer sous les murailles de Babilone toutes les troupes de ses Alliés, & qu'enfin tout se disposoit dans la Ville à soutenir une longue guerre. Oroondate, après cet entretien, sortit de la maison & fut se promener le long du fleuve ; il vit un moment après y être arrivé un Cavalier armé de toutes piéces qui s'avançoit vers lui ; ne voulant point être connu, il se retira dans un petit Bois de saules, d'où il pouvoit voir ceux qui passoient le long du fleuve, sans en être apperçu. Ce Guerrier qui

avoit la visiere de son casque baissée portoit une femme en croupe derriere lui, ses armes étoient teintes de sang en quelques endroits; cette femme embrassoit ce Cavalier, & lui se tournant souvent de son côté paroissoit lui rendre ses caresses avec de grandes démonstrations d'amour. Oroondate étant à portée d'entendre leurs discours, crut distinguer le son de la voix de cette Reine qu'il pleuroit depuis si longtems; mais perdant bientôt ce Cavalier de vûe il crut s'être trompé, & que son esprit trop occupé de celle qu'il regretoit sans cesse, lui faisoit prendre pour elle tout ce qui pouvoit y avoir le moindre rapport. Cette réflexion ayant redoublé ses chagrins, sa rêverie le conduisit, sans qu'il s'en apperçut, jusqu'auprès des murailles de Babilone. Il avoit enfin repris le chemin de la maison de Polemon, lorsque ses oreilles furent frapées par le son

d'une voix plaintive. Le malheur n'avoit point éteint dans ſon ame cette généroſité qui lui étoit naturelle, il s'avança dans l'endroit d'où partoient les plaintes qu'il avoit entenduës, il remarqua une trace de ſang ſur la terre, & l'ayant ſuivie quelque tems, il vit un homme armé de toutes piéces couché ſous un arbre & baigné dans ſon ſang. Oroondate s'approcha promptement de lui, il lui délaça ſon caſque, & lui ôtant enſuite le corps de cuiraſſe, il commença de regarder ſes bleſſures; cet homme ayant par ce ſoulagement la reſpiration plus libre qu'auparavant, commença à regarder Oroondate, & le pria d'une voix foible d'eſſayer à lui étancher le ſang qu'il perdoit. Le Prince de Scithie s'étoit déja mis en devoir de le faire, ayant déchiré une partie du linge qu'il avoit ſur lui, il en fit des bandes dont il ſe ſervit pour panſer ce Bleſſé. Lorſ-

que ſon ſang fut arrêté, cet homme ſe ſentant un peu ſoulagé, regardant celui de qui il avoit reçu cette aſſiſtance: Qui que tu ſois, lui dit-il, qui m'aſſiſte avec tant de charité, ſçaches que tu n'as point rendu ce ſervice, ni à une perſonne ingrate, ni à une perſonne incapable de le reconnoître; j'ai quelque crédit en ce Païs, & tu pourras t'en prévaloir, ſi les Dieux me laiſſent encore la vie, & ſi tu peux me faire tranſporter juſqu'à la Ville. Ce diſcours obligeant Oroondate à regarder cet homme avec plus d'attention, il remarqua beaucoup de majeſté ſur ſon viſage, & des traits qui ne lui étoient pas entierement inconnus; il commençoit à lui promettre toute ſorte d'aſſiſtance, lorſque cet Inconnu pour exciter ſon zele lui parla ainſi: Afin que tu ne croyes point avoir employé tes ſoins pour une perſonne médiocre, & de qui tu ne pourrois eſperer que

des récompenses communes, sçaches que je m'appelle Perdicas. Jamais les carreaux de la foudre tombés aux pieds d'un jeune Berger ne le fraperent d'une surprise pareille à celle qu'eut le Prince de Scithie, quand il entendit prononcer ce nom détesté, il s'en fallut peu qu'il ne perdît connoissance & ne tombât à la renverse, en apprenant que celui, dont il tâchoit de prolonger les jours, étoit le perfide Assassin de la Reine Statira. Oroondate eût aisément assouvi sa vengeance & eût pû le punir de tous ses crimes, mais la vertu de ce Prince ne lui permettoit pas d'arracher à Perdicas une vie qu'il n'étoit plus en état de défendre : ô Dieux, s'écria-t-il, quelle est votre injustice à mon égard ! vous avez mille fois désarmé mon bras, quand j'ai voulu me venger d'Alexandre possesseur de mon bien, & vous m'ôtez maintenant la liberté de punir

le Perfide qui a osé tremper sa main dans le sang de sa Reine ! Oroondate étoit si près de Perdicas que ce Prince, quoique dangereusement blessé, l'entendit parfaitement. Je ne sçai, dit-il à Oroondate, qui peut avoir changé tes premiers soins en de sanglans reproches, & en des cruels desseins contre ma vie ? Ah perfide Meurtrier des plus belles Princesses du monde, s'écria Oroondate, crois-tu qu'il y ait encore un homme qui puisse connoître l'Assassin de Statira, sans être ton ennemi ! Barbare, faut-il que tu m'échapes, à moi que ta perte interesse plus que toute la Terre ensemble ? Ami, lui dit Perdicas, en lui tendant la main, après le secours que tu m'as donné, je ne puis être ton ennemi : je te déclare avec vérité, que si ta haine n'est fondée que sur la mort de Statira, elle est injuste & doit cesser, Statira n'est point morte, & plût aux Dieux

que cette Ingrate . . . . . Quoi! s'écria Oroondate avec tranſport, la Reine Statira n'eſt pas morte! ah! n'eſſaye point d'allonger tes jours par cet artifice, l'état où tu ès te met en ſureté contre ma juſte indignation. Je ne t'en impoſe point, reprit Perdicas, je te proteſte par tous les Dieux, non-ſeulement que Statira eſt vivante, mais que c'eſt moi qui l'ai ſauvée de la fureur de ſon implacable ennemie; demandes à l'ingrate Caſſandre des nouvelles de Statira, elle t'apprendra que je l'ai ſauvée au préjudice de ma fortune, & que pour prix de mes ſoins elle s'eſt jettée entre les bras d'un Amant chéri qu'elle a accablé de careſſes à mes yeux; c'eſt cet heureux Amant qui m'a mis dans l'état où tu me vois. Perdicas ne put continuer; l'effort qu'il s'étoit fait pour parler le fit tomber ſans connoiſſance. Il eſt impoſſible de repréſenter les mouvemens divers dont Oroon-

date fut agité dans ce moment, il pouvoit à peine contenir la joie que les paroles de Perdicas avoient fait naître dans son ame; mais tout à coup se représentant de s'y être livré : Perdicas est un lâche, s'écria-t-il, n'ajoutons point foi à ses paroles; ainsi tour à tour flotant entre l'esperance que Perdicas avoit fait renaître en son cœur, & la crainte d'être abusé par ce Traître, il ne sçavoit quel parti prendre; le désir de s'éclaircir plus amplement, & sa générosité naturelle le déterminerent à aller promptement chercher de quoi faire transporter Perdicas à la maison de Polemon; mais à peine avoit-il fait cent pas, qu'il vit venir des gens à cheval & d'autres à pied portant un brancard; ils s'approcherent du Blessé, le mirent sur le brancard & reprirent le chemin de Babilone. Oroondate se vit par-là dégagé de la peine que sa générosité l'engageoit à prendre,

mais il ſe vit auſſi privé de l'eſpoir d'avoir un plus grand éclairciſſement ſur le ſort des Princeſſes.

Son ame accoutumée à ſe nourrir de douleur ne pouvoit ſe livrer à la moindre eſperance : helas ! diſoit-il, les ſermens de ce barbare Aſſaſſin, peuvent-ils l'emporter ſur les témoignages de Tireus? Ce fidele Eunuque a vû de ſes propres yeux les Princeſſes égorgées, & précipitées dans un puits profond ; cependant cette lettre échapée de la main de Caſſandre, & dont les caracteres étoient ſi ſemblables à ceux de la Reine Statira, les paroles contenuës dans cette lettre s'adreſſant à Oronte, nom qu'il avoit ſi longtems porté à la Cour de Perſe, ce que Liſimachus & lui avoient pris dans la maiſon de Polemon pour l'apparition des ames de leurs Princeſſes, ce ſon de voix qu'il avoit cru reconnoître pour celui de Statira dans la perſonne qu'amenoit en

croupe ce Guerrier Vainqueur de Perdicas ; enfin tout ce qui pouvoit fortifier & servir de preuve au discours de Perdicas revint à son souvenir, & ne lui permit presque plus de douter de la vérité des sermens de ce Prince ; mais en retrouvant Statira vivante, il la voyoit au pouvoir de cet Amant que Perdicas lui avoit reproché, il avoit été témoin lui-même des caresses qu'elle prodiguoit à cet heureux Rival, sa jalousie succeda bientôt aux premiers transports de sa joie : mourons, s'écria-t-il, puisque Statira vit pour un autre que moi, mais entraînons mon Rival au tombeau. Animé d'un nouveau feu, en proferant ces dernieres paroles, il voulut prendre le chemin de la maison de Polemon ; en traversant le Bois qui joignoit le jardin de cette maison, il entendit la voix de quelques personnes qui parloient avec beaucoup de vivacité : comme sa derniere

avanture lui avoit appris à ne rien négliger pour s'éclaircir ſur ce qui l'intereſſoit, il s'approcha du côté où il entendoit encore le même bruit; il apperçut bientôt un homme armé de toutes piéces aſſis à côté d'une femme à qui il parloit avec beaucoup d'action; il crut reconnoître le ſon de voix & le viſage de cette Dame, mais pour s'éclaircir plus parfaitement, il réſolut d'écouter cette converſation; il entendit bientôt cette femme dire à ce Guerrier : ne crois pas, Perfide, que tes ménaces puiſſent m'intimider, je ne puis t'aimer, ni te craindre; l'eſperance que j'ai en la juſtice des Dieux me perſuade qu'ils puniront un Sujet infidele qui oublie tout ce qu'il doit à ſaPrinceſſe, ils ne permettront pas qu'elle ſoit la victime de tes lâches déſirs : ſouviens-toi que je ſuis Berenice, & que tu n'ès qu'Arzacome. Je ne me ſouviens, reprit Arzacome, que

de vos injustes rigueurs qui ont enfin lassé ma patience, & puisque mon amour, mes soins & mon respect n'ont pû vous fléchir, je me servirai de la puissance que les Dieux m'ont donné sur vous pour obtenir des faveurs que vous rendrez légitimes quand vous voudrez. Arzacome, en finissant ces mots, voulut prendre la main de Berenice, mais elle se leva d'auprès de lui & le regardant avec des yeux étincelans de courroux : crois, Perfide, lui dit-elle, que je sçaurai mourir plutôt que de consentir à ton lâche dessein. Votre fierté & vos mépris sont désormais inutiles, repliqua Arzacome, il faut contenter mes vœux, & vous attendre à me voir obtenir malgré vous ce qu'il n'est plus tems de me refuser : à ces mots la prenant entre ses bras, malgré ses cris & les efforts qu'elle faisoit pour le repousser, il cola sa bouche sur la sienne. Oroondate qui avoit eu

beaucoup de peine à contenir ſi long-tems ſa colere, ſe montra alors avec un viſage enflamé d'une juſte indignation. Arrête, perfide Arzacome, lui cria-t-il, & reconnois Oroondate que les Dieux ont conduit au ſecours de ta Princeſſe. Arzacome frémit à ce nom, mais connoiſſant qu'il ne pouvoit plus eſperer de pardon de ſon crime, il s'élança avec fureur contre ſonPrince. Quoiqu'Oroondate n'eût pour toute arme que ſon épée, la rage de cet Ennemi ne put l'intimider; il para ſes premiers coups, & gagnant le foible de la lame d'Arzacome avec le fort de la ſienne, il le ſaiſit d'un bras vigoureux, & de l'autre lui plongea ſon épée au travers du corps juſqu'à la garde. Arzacome tomba de ce coup & vomit ſon ame avec ſon ſang.

La Princeſſe Berenice revenuë de ſa frayeur & de ſa ſurpriſe, vint ſe jetter au col d'Oroondate : ah

mon frere ! ah ma sœur ! est-ce vous? s'écrierent-ils tous les deux à la fois. Par quelle bonté des Dieux, dit la Princesse, ai-je eu le bonheur de vous rencontrer ! Mais vous, ma sœur, lui dit Oroondate, vous que j'avois laissée en Scithie, par quelle étrange avanture êtes-vous dans un Païs si éloigné du vôtre & au pouvoir d'un Traître ! C'est, reprit la Princesse, par un des plus bisarres caprices du sort que j'éprouve cette disgrace. Ce récit demande un tems plus commode : quoiqu'Arzacome soit mort, il y a des gens à lui fort près d'ici, qui dans l'état où vous êtes pourroient le venger ; prenez donc ses armes sans perdre de tems. Oroondate profitant du conseil de sa sœur, se couvrit promptement des armes d'Arzacome. A peine avoit-il achevé de s'armer, que la Princesse s'écria, ah mon frere ! voici le perfide Astiage auteur de mon malheur. Ne le craignez plus,

repliqua Oroondate, les Dieux veulent ſe ſervir de mon bras pour punir ſes forfaits; en finiſſant ces mots il marcha à grands pas au-devant de ce Perfide. Eh bien, Seigneur, lui cria Aſtiage, le prenant pour Arzacome, notre aſſiſtance vous eſt-elle néceſſaire ? Le Prince ne lui répondit qu'en faiſiſſant la bride de ſon cheval : Traître, il faut mourir, lui dit-il d'une voix terrible. Aſtiage connoiſſant qu'il s'étoit mépris baiſſa la tête pour mettre l'épée à la main, & faire paſſer ſon cheval ſur le corps de ſon ennemi; mais Oroondate tenant le cheval avec force de la main gauche, donna de l'autre main un ſi terrible coup de gantelet ſur la tête d'Aſtiage qu'il le renverſa à ſes pieds. Oroondate dédaignant une victoire auſſi facile ne voulut pas l'achever, il ſe contenta de garder ſon cheval. Mon frere, s'écria la Princeſſe, vous êtes toujours invincible, & courant à

lui les bras ouverts, elle recommença ses caresses, ausquelles le Prince répondit avec une pareille affection. Berenice croyoit alors être à la fin de ses malheurs, mais ce jour qui devoit être pour Oroondate un jour de merveilles n'étoit point encore passé. Tandis que cette Princesse étoit occupée à donner à son frere les plus tendres caresses, un Guerrier accompagné de son Ecuyer arriva dans cet endroit; après avoir resté quelque instant à considérer Oroondate & la Princesse, il jetta un cri terrible, & courant à son Ecuyer qui portoit deux javelots, il les prit & en jetta un aux pieds d'Oroondate: à cheval, lui cria-t-il, à cheval, je te défie au combat mortel. Oroondate se voyant attaqué par un homme qu'il n'avoit point offensé fut saisi de colere, & ramassant le dard que cet Inconnu lui avoit jetté, il s'élança sur le cheval qu'il tenoit par

la bride. Ces deux Guerriers ayant pris pour leur carriere un eſpace aſſez raiſonnable, tournerent la tête à leurs chevaux, & s'affermiſſant ſur les étriers, ils partirent avec une furie égale à celle d'un vent impétueux, la terre trembloit ſous leurs pas précipités. Comme ils étoient tous deux Maîtres dans le mêtier des armes, ils rendirent également leurs deſſeins inutiles, recevant dans leurs écus les coups qu'ils s'adreſſoient aux viſieres, ils rompirent leurs dards en pluſieurs piéces ſans aucun effet, & fournirent leur carriere ſans être ébranlés par cette puiſſante rencontre, non plus que deux écueils par le choc des vagues. Au bout de leur courſe ils mirent l'épée à la main, & ſe tournerent l'un contre l'autre avec une fierté égale. Avant que de ſe joindre, Oroondate hauſſant ce front terrible qu'il venoit de couvrir du caſque de l'infortuné Arzacome, &

mesurant des yeux son Ennemi, crut reconnoître ce même Cavalier qui quelques heures auparavant avoit passé devant lui, & qu'il soupçonnoit d'avoir amené Statira, & réduit Perdicas en l'état où il l'avoit trouvé. Dans cette créance, il haussa la main, lui témoignant par ce signe qu'avant que de passer outre il désiroit de lui parler. Quoique l'Inconnu eût beaucoup de peine à lui accorder ce délai, il s'arrêta quelques momens; & Oroondate, sans hausser la visiere de son casque : si parmi les ennemis, lui dit-il, les prieres sont de bonne grace, apprends-moi si tu n'as pas aujourd'hui combattu contre Perdicas! Je n'ai aucun dessein de te plaire, lui repartit l'Inconnu; mais si tu es ami de Perdicas, tu peux venger sa querelle contre moi qui l'ai combattu & qui l'ai vaincu : je te défie donc toi-même, s'écria Oroondate plein de fureur, à ce combat mor-

tel auquel tu m'as le premier appellé, & qui n'aura de fin ni de trêve que par ta mort; il accompagna ces paroles d'un coup épouvantable, qui partant de cette puissance à laquelle rien n'avoit encore resisté, & tombant sur la tête de l'Inconnu, le fit incliner jusques sur l'arçon de la selle, & pensa le renverser entre les pieds de son cheval. Jamais une lione atteinte de l'épieu d'un Veneur, ne se tourna contre celui qui l'avoit blessée avec une furie pareille à celle de cet Inconnu après une atteinte si dangereuse, il étoit si peu accoutumé à en recevoir de semblables, que sa colere toute violente qu'elle étoit, se ralluma de la moitié, & serrant la poignée de son épée avec un grincement de dents, il la leva haute en l'air, & la fit descendre sur son Ennemi avec tant d'impétuosité, que le bras couvert de l'écu qu'il avoit opposé à cette tempête plia sous

ſous une charge ſi péſante, & l'écu lui heurta le front avec tant de force qu'il le fit chanceler ſur l'arçon, & plier en arriere juſques ſur la croupe de ſon cheval. Après ce grand coup, l'Inconnu voulant ſe prévaloir du déſordre de ſon Ennemi, ſe pouſſa à ſon côté droit pour le percer par le défaut des armes, & pour le précipiter ſur le ſable par un choc qu'il ne pouvoit éviter; mais Oroondate qui n'étoit pas de ceux ſur qui la victoire ſe pouvoit obtenir avec tant de facilité, ſe trouva en état de s'oppoſer à ſon intention, & lui faiſant briller le fer aux yeux, il fit gliſſer ſon coup ſur ſon écu & paſſer inutilement pardeſſus; ils ſe heurterent des épaules avec tant de force, que leurs chevaux plierent les jarrets prêts à mettre les croupes à terre, & les Maîtres par ce choc ſe mirent preſque hors de combat. Ils revinrent toutefois l'un à l'autre plus furieux qu'auparavant, & con-

noissant mutuellement leur valeur par ces premiers coups, ils employerent toute la vigueur & toute la dexterité qu'ils avoient à chercher leur avantage. La plus violente de toutes les passions animoit les plus vaillans de tous les hommes, ainsi ce combat ne pouvoit être que terrible.

Leurs armes étoient déclouées en plusieurs lieux, les mailles étoient éparses sur la poussiere, & le sang couloit par beaucoup d'endroits de leurs corps, sans que leur colere fût ralentie, & que leurs forces parussent diminuées. Leur courroux s'enflamoit par la vûe de leur sang, & leur animosité redoubloit par la resistance qu'ils éprouvoient, le soleil commençoit à baisser, sans qu'on pût remarquer entr'eux ni avantage ni affoiblissement. La désolée Berenice, spectatrice de ce combat, versoit un déluge de larmes au pied d'un arbre

où elle en attendoit le ſuccès; elle demandoit auxDieux pardesprieres les plus fervantes, ou la victoire pour ſon frere, ou l'arrivée de quelques perſonnes qui puſſent les ſéparer; l'Ecuyer de l'Inconnu faiſoit des vœux ſemblables pour ſon Maître, & s'étonnoit par le ſouvenir du ſuccès de ſes combats précédens de voir un homme ſeul lui diſputer ſi long-tems la victoire. Il connoiſſoit trop ſon humeur pour aller à ſon ſecours dans un combat égal, & il n'ignoroit point qu'après une ſupercherie il n'en devoit jamais eſperer de pardon. Enfin, comme les corps de ces deux hommes n'étoient ni invulnerables ni de fer, ils commencerent à ſe laſſer, & le défaut de leur ſang & de leur haleine fit remarquer & moins d'agilité dans leurs mouvemens, & moins de force dans leurs coups. Les chevaux fatigués d'un ſi long travail, & bleſſés de quelques coups donnés

ſans deſſein, ſe rendirent les premiers ; ils ne reconnoiſſoient déja plus l'éperon, & ne ſervoient que bien peu à l'intention de leurs Maîtres ; cependant s'étant joints de près, & n'ayant preſque plus la force de lever leurs épées, ils les laiſſerent tomber en même-tems, & ſe prenant au travers du corps, ils commencerent une lutte à cheval dans laquelle ils épuiſerent le reſte de leurs forces : elles ſe trouverent alors ſi égales qu'ils ne ſe purent ébranler des arçons, & quoique chacun d'eux donnât des éperons à ſon cheval pour entraîner ſon Ennemi, ces animaux ſe trouverent immobiles, ils leur ſerrerent ſi puiſſamment les flancs, que tant qu'ils demeurerent aux priſes, il leur fut impoſſible d'avancer ; les ſangles commençoient à ſe rompre, lorſque les deux Guerriers déſeſperés de la longueur de ce combat ſongerent en même-tems aux poignards qu'ils

avoient derriere le dos, ils y porterent les mains avec précipitation, & les tirant pour finir leur guerre; tandis que du bras gauche ils se tenoient encore embrassés, du droit ils se donnerent plusieurs coups. Comme ils se battoient pour-lors avec beaucoup d'aveuglément, une partie ne porta que sur leurs armes, & les autres en ayant trouvé les défauts acheverent de leur tirer le sang qui étoit resté dans leurs veines; leur foiblesse leur fit lâcher prise, & leurs chevaux n'étant plus retenus par ce puissant obstacle qui les rendoit immobiles, partirent à l'instant & les éloignerent l'un de l'autre de plus de cent pas; celui d'Oroondate s'étant arrêté, son Maître le retournant avec beaucoup de peine vit sonEnnemi chanceler sur le sien, & un moment après tomber sur la poussiere. Tout orgueilleux de cette victoire, il voulut crier j'ai vaincu, mais il

n'eut pas la force de proferer ces paroles, ni de se tenir sur la selle; tombant de foiblesse entre les pieds de son cheval, il n'eut d'autre consolation dans sa chute que celle de la voir devancée d'un moment par celle de son Ennemi. Berenice désesperée courut à lui toute éperduë & lui arrachant le casque, elle le vit pâle, & perdant le sentiment avec le sang qui s'écouloit par plusieurs blessures. Quelles furent les chagrins & les regrets de cette Princesse en voyant ce frere cheri dans un si triste état! La fortune sembloit ne l'avoir conduit à son secours que pour lui donner l'affreux spectacle de sa mort, elle faisoit tous ses efforts pour désarmer Oroondate, & arrêter le sang qui sortoit à gros bouillons de ses blessures. L'Ecuyer de l'Inconnu s'occupoit des mêmes soins, & paroissoit se désesperer de l'état où il voyoit son Maître. Etant parvenu

à arrêter ſon ſang, il courut aux Habitans les plus voiſins chercher du ſecours. Cependant la nuit arrivoit & redoubloit l'horreur & le déſeſpoir de la déſolée Berenice. Le haſard ou le bonheur d'Oroondate conduiſit en ce lieu Araxe, Polemon, & quelques Officiers de Liſimachus; dès que Berenice les vit paroître, elle courut au-devant d'eux toute éperduë: Qui que vous ſoyez, s'écria-t-elle, ſi vous êtes capables de quelque pitié, venez promptement au ſecours d'un Prince prêt à perdre la vie. Araxe reconnoiſſant le viſage de Berenice & le ſon de ſa voix, ô Dieux, que vois-je! eſt-ce vous, ma Princeſſe, lui dit-il? Berenice à ſon tour reconnoiſſant le fidele Ecuyer de ſon frere: oüi, cher Araxe, lui dit-elle, c'eſt votre Princeſſe que vous voyez, les Dieux ne m'ont rendu mon frere que pour me donner l'horreur de le voir expirer à mes yeux. Araxe

appercevant Oroondate étendu par terre & baigné dans ſon ſang, courut promptement à lui, & aidé de Polemon & des gens de Liſimachus, le tranſporta ſur le champ à la maiſon de Polemon. Ils trouverent la Reine Taleſtris & Amintas Medecin de Liſimachus, qui venoient au-devant d'eux. Amintas, après avoir fait coucher Oroondate, viſita ſes bleſſures & trouva qu'il n'en avoit pas de mortelles, il les aſſura qu'en peu de tems il ſeroit guéri; ſon diſcours calma la douleur de ceux qui l'écoutoient. Taleſtris qui dans ces premiers momens de trouble & d'inquiétude avoit à peine regardé Berenice, l'examinant alors avec attention la reconnut pour l'aimable ſœur d'Oroondate, qu'elle avoit vûe quelque tems auparavant en Scithie. Ces deux Princeſſes s'embraſſerent avec une affection réciproque. Cependant Oroondate avoit repris ſa

connoiſſance, & voyant Berenice au chevet de ſon lit: vous voyez mon triſte état, ma ſœur, lui dit-il, mais j'ai la conſolation d'imaginer que mon Rival n'eſt plus au monde, & que l'ingrate Caſſandre ne pourra jouir de ſon infidelité. Chacun à ces paroles crut le Prince dans un violent délire, mais tout ce qu'il dit enſuite ne leur permit pas de conſerver cette opinion. Amintas qui ne vouloit pas le laiſſer parler plus long-tems obligea les Princeſſes à le laiſſer ſeul. Taleſtris charmée de tout ce qu'elle remarquoit d'admirable en la perſonne de Berenice, lui promit ſon amitié, & bientôt lui confia le ſecret de ſa vie. Berenice qui ſe ſentoit une véritable inclination pour cette illuſtre Reine, parut plus touchée qu'elle-même de l'infidelité d'Oronte. Cependant Oroondate refléchiſſant à ſa derniere avanture ne pouvoit, quoiqu'il crût Statira infidelle, s'empê-

cher de ſe rejouir de la ſçavoir vivante, la fureur avec laquelle cet Etranger l'avoit attaqué ne lui laiſſoit aucun doute ſur les motifs de ce combat. Il fit appeller Araxe & lui ordonna de ſe tranſporter promptement ſur le lieu où ils avoient combattu : j'exige, dit-il, que vous rendiez à cet Inconnu les mêmes ſoins qu'à moi-même. Araxe s'acquitta de ſa commiſſion, & revint lui apprendre qu'il n'avoit point trouvé ce Guerrier ni le corps d'Arzacome. Oroondate en reſſentit un vrai chagrin. Le lendemain les Princeſſes étant venuës lui rendre viſite, Oroondate s'adreſſant à la Princeſſe ſa ſœur lui parla ainſi : Depuis notre rencontre nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir, je vous prie de ſatisfaire l'impatience que j'ai d'apprendre vos avantures, cette belle Reine ne peut vous être ſuſpecte. Berenice ayant témoigné qu'elle alloit lui obéir avec plaiſir, commença ainſi :

HISTOIRE
DE BERENICE.

COMMENT pourrai-je, mon frere, vous avouer mes fautes & mes foiblesses : mais vous les excuserez, puisque vous avez aimé. L'exemple des illustres Reines Statira & Talestris, dont les cœurs n'ont pû resister au pouvoir de l'amour, doit me faire paroître moins coupable. Vous sçavez que je n'avois que treize ans, lorsque vous abandonnâtes la Cour de Scithie : la lettre que vous m'écrivîtes pour m'avertir de votre départ, & me donner des marques de votre amitié, ne servit qu'à redoubler l'affliction que me causoit votre absence ; le Roi fut véritablement touché de votre départ, & ne put cacher l'affection qu'il avoit alors pour vous.

Toute la Cour prit une véritable part à ſon chagrin,& l'on ſupprima toutes les rejouiſſances qu'on avoit préparées pour le retour du Roi & pour le ſuccès de ſa derniere campagne: ce Prince paſſa l'Hiver dans une aſſez grande triſteſſe; mais pour notre malheur ſon cœur naturellement porté à la tendreſſe, s'enflâma pour Stratonice,ſœur d'Arzacome. Quoique je fuſſe plus jeune qu'elle de cinq ou ſix ans, elle étoit élevée auprès de moi, ainſi que pluſieurs autres Princeſſes de Scithie, ſon eſprit & ſa beauté m'avoient donné une véritable amitié pour elle. Ce fut le jour qu'on célebroit la Fête de la Déeſſe Tellus, qu'elle reçut les premiers témoignages de la paſſion du Roi, ou du moins de la préference qu'il lui donnoit ſur toutes les Beautés de ſa Cour. On fit ſelon la coutume un ſacrifice à la Déeſſe dans une plaine découverte, au milieu de laquelle on avoit élevé

un Autel. Le Roi choisissoit ordinairement la plus belle & la plus considérable de celles qui se trouvoient dans cette auguste Assemblée ; la personne à qui il donnoit la préference sur toutes les autres, présentoit à la Déesse une offrande de fleurs & de fruits de la saison. Le Roi ce jour-là ne parut point incertain de son choix, il s'avança du côté de Stratonice. Belle Princesse, lui dit-il, en lui présentant le bassin chargé de fruits &de fleurs, recevez ce témoignage autentique de l'avantage que vous avez sur toutes les belles personnes de mon Empire. Présentez à la Déesse l'offrande d'un Roi qui vous reconnoît digne de l'hommage qu'il vous rend en ce jour. Stratonice, quoique flatée d'une telle préference ne put s'empêcher de rougir, & ne répondit au Roi que par une profonde révérence. Cette premiere preuve de la passion du Roi fut suivie de

tant d'autres, que perſonne ne put déſormais en douter. Stratonice me conſulta ſur la conduite qu'elle devoit tenir en cette occaſion ; mais malgré l'amitié que j'avois pour elle, je ne voulus point entrer dans une pareille confidence : la légereté du Roi en amour étoit ſi connuë, qu'on fut ſurpris de le voir attaché ſi conſtamment à Stratonice ; cette Princeſſe connoiſſant le pouvoir de ſes charmes ſur le cœur du Roi, ſe livra alors toute entiere à l'ambition, elle ceſſa de me parler de la paſſion du Roi. Je voulus lui faire quelques queſtions à ce ſujet, mais diſſimulant avec moi, elle ne me parla de l'amour du Roi que comme d'une plaiſanterie dont il n'étoit plus queſtion. En ſortant de mon appartement elle laiſſa tomber quelques lettres de ſa poche ſans s'en appercevoir, on me les remit lorſqu'elle fut partie, l'amitié que j'avois pour Stratonice me fit croire

que je pouvois les lire ſans ſcrupule; je ne vous rapporterai point tout ce que ces lettres contenoient, il ſuffira de vous dire à peu près les paroles de la derniere.

LE ROI DE SCITHIE A LA PRINCESSE STRATONICE.

POurquoi me dites-vous que je ne vous ſuis pas indifférent, puiſque par vos actions vous me témoignez le contraire, & pourquoi me laiſſez-vous concevoir des eſperances dont vous éludez ſans ceſſe l'accompliſſement? Je me ſuis donné tout à vous, & je n'ai encore pu fléchir votre injuſte rigueur, il eſt tems, belle Stratonice, que vous faſſiez quelque choſe en faveur d'un Roi qui vous adore, & qui ſe ſoumet avec plaiſir au pouvoir de vos charmes.

La lecture de ces lettres me fâcha extrêmement, je vis avec dépit que

Stratonice m'avoit trompée, je ne pus m'empêcher de lui faire connoître mon mécontentement dès le lendemain. Stratonice fut si confuse à la vûe de ses lettres que je lui rendis, qu'elle ne put me cacher son étonnement. Il est vrai, Madame, me dit-elle, que je vous ai fait un mystere de la perséverance du Roi à me persécuter, mon respect pour vous m'a fait vous épargner des plaintes, qui peut-être auroient été trop ameres contre un pere qui vous est cher. Sa persécution, lui repliquai-je en souriant, ne vous est pas si fâcheuse que vous voulez me le persuader; mais je suis trop votre amie pour ne pas vous représenter le danger où vous allez vous livrer. Le Roi ne peut avoir pour vous des desseins légitimes, vous ne pouvez raisonnablement vous en flater, & je crois qu'ayant l'honneur de lui appartenir, vous ne pouvez ambitionner la qualité de sa Maîtresse,

Je tâcherai, Madame, me dit-elle avec aſſez d'aigreur, de profiter de vos ſages avis, & je ne ferai rien qui puiſſe me rendre indigne de votre amitié; elle me quitta en finiſſant ces mots. Le Roi m'ayant fait appeller quelques jours après: Berenice, me dit-il, vous êtes encore trop jeune pour vous mêler de donner des conſeils à des perſonnes plus âgées que vous: Stratonice n'a pas beſoin de vos leçons: je trouverois mauvais que vous vous mêlaſſiez déſormais de ce qui nous regarde l'un & l'autre. Il me renvoya dans mon appartement, ſans me permettre de lui répondre; je fus moins ſurpriſe de cette réprimende, que de l'intelligence ſecrete qu'il y avoit entre le Roi & Stratonice. Depuis ce jour je ne parlai plus à Stratonice que de choſes indifférentes. Le Roi qui ne cachoit plus ſa paſſion, donnoit tous les jours quelque fête à celle qui en

étoit l'objet. Les parens de Stratonice furent comblés de ſes bienfaits. Arzacome ſon frere parvint en peu de tems aux plus importantes dignités du Royaume ; cependant Stratonice, ſoit par vertu, ſoit pour arriver au but qu'elle ambitionnoit, ſe conduiſit avec tant de prudence, que ſans rien accorder au Roi qui pût la rendre moins digne de ſon eſtime, elle eut l'adreſſe de le rendre de jour en jour plus amoureux. Tandis que la Cour ne paroiſſoit occupée que de la nouvelle paſſion de ſon Roi, Arzacome fier de ſa faveur, & d'être regardé depuis l'abſence de mon frere comme la ſeconde perſonne du Royaume, oſa porter ſes vœux juſqu'à moi. Dans les Temples, dans les aſſemblées, & toutes les fois qu'il venoit me faire ſa cour, il avoit toujours les yeux attachés ſur mon viſage, il ſoupiroit & changeoit de couleur. S'il ſe rencontroit quelque occaſion

de me rendre ſervice, il la ſaiſiſſoit avec un empreſſement extrême; n'en ſoupçonnant point le motif, je lui en marquois ma reconnoiſſance avec plaiſir. J'aurois ſans doute long-tems ignoré ſes ſentimens ſecrets, mais ſon audace naturelle s'irritant de la contrainte où le retenoit un reſpect forcé, il entra un jour dans mon cabinet; y trouvant une écritoire & du papier, il ſe mit à écrire. Je revins bientôt de chez le Roi où j'étois allée, je ne fus pas peu ſurpriſe de trouver Arzacome écrivant dans mon cabinet. Dès qu'il me vit paroître il feignit beaucoup d'étonnement, & ſerrant promptement le papier ſur lequel il avoit écrit, il commença à vouloir s'excuſer, mais je l'interrompis, en lui diſant, que je ne pouvois pardonner ſa témérité, qu'à condition qu'il me montreroit ce qu'il venoit d'écrire. La façon dont il s'en défendit irrita ma curioſité: eh bien,

Madame, me dit-il, vous allez être obéie & connoître l'état de mon cœur; vous allez voir jusques où l'amour me fait porter mon audace, & par-là vous jugerez de l'empire qu'il a sur moi. J'aurois dû comprendre à ce peu de paroles l'intention d'Arzacome; mais l'envie que j'avois de lire ce qu'il avoit écrit, ne me permit pas d'y faire une grande attention, non plus qu'aux regards dont il accompagnoit son discours. Je déployai promptement le papier qu'il m'avoit remis, & je lus ces paroles.

Vous avez voulu, ma divine Princesse, apprendre les sentimens que j'ai pour vous, daignez donc vous souvenir que je vous obéis, en osant vous déclarer que je vous adore: ce même respect qui m'a fait garder le silence des années entieres, me forçoit à cacher à vos beaux yeux ce papier où vous lisez maintenant le téméraire

aveu de ma paſſion. Souffrez donc, puiſque vous me l'avez commandé, que je vous avouë un crime, dont je ne puis ni ne veux me repentir. Il eſt vrai, ma divine Princeſſe, qu'Arzacome vous adore, & qu'il a joint à tant de puiſſantes raiſons qui l'attachent à votre ſervice un ſentiment bien plus vif que celui du devoir & de la reconnoiſſance, ne le condamnez point comme un criminel, puiſqu'il vous adore avec le même reſpect qu'on a pour les Dieux.

Je me repentis, mais trop tard, de ma fatale curioſité; cependant cachant la colere & le dépit que m'avoit cauſé ce que je venois de lire, & feignant de n'y avoir rien compris, je rendis ce papier à Arzacome, en lui diſant de l'aller porter à celle qui en étoit l'objet. Portant ſa témérité juſqu'au bout, il voulut m'éclaircir de ce que je paroiſſois ignorer; mais l'interompant

au premier mot, je lui ordonnai de ſortir & de me laiſſer ſeule. Il eſt impoſſible, mon frere, que vous puiſſiez vous repréſenter à quel point ſa témérité m'avoit irritée; dès ce moment je conçus pour lui une véritable haine. L'amour que le Roi avoit pour ſa ſœur m'empêcha d'aller lui demander juſtice de cette audace; mais je chargeai Cilenie à qui je ne cachois rien de mes plus ſecretes penſées, d'aller trouver Arzacome, & de lui défendre, de ma part, de revenir me voir. Cet audacieux voyant que l'entrée de ma chambre lui étoit défenduë, engagea le Roi à venir ſouvent chez moi, il l'accompagnoit toujours & par-là me forçoit de ſouffrir ſa préſence. Ce procedé où il me témoignoit ſi peu d'obéiſſance augmenta l'averſion que j'avois pour lui. Comme j'évitois les occaſions où il auroit pû me parler, ſes regards & ſes actions furent pen-

dant long-tems les ſeuls Interpretes de ſes ſentimens. Cependant le Roi toujours plus amoureux de Stratonice s'efforçoit envain de vaincre ſa reſiſtance, ſa vertu ſoutenuë par ſon ambition ſe frayoit un chemin au trône qu'elle a occupé depuis.

La guerre qui s'alluma en ce tems-là entre les Perſes & les Scithes, obligea le Roi à partir pour aller ſe mettre à la tête de ſon Armée, je fus par-là défaite de la préſence importune d'Arzacome. Orondate interrompit ſa ſœur en cet endroit, & donna des larmes au triſte ſouvenir de la mort d'Artaxerxe que cette époque lui rappelloit. Vous ſçavez, mon frere, pourſuivit la Princeſſe, quelle fut l'iſſuë de cette guerre funeſte, ainſi je ne vous en ferai point le récit, le Roi revint plus amoureux que jamais de Stratonice. Arzacome, malgré l'averſion que je lui témoignois, me fit connoître que ſes ſentimens pour

moi étoient toujours les mêmes. Un jour que j'étois avec le Roi dans le Temple de Mars, Arzacome s'approchant de moi: Madame, me dit-il, je n'oserois ailleurs que devant les Dieux vous demander justice du traitement que je reçois de vous; ces mêmes Dieux ne peuvent s'empêcher de condamner le mépris dont vous payez le zele & la passion que j'ai pour vous. Arzacome, lui dis-je, puisque ma considération n'est pas assez forte pour vous tenir dans le respect que vous me devez, je demanderai justice au Roi de l'audace de son Sujet. Le Roi est si juste, Madame, repliqua Arzacome, que je ne crains point que le zele que j'ai pour vous soit regardé par lui comme un outrage que je fais à son rang. Poussée à bout par cette réponse, je me plaignis le soir au Roi de cette insolente persécution; le Roi témoigna peu de surprise: cependant il m'assura

m'aſſura que malgré l'eſtime qu'il avoit pour Arzacome, & les faveurs dont il l'avoit comblé, il ſçauroit faire ſentir à ce Sujet téméraire combien ſon orgueil lui avoit déplû, & qu'il eſperoit que cela ſuffiroit pour le faire rentrer dans ſon devoir. Le Roi étoit réſolu à me tenir parole à cet égard, mais bientôt la crainte de déplaire à Stratonice, lui fit oublier ce qu'il me devoit, & ſe devoit à lui-même en cette occaſion. Il ſe contenta d'en parler à cette Princeſſe, qui feignit d'être étonnée à ce diſcours; d'abord elle blâma ſon frere, & finit cependant par dire que ſi d'autres que des Rois pouvoient aſpirer à obtenir la main de Stratonice, Arzacome pouvoit avec juſtice diſputer cet avantage à tous ceux qui n'étoient point couronnés. Enfin, Seigneur, ajouta-t-elle, il n'y a pas plus de diſproportion entre mon frere & la Princeſſe, qu'il y en a

entre le Roi des Scithes & Stratonice ; & si votre Majesté veut punir Arzacome d'avoir osé porter ses voeux jusqu'à la fille de son Souverain, Stratonice doit s'imposer la même peine, & l'amitié qu'elle a pour ce frere l'obligera à le suivre dans quelque lieu que votre ordre lui prescrive d'habiter. Stratonice n'auroit pas sans doute tenu un pareil discours au Roi, si elle eût été moins sûre du pouvoir qu'elle avoit sur son esprit : ce pouvoir étoit tel, en effet, qu'elle obligea le Roi à tolerer, & à paroître ignorer la passion d'Arzacome. Cet audacieux Favori se prévalut bientôt de la foiblesse du Roi, & rédoubla ses prétentions. Connoissant trop combien il seroit inutile de demander justice au Roi contre lui, je m'adressai à Stratonice elle-même, & la priai de me délivrer d'un amour qui m'offensoit ; cette artificieuse Princesse me tint à peu près le même

discours qu'elle avoit tenu au Roi, & par-là me fit connoître que je n'aurois plus désormais d'esperance qu'en mon propre courage. Telle étoit la situation de la Cour, quand le vaillant Arzace y parut : Arzace le vengeur & l'appui de la Scithie : Arzace, qui à l'avantage des nôtres acquit une réputation immortelle parmi les hommes : cet Arzace enfin qui a rendu le repos à notre Empire, & troublé celui de mon cœur. Mais faut-il que dans l'instant que je jouis du bonheur de retrouver un frere que je cheris, d'autres pensées puissent m'occuper, & que je me rappelle la source de mes larmes & de ma joie ; mais je dois vous obéir, mon frere, j'ai trop de confiance en vous pour ne pas vous avouer jusqu'à mes fautes : je ne vous ai raconté jusqu'à présent que l'histoire de la Cour de Scithie, vous allez désormais entendre la mienne.



CASSANDRE.

Livre troisiéme du quatriéme Tome.



ERENICE étoit ſortie de l'appartement d'Oroondate pour laiſſer repoſer ce Prince, & avoit remis la ſuite de ſon récit au lendemain ; elle étoit allée ſe promener avec Taleſtris dans le jardin de Polemon. En approchant d'un boſquet elles entrevirent au travers des branches une femme aſſiſe ſur le gaſon & appuyée contre un aliſier ; à la façon ſimple dont cette perſonne étoit vêtuë, les Princeſſes imaginerent que c'étoit la fille de Polemon. Elles alloient pourſuivre leur promenade, lorſqu'elles l'entendirent

ſoupirer, & proferer quelques paroles d'un ton de voix ſi douloureux qu'elles en furent attendries, elles s'arrêterent auprès de ce boſquet. Cette perſonne affligée pourſuivit ainſi ſa plainte: Grands Dieux! je ne ſuis plus ce que j'étois, je ne conſerve plus aucun reſte de cette beauté que vous m'aviez donnée pour mon malheur, & je ne traîne mes jours infortunés que comme une peine que je n'ai point méritée; vous ne me les prolongez, grands Dieux, que par inhumanité: Lieux malgré moi encore chers à mon ſouvenir, ou devenez ce que vous fûtes autrefois pour moi, ou ceſſez de vous offrir à ma vûe. Berenice compatiſſante aux peines des malheureux, s'approcha de celle qui formoit cette triſte plainte, Taleſtris la ſuivit. Cette Infortunée parut troublée à la vûe des Princeſſes, mais les reconnoiſſant elle ſe remit promptement. Berenice lui ayant

témoigné la pitié que ſa douleur leur avoit inſpirée, la pria de leur en apprendre la cauſe. La fille de Polemon s'en défendit quelque tems, mais les Princeſſes lui témoignerent prendre tant de part à ce qui pouvoit l'intereſſer qu'elle commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE *D'ALCIONE.*

L'ETAT où nous paroiſſons aujourd'hui, ne vous aura ſans doute pas fait imaginer que Polemon mon pere eſt d'une illuſtre naiſſance, ſes malheurs ont détruit ſa fortune, & l'ont engagé à chercher dans cette retraite un repos qu'il n'avoit pû trouver dans le monde; de cinq fils qu'il avoit, quatre ont péris au ſervice de Darius, le cinquiéme peu propre au

mêtier des armes eſt reſté auprès de ſon pere : lui & moi faiſions toute ſa conſolation. La réputation de quelque beauté qu'on trouvoit alors en moi, fit déſirer à pluſieurs perſonnes l'alliance de Polemon; mais les Dieux me donnerent à celui que pour mon bonheur & pour mon malheur ils m'avoient deſtiné pour époux. Bagiſtane cet infidele Gouverneur de la Citadelle de Babilone, qui depuis trahit lâchement ſon Roi, avoit un neveu nommé Theandre qui s'attacha à me plaire dès ſa plus tendre jeuneſſe, je ne fus pas inſenſible à l'amour & au mérite de Theandre; mais voulant laiſſer à mon pere le ſoin de ma deſtinée, je cachai toujours à cet Amant les ſentimens que j'avois pour lui. Comme il m'aimoit véritablement, il fit part à Polemon du deſſein qu'il avoit de s'unir à moi : le mérite de Theandre étoit trop connu, & il tenoit dans l'Empire

un rang trop considérable pour que Polemon ne fût pas flaté de cette alliance, il en reçut la proposition avec joie, & la témoigna à mon Amant. Bagistane, oncle de Theandre, s'opposa quelque tems à notre union; mais enfin cet Amant vint à bout d'obtenir son consentement, il m'épousa que je n'avois encore que quinze ans. Dès qu'il m'eut en sa possession, il me conduisit dans sa maison, il vêcut avec moi avec tant d'égards, & me donna tant de marques de son amour, que les sentimens que j'avois pour lui augmenterent loin de diminuer. J'atteste ces Dieux que j'ai si souvent invoqués dans mes adversirés, que jamais femme n'eut pour son mari une tendresse plus vive & plus sincere. Nous passâmes la premiere année de notre mariage dans une félicité mutuelle; mais Theandre appellé par son devoir, fut obligé de me quitter pour marcher au

ſecours de Darius ; il me confia à Aſtiage ſon frere, & à ſon oncle Bagiſtane, je ne vous dirai point combien de larmes me couta cette cruelle ſéparation. Bagiſtane & Aſtiage s'employerent l'un & l'autre à calmer ma douleur, il ne ſe paſſoit point de jours qu'ils ne vinſſent me voir, & qu'ils n'inventaſſent différens amuſemens pour diſſiper la triſteſſe que me cauſoit l'abſence de mon époux. Berenice interrompit Alcione en cet endroit. Si cet Aſtiage dont vous nous parlez, lui dit-elle, eſt le même que celui que j'ai connu, vous me faites frémir d'avance, je ſçai trop de quoi ce Perſide eſt capable. Ah, Madame, reprit Alcione, vous en jugerez encore mieux par la fin de mon diſcours. Bagiſtane ſon oncle auſſi perfide que lui, après m'avoir longtems abuſée ſous l'apparence d'une feinte amitié, me déclara le criminel amour que j'avois eu le malheur

de lui inſpirer. Ne pouvant être maîtreſſe de moi-même à un aveu ſi peu attendu, je lui fis voir toute l'horreur que ſon diſcours m'inſpiroit & le quittai promptement; cependant ne voulant pas divulguer ſa honte, & rendre publics ſes criminels deſſeins, je n'oſai le fuir ouvertement, mais j'évitai toujours de me trouver ſeule avec lui. Mon procedé, loin de rappeller ſa raiſon, ne fit que l'enflâmer davantage, ſes regards ne m'apprenoient que trop ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Aſtiage étant un jour dans ma chambre & ſe trouvant ſeul avec moi, après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, me parla de la ſorte: Vous êtes diſſimulée, ma ſœur, avec un frere qui vous aime, pourquoi m'avez-vous caché que Bagiſtane vous adore, & que depuis long-tems il vous preſſe de répondre à ſon amour: ne rougiſſez point, continua-t-il, ne cherchez point à

me déguiser ce que j'ai appris de sa propre bouche. Quoi, Astiage, lui dis-je avec dépit, vous avez appris de Bagistane ce funeste secret, & vous êtes frere de Theandre! Ne vous emportez point, ma sœur, me dit Astiage sans s'émouvoir, c'est à cause que je suis le frere de Theandre, & que ses interêts me sont plus chers que les miens, que j'ose vous conseiller de ménager Bagistane plus que vous ne faites: vous sçavez que votre époux n'attend sa fortune que de cet oncle, ainsi il ne désaprouveroit pas lui-même qu'il vous en coutât un peu de complaisance pour un oncle qui doit décider de son sort, l'âge de Bagistane met d'ailleurs votre réputation à couvert. O Dieux, m'écriai-je, est-ce du frere de mon époux que je devois attendre cet horrible conseil! Va, lâche, te soumettre toi-même aux infamies que tu me proposes, & sois sûr qu'Al-

cione n'achetera jamais la fortune par aucune lâcheté. Je quittai Astiage, en finissant ces mots; mais ce Perfide ne se rébuta point par la façon dont je l'avois reçu, il ne me voyoit jamais sans me donner les mêmes conseils. Tous mes domestiques vendus à Bagistane ne cessoient de me parler en sa faveur: craignant de faire un éclat, je n'osai confier cet horrible secret qu'à ma mere, elle approuva ma conduite & m'exhorta à cacher au Public mes malheurs domestiques. Theandre, que j'appellois sans cesse à mon secours, revint enfin. La tendresse qu'il me témoigna me fit oublier mes malheurs, & je me crus délivrée de mes justes sujets d'inquiétude. Astiage cessa de m'importuner par ses lâches conseils, & Bagistane se contenta de faire parler ses yeux : je cachai à mon époux, pour ne point troubler mon bonheur, les justes sujets que j'avois

de me plaindre de ſon oncle & de ſon frere. Cleonime un des plus proches parens de Theandre, & le plus intime de ſes amis, arriva pour-lors à Babilone. Les différens voyages qu'il avoit faits dans les plus ſuperbes Cours des Rois de l'Aſie & de l'Europe, l'avoient rendu un homme accompli, ſon eſprit cultivé étoit digne de la beauté de ſa taille & de ſa figure. Theandre me préſenta Cleonime, comme ſon parent & ſon ami; je le trouvai au-deſſus de tous les éloges qu'on m'avoit fait de lui. La liberté que l'amitié de Theandre lui donnoit de venir me voir tous les jours, me fit bientôt paſſer de l'eſtime qu'il m'avoit inſpirée à une véritable amitié, je l'aimois comme ſi j'euſſe été ſa ſœur. Cependant le retour de Theandre fournit à Bagiſtane les moyens de me voir malgré moi; mon époux qui ignoroit ſes criminels deſſeins lui en four-

nissoit souvent l'occasion. Un jour me laissant seule avec ce perfide oncle, je voulus faire venir quelques-unes de mes femmes; mais gagnées par Bagistane, elles s'étoient éloignées de mon appartement, je ne m'en apperçus qu'avec un trouble mortel. Le perfide Vieillard connut aisément la cause de mon émotion & voulut me rassurer. Venez, ma niéce, me dit-il, en me conduisant à son appartement, je veux vous montrer les trésors que je cache à tous les yeux, & qui vous sont reservés. Il me mena, en me disant ces mots, dans un cabinet où je vis en effet des richesses immenses. Bagistane voyant que je paroissois surprise, Alcione, me dit-il, en me pressant les mains & me regardant tendrement : tout ce que tu vois est à toi, si tu veux cesser de me haïr & de me rendre malheureux. Ne me fuis point, continua-t-il, s'appercevant que je vou-

lois me retirer, regardes avec quelques ſentimens de pitié celui qui t'aime plus que ſa vie : vois le prix que je te deſtine. O Bagiſtane, lui dis-je, oubliez-vous qui je ſuis: Ne vous ſouvenez-vous plus que vous êtes l'oncle, ou plutôt le pere de Theandre? Ne craignez-vous point la colere des Dieux? Ouvrez les yeux, Bagiſtane, & voyez toute l'horreur de votre crime! Ce déteſtable Vieillard, loin d'être touché par ce diſcours, ſe jetta à mes genoux, & les embraſſant de toute ſa force: Alcione, me dit-il, je ne puis écouter que l'amour, rends-toi à mes déſirs, donnes-moi la vie, ou tu vas me voir mourir préſentement à tes pieds. Meurs, lui dis-je, en le regardant avec des yeux auſſi étincelans de colere que les ſiens l'étoient d'une autre paſſion: meurs, déteſtable Vieillard, & n'eſpere jamais aucune grace de moi. A ces mots je me démêlai de ſes bras avec

tant de force que je le fis tomber rudement ſur le plancher. Me voyant libre, je courus à la porte du cabinet que je fermai ſur lui, & traverſant ſa chambre, je me rendis promptement dans la mienne. Cleonime y entra en même-tems que moi. Cher Cleonime, lui dis-je, ſauvez-moi. Mon trouble & ces paroles causerent une ſurpriſe extrême à Cleonime, il me demanda avec empreſſement le ſujet de l'agitation qu'il remarquoit en moi; alors je lui confiai ce qui venoit de m'arriver, & la perfidie d'Aſtiage qui favoriſoit ouvertement les criminels déſirs de ſon oncle. Cleonime fut moins ſurpris que je n'aurois cru de tout ce que je lui appris de Bagiſtane, il m'aſſura qu'il le connoiſſoit pour un méchant homme depuis bien long-tems, mais qu'il me défendroit de ſa fureur au péril de ſa vie, & que Theandre étoit trop conſideré dans

la Ville pour que ce lâche Vieillard osât se porter à la violence contre moi, qu'ainsi je devois encore differer d'apprendre à mon époux un si funeste secret. Bagistane confus & irrité de ce qui lui étoit arrivé avec moi, fut quelque tems sans me venir voir, il s'étoit blessé lorsque je l'avois fait tomber, il feignit d'avoir fait une chute sur son escalier. Theandre fit tout ce qu'il put pour m'engager à lui aller rendre visite, je l'évitai toujours sous différens prétextes. Le perfide Astiage m'ayant rencontrée quelques jours après : Madame, me dit-il, la cruauté sied bien aux belles personnes comme vous, mais vous devriez du moins visiter par pitié ceux dont vous avez blessé l'ame & le corps. Ce discours m'ayant outré de dépit, Astiage, lui repartis-je brusquement, ma patience est à bout, & je vous ferai voir que je ne suis pas insensible aux offenses que vous me

faites. En effet, Madame, me repliqua Astiage en me quittant, je crois que vous n'êtes pas insensible pour tout le monde. Je ne fis pas grande attention à ce qu'il vouloit me faire entendre par ce reproche; cependant Bagistane qui n'osoit plus revenir chez moi, entretenoit des espions qui lui rendoient un fidel compte de tout ce que je faisois. Astiage attaché à lui par un lâche interêt avoit indignement abandonné ceux de son frere, pour servir les détestables projets de son oncle; il s'apperçut bientôt de l'amitié que j'avois pour Cleonime, & de la confiance que je témoignois avoir en ce vertueux ami de Theandre. Astiage se servit de ces apparences pour donner des soupçons à son frere; mais Theandre qui connoissoit ma vertu & celle de son ami, reçut fort mal tout ce que son frere voulut lui dire pour exciter sa jalousie. Ce Perfide étant un jour

venu dîner avec nous, s'approcha de moi pendant que Theandre parloit à Cléonime : Madame, me dit-il, je ne vous parlerai plus de Bagiſtane, je veux pour faire ma paix avec vous ne vous entretenir que de Cleonime ; en ce cas, lui repartis-je bruſquement, vous me parlerez d'un homme qui mérite mon eſtime, & celle de tout le monde. Je me doutois bien, reprit le traître Aſtiage, que cette vertu ſi ſévere pour Bagiſtane n'étoit point à l'épreuve du mérite de quelqu'un de plus jeune ; mais nous apprendrons à l'innocent Theandre à diſcerner ſes véritables amis ; il me quitta en finiſſant ces mots. Quoique mon innocence me raſſurât, ce reproche me cauſa la plus vive douleur, je réſolus de ceſſer de voir Cleonime; mais l'avouerai-je, la tendre amitié que j'avois pour lui, & la confiance que m'avoit inſpirée ſa vertu, m'empêcherent d'exécuter cette réſolu-

tion, je crus même que c'étoit avouer à Aſtiage que ſes ſoupçons étoient fondés que de conſentir à l'éloignement de cet ami. Occupée de ces diverſes penſées je deſcendis dans le jardin, Theandre & Cleonime m'y ſuivirent bientôt; mon époux appellé dans la Ville pour quelques affaires me laiſſa ſeule avec Cleonime. Ce généreux ami s'appercevant de quelque altération ſur mon viſage m'en demanda la cauſe, je lui contai naturellement la converſation que je venois d'avoir avec Aſtiage.

Cleonime écouta ce diſcours ſans s'émouvoir : Madame, me dit-il, vos ennemis ont raiſon de vouloir m'éloigner de vous, ils ſçavent trop bien que je m'oppoſerai toujours à leurs lâches deſſeins : d'ailleurs, je vous avouerai qu'ils ne ſe trompent point, en me ſoupçonnant de vous aimer : oüi j'aime Alcione mille fois plus que moi-même. J'atteſte tous

les Dieux que cette tendresse est innocente & ne m'a jamais donné des désirs qui fussent contraires à l'amitié que j'ai pour Theandre; mais elle devient criminelle, puisqu'on se sert d'elle pour troubler votre repos, & donner atteinte à votre réputation, aux Dieux ne plaise que désormais je préfere le bonheur de vous voir, à votre tranquilité & à votre gloire. Cleonime acheva ces paroles d'un air si triste que j'en fus sensiblement touchée; la tendre amitié que j'avois pour lui s'accrut encore, en voyant qu'il préferoit mon interêt au sien. Non Cleonime, lui dis-je, en lui tendant la main, je ne consentirai jamais à cette cruelle séparation : je ne puis m'empêcher de vous avouer, que après Theandre vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde : je ne me rendrai point malheureuse pour donner à Astiage la satisfaction qu'il désire, ma vertu ne me reproche

rien, que m'importe le ſoupçon du plus méchant de tous les hommes? Nous continuâmes donc de vivre comme à l'ordinaire, ſouvent même pour déſeſperer Aſtiage, je faiſoismille amitiés àCleonimedevant lui. Bagiſtane toujours amoureux n'avoit pu tenir ſa réſolution, il venoit ſouvent me voir, mais j'avois grand ſoin de ne me trouver jamais ſeule avec lui, Cleonime en ces occaſions ne me quittoit point. Bagiſtane déſeſperé des obſtacles qu'il mettoit à ſes deſſeins, avoit conçu pour lui une violente haine, il connoiſſoit trop le courage de Cleonime pour oſer la faire éclater; Aſtiage par la même raiſon diſſimuloit pareillement avec lui, mais il ne perdoit pas une occaſion de me faire part de ſes ſoupçons; il fit un jour mettre ſur ma toilette un billet conçu en ces termes:

ASTIAGE
A ALCIONE.

VOus avez reçu trop d'honneur par notre alliance pour conſiderer ſi peu celui de notre Maiſon, ſongez-y Alcione, & ſçachez que le fer & le poiſon ſont les moyens dont on ſe ſert pour venger ſon honneur outragé.

Je lus ces paroles avec un étonnement que je ne puis vous repréſenter, je me déterminai ſur le champ à porter ce billet à Theandre, & à lui faire le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Cleonime qui entra dans ce moment dans ma chambre, me pria de differer de quelques jours cet éclairciſſement, & me conſeilla de venir dans cette maiſon où nous ſommes maintenant. Je ſuivis cet avis, & je diſpoſai facilement Theandre à ce que je deſirois. Bagiſtane & Aſtiage

étoient demeurés à Babilone, la rage que leur causa mon départ les engagea à employer les plus lâches voies pour s'en venger. Cleonime nous venoit voir presque tous les jours, & s'en retournoit le soir à Babilone. Comme cette maison n'est pas fort éloignée de la Ville, il marchoit ordinairement seul, n'ayant pour toute arme que son épée. Il fut un soir attaqué par trois hommes qui lui lancerent à la fois leurs javelots; il eut le bonheur de n'être point touché, il joignit un de ces trois Assassins, & trouvant le défaut de ses armes, il lui passa son épée à travers le corps. A peine cet Ennemi étoit par terre que les deux autres revinrent sur Cleonime, le cheval de celui qui venoit d'être tué les empêcha de le joindre selon leurs intentions tous deux à la fois; Cleonime para le coup de celui qui l'aborda le premier, & d'un revers lui fit tomber l'épée & le poignet, l'autre

l'autre prit promptement la fuite. Cleonime mieux monté que lui le joignit bientôt, il auroit facilement pu le tuer, mais il ſe contenta de l'arrêter. Que t'ai-je fait, lui dit-il, pour vouloir m'ôter la vie, je ne te connois point, qui peut donc t'avoir rendu mon ennemi? Ah, Seigneur, lui répondit cet homme, il eſt trop vrai que je n'ai aucun ſujet de vous haïr. Aſtiage & Bagiſtane ont promis dix talens à mes compagnons & à moi pour nous engager à vous aſſaſſiner. Quoique Cleonime fût étonné de ce diſcours, il connoiſſoit trop la lâcheté de ſes ennemis pour n'y pas ajouter foi. Il donna la liberté à cet homme, & lui demanda le ſecret ſur cette avanture, comme ce malheureux auroit pû faire lui-même, s'il avoit oſé prétendre à une pareille grace de lui. Etant arrivé à Babilone il ne fit aucune mention de ce qui venoit de lui arriver. Le lendemain, dès

qu'il fut habillé, il ſe rendit chez Aſtiage qu'il trouva ſeul. Aſtiage, lui dit-il, votre deſſein n'a pas réuſſi, les Miniſtres de votre crime ont reçu un autre prix que celui que vous leur aviez promis. Je pourrois ſans peine & ſans honte me venger de votre lâcheté, mais je me contenterai de vous en faire ſentir l'horreur. Songez qu'un homme de votre profeſſion a des voies plus honnêtes pour ſe défaire d'un ennemi. Je veux bien, en faveur de Theandre, étouffer mon reſſentiment, & ne pas couvrir ſon frere de l'opprobre qu'il mérite. Cleonime, en achevant ces paroles, ſortit de la chambre d'Aſtiage ſans en attendre de réponſe. Nous avions déja appris par quelques Païſans l'avanture de Cleonime. Theandre montant à cheval ſe rendit promptement auprès de cet ami. Cleonime lui raconta ſon combat, mais il lui cacha ce qu'il avoit appris à ce ſujet.

Theandre ne pénétrant point dans cet horrible myſtere, ſe rejouit de voir ſon ami échapé du péril ; il fut peu de tems après chez Aſtiage, qu'il trouva ſi confus de ce que venoit de lui dire Cleonime qu'à peine ſe pouvoit-il reconnoître. Ce Traître croyant que ſa méchanceté ne pourroit demeurer toujours cachée, réſolut de prévenir ſon frere; pour cet effet il lui peignit la liaiſon qui étoit entreCleonime & moi des plus noires couleurs, lui diſant que notre commerce ſcandaleux n'étoit ignoré que de lui, & que l'amitié qu'il témoignoit à un homme qui le trompoit ſi indignement le rendoit ridicule aux yeux de toute la Ville.

Theandre le regardant avec dédain : Vous êtes trop zelé, Aſtiage, lui dit-il, je vous ai me ſemble déja témoigné combien Alcione&Cleonime me ſont connus. Si vous êtes ſi peu ſenſible à la honte de votre

maiſon, repliqua Aſtiage, ne trouvez pas étrange que ceux qui vous appartiennent d'auſſi près employent les remedes les plus extrêmes pour arrêter un déſordre que vous ſeul ne voulez pas voir, & que l'honneur de leur famille les arme contre ceux qui cherchent à le détruire. Theandre irrité de ce diſcours, & ne doutant plus qu'Aſtiage ne fût complice des deſſeins qu'on avoit formé contre Cleonime : Perfide, lui dit-il, tu ne t'ès que trop découvert : Lâche, continua-t-il, la honte & l'opprobre toi-même de notre Maiſon, quels exemples as-tu parmi les nôtres d'une pareille infamie ! Theandre accompagna ces paroles de beaucoup d'autres auſſi dures. Aſtiage, conſterné & troublé, voulut pourtant montrer quelque aſſurance. A tout autre qu'à mon frere, lui dit-il, je ferois connoître combien je ſuis ſenſible à de pareils reproches. Cleonime qui

vous a inſpiré cet odieux ſoupçon apprendra peut-être à me mieux connoître. Theandre mépriſant cette vaine bravade quitta Aſtiage, ſans daigner lui répondre. Il fut de ce pas chez Cleonime : cher ami, lui dit-il, ſi mon frere eſt un lâche & un perfide, nous ne ſommes point coupables de ſes crimes, & vous ne devez pas étendre votre reſſentiment juſques ſur moi. Cleonime ſurpris de ce diſcouts ne put alors cacher à Theandre le crime d'Aſtiage. Theandre déteſta mille fois pendant ce diſcours ſa cruelle deſtinée, qui l'avoit fait naître d'une race ſi méchante. Il apprit enſuite à ſon tour à Cleonime tout ce que Aſtiage avoit fait pour lui donner des ſoupçons, & faire naître ſa jalouſie. Cleonime le regardant d'un air extrêmement triſte : Je ſçavois bien, lui dit-il, que la fortune ſeroit jalouſe du bonheur que me procure l'amitié qui eſt entre nous. Après

les soupçons qu'Astiage & Bagistane ont osé concevoir, il ne m'est plus permis de demeurer parmi vous : je vais m'éloigner d'Alcione & de Theandre, & leur conserver par mon départ cette tranquilité, que je mourrois plutôt que de troubler un moment. Theandre embrassant Cleonime avec beaucoup d'affection : j'aimerois mieux, lui dit-il, m'éloigner pour jamais d'Astiage & de Bagistane, que de me séparer d'un ami tel que vous. Qu'ils fuyent eux-mêmes votre vûe, envain ils veulent m'envier un bonheur qu'ils sont incapables de me procurer. Cleonime fut attendri de ces marques d'une amitié si tendre. O Dieux, s'écria-t-il, ne serois-je pas mille fois plus criminel que les lâches qui osent me soupçonner, si je pouvois avoir un moment la pensée de trahir un ami comme Theandre! Alcione vous apprendra, cher Theandre, la véritable cause

de la haine d'Astiage & de Bagistane, c'est à ma priere qu'elle vous a caché leur funeste complot. Theandre voulut le presser de lui découvrir cet horrible secret, mais Cleonime s'en défendit toujours. Theandre étant revenu chez lui, & m'ayant raconté tout ce que je viens de vous dire, il me demanda le récit que Cleonime lui avoit annoncé; je lui dis alors tout ce qui m'étoit arrivé, & ne lui cachai rien des criminels desseins de son oncle. Il détesta l'indigne bassesse d'Astiage; mais au lieu de s'emporter contre Bagistane, il se mit à rire de tout ce que je lui en racontois. Alcione, me dit-il, vous ne m'apprenez rien qui puisse m'étonner à l'égard de Bagistane, je connois de quoi il est capable; mais son âge doit inspirer pour lui plus de pitié que de crainte; si vous m'eussiez instruit plutôt de ce que vous venez de m'apprendre, je vous aurois engagée à rire de la folie de

ce ridicule vieillard. Je ne pouvois approuver la façon dont Theandre prenoit cette avanture. Cleonime & lui me conseillerent de traiter moins rudement Bagistane. Nous retournâmes à Babilone. Astiage ne pouvant soutenir la vûe de son frere quitta notre maison, & fut se loger chez son oncle. Ce fut quelques jours après que Darius ayant perdu la bataille d'Issus, se retira à Babilone pour y rassembler de nouvelles troupes. Le séjour du Roi dans notre Ville m'épargna plusieurs visites de Bagistane; mais ce perfide Vieillard voyant que Theandre, loin de nuire à son amour, lui facilitoit les occasions de me voir, usa si bien de cet avantage qu'il me persécuta plus que jamais. Theandre voulut envain m'engager à le recevoir moins mal : je fis connoître à Bagistane que je ne serois jamais capable d'aucune complaisance pour lui. Bagistane croyant que Cleoni,

me étoit le plus puiſſant obſtacle à ſes intentions, reſolut de s'en défaire, ou de l'éloigner de moi à quelque prix que ce fût. Il eſſaya d'abord de le brouiller avec Theandre; mais n'ayant pû y réuſſir, ſa rage vint à une telle extrêmité qu'il réſolut de le perdre, & de m'envelopper dans ſa vengeance. Il s'étoit ſi bien ſervi de l'empire qu'il avoit ſur l'eſprit de Theandre, qu'il l'avoit obligé à revoir Aſtiage. Voici l'artifice que l'un & l'autre employerent pour l'exécution de leurs lâches projets.

Theandre revenoit un ſoir du Palais, lorſqu'à la clarté d'un flambeau qu'un de ſes domeſtiques portoit, il apperçut une de mes femmes qui ſortoit de chez moi : étonné de cette rencontre, il appella cette femme par ſon nom. La Perfide feignant une grande ſurpriſe, ô Dieux, s'écria-t-elle, je ſuis perduë, en même-tems elle déchira un

papier qu'elle tenoit en ses mains. Cette action qui fut vûe de Theandre le troubla extrêmement, il s'approcha de cette femme : où vas-tu, lui dit-il, & quel papier viens-tu de déchirer, où le portois-tu ! Cette artificieuse femme feignant une extrême frayeur : ah Seigneur, lui dit-elle, mon obéïssance est criminelle; mais Madame & moi sommes plus innocentes dans les effets que dans les apparences, & si j'ai déchiré cette lettre, c'est ma crainte qui m'a fait imprudemment commettre cette faute. A qui la portois-tu, lui dit brusquement Theandre? Madame, ajouta-t-elle, m'avoit chargée de la rendre à Cleonime. Theandre éperdu regardant cette femme fixement : Alcione, lui dit-il, l'envoyoit à Cleonime à une telle heure, & en l'état où je te rencontre ! Ah Seigneur, reprit cette Perfide, plût aux Dieux que je fusse morte, puisque mon imprudence

va peut-être vous donner d'injuſtes ſoupçons contre ma Maîtreſſe. Theandre qui commençoit à avaler le poiſon qu'on lui avoit préparé, fit rentrer cette femme dans la maiſon & lui ordonna le ſilence ſous peine de la vie. Il ſe coucha dans une ſi profonde triſteſſe, que ſi la cauſe en eût été connuë, il eût inſpiré de la pitié aux perſonnes les moins ſenſibles. L'inquiétude que j'eus pour ſa ſanté ne me permit pas de m'endormir; des ſoupirs fréquens que Théandre ne pouvoit retenir, me firent connoître que ſon ame avoit plus de part que ſon corps à cette indiſpoſition. Je lui en demandai la cauſe avec empreſſement, mais il s'obſtina à me la cacher. Dès que le jour parut il ſe leva, & ſortant de ma chambre, il ne revint chez lui qu'à l'entrée de la nuit. Il s'enferma dans ſon appartement. Inquiete & allarmée du ſoin qu'il prenoit de m'éviter, je

paſſai la nuit à m'affliger. Le lendemain matin je fus le trouver dans ſa chambre, je ne pus m'empêcher de courir à lui les bras ouverts: Theandre, lui dis-je, ne vous ai-je point interrompu? Oüi, me repartit-il froidement, & ſi vous voulez m'obliger vous me laiſſerez ſeul. Ces paroles & le ton dont il les prononça me glacerent d'une mortelle crainte. Ah Theandre, m'écriai-je, ſans doute que vous ne m'aimez plus! Il ne me répondit d'abord que par un ſoupir; mais après m'avoir quelque tems regardée: Madame, me dit-il, je vous ai déja priée de me laiſſer ſeul, mais puiſque vous ne voulez pas m'accorder ce que je vous demande, je vous cede la place; il ſortit à ces mots. Je retournai dans ma chambre ſaiſie d'une mortelle douleur, j'envoyai promptement chercher Cleonime; il ne put deviner, non plus que moi, la cauſe du noir chagrin

de Theandre, il voulut lui en parler, mais il lui fut impoſſible d'en tirer aucun éclairciſſement, il s'apperçut même que ſa converſation l'importunoit; il revint m'inſtruire de ce nouveau ſujet d'étonnement pour lui & pour moi. Nos ennemis avoient ſoin de faire obſerver à l'infortuné Theandre toutes les viſites que Cleonime me rendoit. L'affliction dans laquelle j'étois plongée me faiſoit déſirer ſa préſence plus que jamais : le ſoin que je prenois à l'attirer chez moi pour lui confier mes peines redoubloit encore la jalouſie dont mon malheureux époux étoit la victime. J'étois un jour ſur mon lit, où mes veilles & mes ennuis m'avoient à demi aſſoupie: Theandre entra dans ce moment dans ma chambre où il n'étoit pas venu depuis pluſieurs jours. Le déſir que j'eus de l'obſerver m'engagéa à faire ſemblant d'être endormie. Il ſe promena quelque tems

gardant un profond ſilence, il vint enſuite s'aſſeoir à côté de mon lit, & attachant ſes regards ſur mon viſage, je remarquai aiſément les diverſes agitations que ma vûe ſembloit produire dans ſon ame; ſa paſſion l'emportant ſur la réſolution qu'il avoit faite de ſe taire: Cruelle Alcione, me dit-il, eſt-il poſſible que tu me ſois infidelle! Je fus ſi vivement touchée de ces paroles que je me levai promptement, & & l'arrêtant par le bras: juſte Ciel, m'écriai-je, Theandre peut me ſoupçonner! Se voyant arrêté, il porta ſa main à ſes yeux pour me cacher les larmes qu'il répandoit malgré lui. Alcione, me dit-il, je fais ce que je puis pour vous juſtifier dans mon eſprit, mais helas! il ne m'eſt pas poſſible d'y réuſſir. Eſt-il donc vrai, lui dis-je, que Theandre peut me croire infidelle? Je voudrois, me repliqua-t-il, au prix de tout mon ſang que vous

fussiez innocente. Ah! si je suis coupable, lui dis-je, donez-moi la mort, je n'en murmurerai pas; mais si je vous suis fidelle, rendez-moi cette affection sans laquelle je ne puis vivre. Theandre peu touché de ma vive douleur s'éloigna de moi, en me disant que je le prenois sans doute pour Cleonime. Ces paroles furent pour moi un coup de foudre. Je m'abandonnai au plus cruel désespoir. Cleonime qui entra dans ce moment dans ma chambre fut effrayé de l'état où il me trouva: je ne lui cachai point la cause de mes larmes. Il faut rendre le repos à mon ami, me dit-il; quoique l'affection que j'aye pour vous ne m'ait jamais donné des désirs contraires à ce que je dois à Theandre, je sens qu'elle est trop forte pour une simple amitié. Je vous quitte, chere Alcione, mais en me sacrifiant pour vous rendre votre tranquilité, ne puis-je pas vous demander un peu

de part dans votre ſouvenir ! Oüi, chere Alcione, n'oubliez pas que Cleonime vous aime plus que ſa propre vie, & que le tems ni la diſtance des lieux ne changeront jamais ſes intentions. Ces paroles me pénetrerent d'une ſi vive douleur, que je ne pus m'empêcher de lui témoigner le chagrin que ce départ me cauſoit. Cleonime étoit trop vertueux pour vouloir jouir plus long-tems de ma foibleſſe, il s'éloigna promptement de moi. Dès que je l'eus perdu de vûe je me livrai à tout mon déſeſpoir que ce départ augmentoit encore ; mais le ſoin de ma réputation rappella ma raiſon, & me donna la force de me rendre le lendemain matin dans la chambre de Theandre, je le trouvai endormi ; je me mis à genoux auprès de ſon lit, & je reſtai dans cette poſture juſqu'à ce qu'il s'éveillât. M'appercevant en ouvrant les yeux, il tourna la tête de l'autre

ôté : Madame, me dit-il, ne pouvez-vous me laiſſer en repos! Je m'étois préparée à cet accueil. Non Cruel, lui dis-je, je ne vous laiſſerai point en repos, que vous ne m'ayez rendu celui que vous m'avez injuſtement ôté : Theandre, au nom des Dieux, s'il vous reſte encore quelque ſouvenir de cette affection que vous eûtes autrefois pour moi, ne me cachez point par quelle faute j'ai mérité votre haine! Cleonime offenſé que vous ayez oſé ſoupçonner ſa vertu & l'amitié qu'il a pour vous, s'eſt éloigné pour jamais de ces funeſtes lieux; ſi ce départ ne peut rendre le calme à votre ame, Alcione conſent à perdre la vie, & bénira le coup qui partira de votre main. Ma douleur, me dit-il, peut me mettre au tombeau; mais elle ne me fera jamais outrager celle que j'ai trop cherement aimée : vivez en aſſurance, mais ne comptez plus ſur une ten-

dreſſe dont vous avez indignement abuſé. Ces paroles acheverent de m'ôter le peu de raiſon qui m'étoit reſtée. Je me levai avec fureur, & ſaiſiſſant un couteau qui étoit ſur la table, je me rapprochai de ſon lit. Ingrat, lui dis-je, cœur endurci, tourne les yeux ſur cette Infidelle, tu n'oſes me donner la mort; mais ma main ſera plus hardie & accomplira ce que tu deſires: Apprens que tu ès le plus cruel & le plus ingrat de tous les hommes : ta jalouſie t'a privé du plus ſincere ami, elle te rend indigne du plus tendre & du plus pur amour qui fut jamais. Theandre à ces paroles ayant tourné les yeux de mon côté, jetta un cri terrible, & ſauta à bas de ſon lit pour s'oppoſer à mon déſeſpoir, mais il arriva trop tard; je m'étois déja enfoncé le couteau dans le ſein. L'infortuné Theandre tomba avec moi, & colant ſa bouche ſur la mienne, il me fit con-

noître par ſes actions déſeſperées, que ſes ſentimens étoient bien différens de ſes dernieres paroles; il tira le couteau de ma bleſſure. Chere Alcione, s'écria-t-il, tu ne fus que trop fidelle à ton ingrat & barbare mari; mais helas! je ne puis pour le prix de ta vie, te donner que celle de ton Bourreau; en achevant ces paroles, il s'enfonça dans le corps le mortel couteau encore chaud & teint de mon ſang. Le dernier ſoin du malheureux Theandre fut celui de me témoigner par ſes embraſſemens, qu'il me croyoit innocente & digne de ſon affection. Quelqu'affoiblie que je fuſſe, je n'avois pas perdu la connoiſſance; la tendreſſe que me témoignoit mon époux cauſoit un redoublement à ma douleur, mille fois plus affreux que cette mort dont je me croyois ſi proche. Regardant Theandre de qui le ſang ſe mêloit avec le mien: Cher &

cruel époux, lui dis-je! ma mort n'étoit-elle pas aſſez terrible, ſans me rendre coupable de la vôtre? Theandre attachant ſur moi ſes regards mourans: Chere Alcione, me dit-il, que ne puis-je racheter votre ſang par tout le mien, mes injuſtes ſoupçons vous donnent la mort, pourrois-je vous ſurvivre? Mon pere & ma mere arriverent dans ce moment, ils firent appeller les plus habiles Chirurgiens, & s'empreſſerent à nous ſecourir. Laiſſez-moi, leur dis-je, je ſuis cauſe de la mort de Theandre. Achevez-moi, Polemon, s'écria mon époux, je ſuis le Meurtrier d'Alcione. Les Chirurgiens viſiterent promptement nos bleſſures. Songez à celle de Theandre, leur dis-je, & guériſſez-le, ſi vous voulez que je vive. Sauvez Alcione, leur dit Théandre, & laiſſez-moi mourir. Ils ſauveront l'un & l'autre, nous dit Polemon, mais au nom des Dieux & de votre

tendresse mutuelle, souffrez qu'ils y travaillent. Nous consentîmes à la volonté de mon pere : les Chirurgiens trouverent la blessure de Theandre plus dangereuse que la mienne. Après qu'on nous eut pansés l'un & l'autre, on voulut nous séparer; nous nous y opposâmes tous les deux. Je sens que je vais mourir, leur dit Theandre, souffrez que je passe auprès d'Alcione le peu d'instant qui me reste à vivre, & ne m'enviez point cette derniere consolation; se tournant ensuite vers moi, il me demanda pardon des derniers traitemens qu'il m'avoit fait éprouver, en des termes capables d'attendrir les cœurs les plus barbares. Ah Theandre, lui dis-je en l'interrompant, vous ne les avez que trop réparés; mais c'est la perte de ce sang qui m'est & me fut toujours si cher, que je ne puis vous pardonner. Plût aux Dieux, me dit Theandre, que je l'eusse

verſé tout entier pour épargner le vótre : c'eſt moi qui vous donne la mort, moi qui devois au péril de ma vie vous défendre contre mes injuſtes ſoupçons.

La perſide femme qui avoit donné lieu à cette ſanglante tragedie par ſa déteſtable ruſe, ſe jetta alors à nos pieds & nous avoua qu'Aſtiage & Bagiſtane l'avoient engagée à me trahir, & à me faire paroître coupable. Regardant alors Theandre, eh bien, cher époux, lui disje, avez-vous quelque choſe à déſirer pour ma juſtification? Ah je déſirerois, me dit-il, qu'au lieu de vous punir de mon crime, vous euſſiez plongé ce couteau dans le cœur de votre ingrat & crédule époux, c'eſt la ſeule faute que je puiſſe vous reprocher, & la ſeule que je ne puis vous pardonner. Grands Dieux, pourſuivit-il, puiſque vous voulez que je meure, ſans punir Aſtiage de ſes perfidies, dai-

gnez prendre ce ſoin pour moi, & vengez contre Bagiſtane & contre lui le ſang que leur rage a ſi inhumainement répandu. Polemon interrompit Theandre, & le pria de garder le ſilence que les Chirurgiens lui ordonnoient; il lui obéit, ſes forces diminuant de moment en moment. Les Chirurgiens, en mettant le lendemain un autre appareil à nos bleſſures, répondirent de ma vie, & ne purent cacher qu'ils n'eſperoient rien de ſi favorable pour Theandre. Alcione ne mourra point, dit Theandre avec une joie qui ſe remarquoit ſur ſon viſage mourant, les Dieux étoient trop juſtes pour lui faire ſouffrir la peine de mon crime. Un des gens de Cleonime entrant dans ce moment, Theandre qui le reconnut l'appella, & prenant une lettre que cet homme étoit chargé de lui remettre, Theandre pria Polemon d'en faire la lecture; elle étoit conçuë en ces termes:

CLEONIME A THEANDRE.

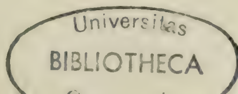
PLût aux Dieux, mon cher Theandre, que j'eusse suivi le dessein que j'eus de m'éloigner de vous, lorsque j'étois encore innocent à vos yeux; je n'aurois dans mon départ ressenti que mon infortune seule. Je ne sçai de quelle façon je pourrai vous persuader mon innocence; si par vos propres sentimens vous ne jugez des miens, je chercherai vainement ma justification & dans des sermens, & dans des protestations. Il est vrai & je l'avoue, que j'ai aimé Alcione autant que moi-même, & je dirois peut-être quelque chose de plus, si je disois que je l'ai aimée autant que vous; mais Theandre, je ne vous ai jamais fait un secret de cette affection, & à quelque degré qu'elle puisse être parvenuë, je ne vous l'ai jamais déguisée, & cette amitié n'a jamais été criminelle. Je ne me plains

plains toutefois, ni de vos ſoupçons, ni de mon banniſſement, & je conviens que ſi mes intentions ont été innocentes, il y a eu de l'imprudence dans mes actions. J'en porterai la peine ſans murmurer, mon cher Theandre, pourvû que vous ceſſiez de me haïr, & que vous me faſſiez la grace de croire, que dans le cours de l'amitié que vous avez euë pour moi, je ne vous ai point trahi, & qu'en la perdant, je ne ceſſerai point de vous être tendrement attaché.

Si le cruel état de Theandre n'eût ôté de mon eſprit toute autre penſée que celle qui pouvoit y avoir rapport, cette lettre m'auroit ſenſiblement touchée. Theandre en fut ſi pénetré qu'il ne put retenir ſes larmes. O Cleonime, dit-il, ſi je ne mourois pour l'expiation de mon crime, quel pardon pourrois-je en eſperer ! je me ſuis rendu indigne de ton ſouvenir & de ton amitié.

Chere Alcione, pourſuivit-il, je ſens que ma derniere heure s'approche : je vous adore, vous m'aimez, mon courage ne peut me ſoutenir contre l'horreur de cette cruelle ſéparation. J'ai deux choſes à vous demander : laiſſez-moi la conſolation de me flater en mourant, que vous exécuterez ma derniere volonté. Je veux donc que vous n'attentiez jamais ſur une vie que vous m'aviez donnée, & que ſi les Dieux vous rendent Cleonime, vous lui donniez toute l'affection que vous eutes pour Theandre, & qu'enfin vous lui donniez votre main, dont il étoit plus digne que moi. Theandre, en finiſſant ces mots, tomba dans une foibleſſe qui termina ſa vie. Grands Dieux, s'écria Alcione ! en laiſſant couler les larmes que ce ſouvenir lui arrachoit ; vous me fîtes ſurvivre à la perte de cet aimable & illuſtre époux : ces Dieux cruels me con-

damnerent à vivre pour pleurer nuit & jour le ſeul objet qui m'attachoit à la vie. Je ne vous redirai point quel fut l'excès de mon déſeſpoir à ce funeſte ſpectacle. Je tombai dans un violent délire qui fut ſuivi d'un long évanouiſſement. La connoiſſance ne me revint que pour me rappeller toute l'horreur de mon ſort. Le vertueux Polemon en partageant ma juſte douleur, parvint à calmer mes tranſports furieux. Une ſombre mélancolie ſucceda à cette violente agitation. Polemon auſſi touché que moi de mes infortunes abandonna pour jamais Babilone & la déteſtable famille de Theandre, il vint ſe refugier avec moi dans cette paiſible retraite, c'eſt ici que je pleure ſans ceſſe un époux que j'adorois, & dont le ſouvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire; mais helàs! vous l'avouerai-je, le ſouvenir de Cleonime augmente encore mes cruels cha-



grins. Envain je veux le bannir de mon cœur, je me rappelle ſans ceſſe ſon mérite, & cette tendre amitié dont il me donna jadis tant de marques. J'ignore ce qu'il eſt devenu depuis le jour funeſte qui nous ſépara, & je me reproche ſans ceſſe l'inquiétude que j'ai pour lui, & l'amitié que je lui conſerve. La triſte & infortunée Alcione finit ainſi ſon diſcours; les deux Princeſſes, après lui avoir donné toute la conſolation dont elle pouvoit être ſuſceptible, ſe retirerent dans leur appartement.





CASSANDRE.



LA Princeſſe Berenice le lendemain matin à ſon reveil apperçut Alcione dans ſa chambre. Les malheurs de cette femme l'avoient ſi fort intereſſée en ſa faveur, qu'elle lui fit mille amitiés; s'étant promptement habillée elle deſcendit avec elle dans le jardin, de-là elles furent ſe promener ſur les bords du fleuve. Après s'être entretenuës quelque tems enſemble, elles virent ſortir du Bois une litiere eſcortée de quelques hommes à cheval: cette litiere ouverte de leur côté vint paſſer aſſez près d'elles. Elles virent de-

Livre premier du cinquiéme Tome.

dans un homme de fort bonne mine. Berenice ayant jetté les yeux ſur lui, changea tout à coup de couleur, & fut prête à s'évanouir. Alcione & Hipolite qui s'en apperçurent, la ſoutinrent promptement. Il faut, leur dit Berenice, quand elle fut un peu remiſe de ce premier trouble, que je revoye cet homme qui eſt dans cette litiere : Alcione voudra bien me ſuivre, & vous Hipolite, je vous prie d'aller dire à mon frere, qu'il ne ſoit pas inquiet de mon abſence, je reviendrai bientôt, & lui apporterai des nouvelles qui lui feront agréables : à ces mots elle prit avec Alcione le chemin qu'avoit tenu la litiere. Hipolite par ſon ordre revint à la maiſon de Polemon, & fut rendre compte à ſa Maîtreſſe de la commiſſion dont elle étoit chargée. Taleſtris s'étant habillée promptement, fut elle-même faire part de cette avanture à Oroondate. Ce Prince fut

très-affligé du départ d'une sœur qu'il aimoit si tendrement, & surtout de se voir hors d'état de lui donner aucun secours. La Reine Talestris qui avoit fait préparer ses chevaux, lui dit qu'elle se chargeoit de faire pour Berenice tout ce qu'il feroit lui-même si sa santé le lui permettoit. Ce Prince fut très-fâché de se priver de la compagnie de Talestris ; mais Berenice lui étoit trop chere, pour refuser les offres de la Reine.

Talestris monta sur le champ à cheval, & suivit la trace de la litiere. Oroondate qui restoit seul se livra aux tristes réflexions que la situation de son ame lui fournissoit, elles furent interrompuës par l'arrivée d'Araxe qui entra dans sa chambre donnant la main à une femme qu'Oroondate reconnut bientôt pour Cleone la fidelle confidente de la Reine Statira. Ce Prince surpris de sa vûe & n'osant lui deman-

der des nouvelles de la Reine, ne put s'empêcher de verſer des larmes en l'embraſſant. Seigneur, lui dit Cleone, ſuis-je aſſez heureuſe pour que vous vous reſſouveniez encore de moi! Pouvez-vous en douter, chere Cleone, reprit Orondate: oüi, vous avez eu part aux larmes que m'ont fait répandre les malheurs de Statira; mais apprenez-moi de grace le ſort de cette illuſtre Reine! La Reine eſt vivante, lui répondit Cleone, ſi elle n'eſt morte depuis trois jours. Grands Dieux, s'écria le Prince, je vous rends les graces que je vous dois pour le ſalut de ma Princeſſe! Cleone, pourſuivit-il, la Reine eſt vivante, mais helas! elle ne m'aime plus, elle a condamné ſans remords celui qui n'a vêcu que pour elle, qui a mille fois verſé ſon ſang pour ſon ſervice, & cela pour ſe donner à un homme qu'elle connoît à peine depuis quelques jours; je l'ai

vûe de mes propres yeux lui prodiguer les plus tendres careſſes : cette même épée qui a ſi ſouvent été employée au ſervice de l'infidelle Statira m'a vengé de cet heureux Rival. Cleone interrompant le Prince, Seigneur, lui dit-elle, je ſerois confuſe aux reproches que vous faites à la Reine, ſi je n'étois accoutumée à vous voir injuſte avec elle; mais je puis vous proteſter par tout ce que je reconnois de plus auguſte, que tánt que la Reine a été libre, elle a toujours eu pour vous les ſentimens que vous pouviez légitimément ſouhaiter ; & ſi elle a paru vous abandonner pour un autre, elle en a eu de ſi fortes raiſons que vous ne pouvez l'accuſer ſans injuſtice. Oroondate qui écoutoit Cleone impatiemment, & qui ne voyoit rien dans ce diſcours qui ne fortifiât l'opinion où il étoit que Statira lui étoit infidelle : Ceſſez, Cleone, lui dit-il, ceſſez d'alléguer

des excuſes à des crimes qui n'en peuvent avoir. Avouez que j'étois à charge à la Reine, que ma conſtance l'a laſſée, c'eſt ce que vous pouvez dire de plus raiſonnable en ſa faveur ; mais je ne veux que lui faire un dernier reproche, & rendre à ſes pieds une ame que ſon infidelité n'a pu lui ôter.

Votre paſſion vous rend ſi peu équitable, reprit Cleone, qu'il eſt inutile d'entreprendre de juſtifier ma Maîtreſſe auprès de vous. J'étois venuë pour vous faire le récit ſincere de tout ce qui eſt arrivé à la Reine depuis votre derniere ſéparation, & pour implorer votre ſecours ſi je vous avois trouvé en meilleure ſanté. Helas ! elle eſt plus que jamais dans le cas d'avoir beſoin de votre aſſiſtance. Le viſage d'Oroondate changea de couleur à ces dernieres paroles ; il eut quelque joie d'apprendre que Statira déſiroit ſon ſecours, & ſouffroit

qu'on le lui demandât de sa part. Ah Cleone, s'écria-t-il, mon ressentiment ni mes blessures ne peuvent me retenir s'il s'agit de servir la Reine, & j'employerai pour elle jusqu'au dernier moment une vie qui lui est entierement dévouée. Parlez, je vous prie, & ne retardez pas plus long-tems un récit si nécessaire à mon repos. Cleone prit ainsi la parole.

HISTOIRE

DE CASSANDRE.

LORSQUE par les cruelles loix de son devoir la Reine se vit contrainte de vous éloigner d'elle pour jamais, perdant toute la fermeté qu'elle avoit fait paroitre jusqu'alors, elle s'abandonna en ce moment, & se livra à toute la tristesse que lui causoit cette cruelle

séparation ; la contrainte qu'elle se faisoit pour cacher son chagrin au Roi étoit un nouveau suplice, bientôt sa santé en fut visiblement alterée ; Alexandre, qui l'aimoit véritablement, n'épargna rien pour dissiper une mélancolie dont il s'appercevoit malgré elle, tous ses soins étoient inutiles, elle recevoit les marques de tendresse d'un époux qui lui étoit cher, mais il ne pouvoit la consoler du sort cruel qui la séparoit de vous ; je voulois quelquefois la presser de calmer son affliction : laisses-moi, me disoit-elle, je n'ai que des larmes à donner à Oroondate, n'envie point à mon cœur cette funeste consolation : helas ! ce Prince infortuné peut-être ne vit plus, l'amour qu'il a pour moi l'aura fait descendre au tombeau, ou s'il respire encore, c'est pour traîner loin de moi des jours languissans & malheureux : Oroondate ne m'accuses point de cruauté,

je ſuis auſſi à plaindre que toi, mais conſidere ce que je dois à un époux, le plus grand des Mortels, qui de Captive m'a placée ſur le premier trône du monde. Enfin, Seigneur, je ne finirois point ſi je voulois vous répeter toutes nos converſations, dont vous êtiez toujours l'objet.

L'éclat & la magnificence de la Cour irritant le chagrin de la Reine, elle demanda à Alexandre la permiſſion d'aller paſſer quelque tems dans une maiſon de campagne qui n'étoit qu'à quelques ſtades de Babilone, la Princeſſe ſa ſœur voulut la ſuivre dans cette retraite. Il y avoit peu de jours qu'elle goûtoit la douceur de cette agréable ſolitude, lorſqu'Alexandre fut frapé de la maladie dont il mourut; nous ignorâmes ſa maladie & ſa mort, juſqu'au moment qu'un des Gardes du Roi arriva au Château où nous êtions. Oroondate interrompit Cleone pour lui apprendre tout ce

qu'il avoit ſçu par Liſimachus des trahiſons de Roxane & de Perdicas. Ce même Perdicas, pourſuivit Cleone, en deſcendant l'eſcalier où ſe devoit faire le ſanglant ſacrifice qu'exigeoit la fureur de Roxane, nous fit entrer dans un appartement, où il nous laiſſa à la garde de ſon frere Alcetas; il conduiſit enſuite promptement dans cette cour des Eſclaves vêtuës d'habits pareils à ceux que portoient les Princeſſes, Roxane trompée par cette reſſemblance, crut avoir vû périr celles que pourſuivoient ſa vengeance & ſon ambition; cependant nous êtions demeurées ſous la garde d'Alcetas & de quelques-uns des ſiens. Le trouble où nous êtions étoit ſi grand, qu'à peine pouvions-nous nous connoître nous-mêmes. Pour la Reine uniquement occupée de la mort d'Alexandre, elle ne paroiſſoit ſenſible qu'à cette perte; la Princeſſe ſa ſœur cherchoit par

toutes ſortes de moyens à lui donner quelque conſolation. Alcetas s'approchant de la Reine, Madame, lui dit-il, le plus grand péril eſt paſſé, mon frere & moi vous ſauverons, ou nous périrons avec vous. Roxane pour aſſurer l'Empire à l'enfant dont elle eſt enceinte, a voulu éteindre toute la race de Darius, mais nous avons heureuſement trompé ſon barbare projet. Puiſque le Roi eſt mort, lui dit Statira, pourquoi vous oppoſer à la volonté de Roxane, & prolonger une vie qui n'eſt plus qu'un ſupplice pour moi ? Perdicas étant rentré dans ce moment, pria la Reine de le ſuivre dans un lieu de ſureté où il vouloit la conduire ; il eut beſoin de notre ſecours pour l'engager à ſe ſouſtraire à l'implacable fureur de Roxane. S'y étant enfin déterminée à notre priere, nous quittâmes cette déteſtable Ville, nous montâmes dans un chariot avec

Perdicas, & nous arrivâmes bientôt dans cette maiſon où nous ſommes maintenant, & où la Reine a paſſé auſſi-bien que vous une partie de ſon exil. Oroondate interrompant alors Cleone, ô Dieux, dit-il, eſt-il poſſible que Statira ait eu la cruauté de ſe cacher à Oroondate, ſi elle a ſçu que j'y demeurois, & l'état où j'yétois pour l'amourd'elle: quel excès d'ingratitude! Cleone reprenant ſon récit, attendez, Seigneur, la fin de mon diſcours, continua-t-elle, & vous pourrez juger plus ſurement de la conduite de la Reine. On logea les Princeſſes dans le petit corps de logis qui eſt au bout du jardin, Perdicas leur dit, qu'il ne pouvoit pas prendre ouvertement leur parti contre Roxane, ayant été déclaré Tuteur de l'enfant qui naîtroit d'elle, mais que ſi elles vouloient ſe tenir ſoigneuſement cachées, il ſçauroit les préſerver de tous les dangers qui les menaçoient;

il ne put enſuite s'empêcher de leur faire valoir le ſervice qu'il leur rendoit ; la Reine étoit plongée dans un ſi violent chagrin qu'il n'en put tirer une parole; la Princeſſe ſa ſœur dont l'ame étoit plus tranquile, le remercia de ſes ſoins & de ſa générosité. Perdicas quitta les Princeſſes pour retourner à Babilone, ne voulant point ſe rendre ſuſpect à Roxane par une trop longue abſence.

La Princeſſe Pariſatis & moi ſongeâmes alors à ce que nous avions à faire pour notre ſureté, & pour nous dérober à la tyrannie de Roxane, elle pouvoit compter ſur un grand nombre des ſucceſſeurs d'Alexandre, & parmi eux ſur le Prince Liſimachus, dont les ſentimens pour la Princeſſe Pariſatis avoient trop éclaté pour être ignorés de quelqu'un. Après avoir longtems raiſonné ſur ceque nous avions à faire dans cette occaſion, nous convînmes que peu de Princes

pourroient s'armer contre Roxane, qui pouvoit bientôt leur donner un heritier d'Alexandre destiné a les commander. Pour Lisimachus, la Princesse Parisatis ne voulut point avoir recours à lui, soit par délicatesse, soit pour ne pas l'exposer seul contre un si grand nombre d'ennemis. Oxiarte & Artabase dont elle connoissoit l'attachement pour les restes du sang de Darius, s'étoient retirés dans les Provinces qu'Alexandre leur avoit assignées, ils étoient par conséquent hors d'état de nous donner du secours. Toutes ces considérations obligerent les Princesses à se tenir cachées dans ce lieu, & attendre quelle seroit la volonté des Dieux à leur égard.

Ayant quitté leurs habits, elles en prirent de conformes à l'état qu'elles vouloient soutenir; elles quitterent des noms connus de toute la Terre, & consacrés à la famille Royale de Perse. Darius

avant d'être élevé à l'Empire s'appelloit Codasman, & ses deux filles Cassandre & Euridice, ce furent les noms qu'elles reprirent dans leur retraite ; Polemon ainsi que nous eut beaucoup de peine à s'accoutumer à les appeller de ces nouveaux noms; nous fumes deux jours sans entendre parler de Perdicas, mais le troisiéme nous vîmes arriver Alcetas son frere; il nous aborda avec un visage fort triste. La Princesse Parisatis lui en ayant demandé la cause, il lui dit que Perdicas, en venant de Babilone à la maison de Polemon, avoit rencontré Lisimachus qui l'avoit défié & combattu; qu'un Etranger étant arrivé sur le lieu de leur combat les avoit séparés, mais que Perdicas étoit demeuré blessé de deux playes assez profondes, dont on se flatoit cependant qu'il seroit bientôt guéri. Les Princesses qui avoient toujours cru que Lisimachus ne laisseroit pas

l'outrage qu'on leur faiſoit impuni, lui ſçurent au fond du cœur beaucoup de gré de cette action. Toutefois voyant leur fortune & leur ſort dépendre de Perdicas & de ſon frere, elles furent obligées de diſſimuler leur véritable ſentiment. Alcetas ne fut pas long-tems avec elles, trop d'affaires l'appelloient à Babilone pour s'en éloigner. Les Princeſſes après le départ d'Alcetas s'entretinrent du combat de Liſimachus, & délibererent enſemble pour ſçavoir ſi elles devoient ſe découvrir à ce Prince. Alcione fille de Polemon entra dans ce moment & mit un nouveau trouble dans l'ame de la Reine par les nouvelles qu'elle lui apporta. Nous avons ici, lui dit-elle, un nouvel Hôte dangereuſement bleſſé, ſans la perte de ſon ſang & le changement qu'apportent les années, je croirois que c'eſt ce grand Prince des Scithes, le plus vaillant & le plus généreux

de tous les hommes que j'ai vû autrefois à Babilone. Alcione eut à peine proferé ces paroles que nous vîmes la Reine pâlir, un froid mortel se glissa dans ses veines, & peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoissance. Pour empêcher Alcione de s'appercevoir de l'état où son discours avoit mis la Reine, je donnai promptement une commission à Alcione. Statira regardant alors la Princesse Parisatis : ma sœur, lui dit-elle, considerez quelle est mon infortune, si le récit de cette femme est véritable, vous voyez les derniers malheurs qui me sont préparés ! Madame, lui dis-je, je ne sçai pourquoi vous vous affligez de ce qui devroit vous causer de la joie dans l'état où sont vos affaires, Oroondate est de tous les hommes .... Ah Cleone, me dit-elle, je sçai trop ce que je dois à la mémoire du grand Alexandre pour recevoir Oroondate ; penses-tu qu'il

me fût poſſible de le regarder d'un œil indifférent, lui qui m'a toujours été ſi attaché, que j'ai aimé, & que j'aime encore malgré moi ! Alexandre eſt à peine au tombeau, & tu veux, qu'oubliant ce que je dois à cet illuſtre Epoux, j'implore le ſecours de ſon Rival, de ce Prince qui a toujours troublé mon repos, dont la paſſion a fait le bonheur & le malheur de ma vie : non je ne trahirai point ma gloire, & quoiqu'il en coute à mon cœur, je ſerai fidelle à mon devoir. Envain j'employai tout le crédit que j'avois auprès de la Reine, pour bannir de ſon ame les ſcrupules qui s'oppoſoient à votre félicité, il me fut impoſſible d'y réuſſir. Eh bien, Madame, lui dis-je, je cede & ne veux plus combattre vos raiſons ; ſi le récit d'Alcione eſt véritable, la mort d'Oroondate va nous rendre ce repos que vous déſirez. La Reine pâlit à ces mots: je ne veux point

revoir Oroondate, me dit-elle, mais si ce Prince meurt je ne lui survivrai pas long-tems. Alcione revint dans ce moment & nous dit, que selon le rapport des Medecins, votre blessure n'étoit pas mortelle, qu'elle venoit de vous voir, & que vous êtiez surement le Prince des Scithes.

La Reine vit alors la confirmation de ses premiers soupçons; me faisant approcher de son lit, elle m'entretint de vous, & m'en parla toujours dans des termes qui faisoient connoître la véritable tendresse qu'elle avoit pour vous, mais cette tendresse fut toujours esclave de son devoir. Elle passa la nuit dans une cruelle agitation; le lendemain matin s'étant habillée de bonne heure, elle fit appeller Polemon, & fut se promener avec lui dans le jardin, elle y rencontra deux hommes qui à ce que nous avons sçu depuis étoient Lisimachus &

Araxe; comme elle ne vouloit point être reconnuë, elle s'en éloigna promptement, & quittant Polemon elle retourna dans ſon appartement. Polemon revint bientôt la retrouver & nous dit, que tout ce qu'il avoit pû apprendre étoit que ce Bleſſé s'étoit lui-même percé de ſon épée pour finir une vie que ſes malheurs lui avoient renduë odieuſe. La Reine ne devina que trop la vérité de cette avanture, & ne douta point que la nouvelle de ſa mort n'eût cauſé le déſeſpoir dont vous veniez de donner de ſi funeſtes marques; cette penſée irrita encore ſa douleur en redoublant la tendreſſe qu'elle avoit pour vous; elle ſe détermina enfin à tâcher de vous voir, ſi elle en pouvoit trouver les moyens ſans danger d'être apperçuë même par vous. Alcione à qui elle confia ſon deſſein, lui dit que par une galerie de la maiſon on ſe rendoit à une porte qui donnoit
dans

dans la ruelle de votre lit, qu'elle ouvriroit cette porte le lendemain matin avant que vos gens fussent entrés dans votre chambre, & que si vous êtiez endormi elle viendroit en avertir la Reine. Quoique l'exécution de ce projet parût assez difficile, la Reine voulut le tenter. Le jour commençoit à peine à paroître lorsqu'Alcione nous vint prendre; nous ayant fait traverser le jardin, elle nous fit monter dans la galerie par un petit escalier dérobé, elle ouvrit ensuite doucement la porte qui donnoit sur votre lit, & s'approchant de vous elle connut que vous dormiez, & que vous aviez le visage tourné du côté de la porte. Elle revint promptement trouver la Reine qui l'attendoit avec une crainte & une impatience difficile à concevoir, & l'avertit de la facilité qui s'offroit à l'exécution de son dessein. La Reine tremblante, éperduë, la suivit jusqu'auprès du

chevet de votre lit; Alcione ouvrant le rideau, lui fit voir ce visage que la perte d'une partie de votre sang ne put cependant lui faire méconnoître: vous regardant tendrement, faut-il, me dit-elle tout bas, faut-il que je me cache à celui à qui mon cœur ne fut jamais caché! Oüi ma gloire & mon devoir l'exigent, je m'y soumets, mais qu'il m'en coute, cher Oronte, pour triompher de la tendresse que j'ai pour toi! Elle passa plus d'un quart d'heure à vous regarder attentivement. Inébranlable dans la résolution de suivre un rigoureux devoir, elle ne pouvoit s'arracher au plaisir de voir des traits si bien gravés dans son cœur; le bruit que firent vos gens, en se préparant à entrer dans votre chambre, l'obligea enfin à se retirer promptement, & à refermer la porte qui donnoit sur votre lit. O ma Princesse, s'écria Oroondate, je vous vis malgré la vîtesse de vo-

tre fuite; mais helas! je crus n'avoir vû que votre ombre plaintive: Lisimachus qui le même jour apperçut la Princesse Parisatis dans la galerie, imagina comme moi, que les ames de nos Princesses venoient nous demander vengeance. La Reine, reprit Cleone, apprit ce jour-là la mort de Sisigambis; ce nouveau malheur lui causa une si vive affliction qu'elle en tomba malade; le soin de sa santé ne l'empêcha jamais de s'informer des nouvelles de la vôtre, & d'en être mille fois plus occupée que de la sienne. Alcione qui m'informoit tous les jours de ce qui vous regardoit, m'apprit aussi que le Prince Lisimachus demeuroit avec vous. Alcetas qui venoit très-souvent rendre visite aux Princesses n'en fut jamais instruit, Polemon & sa famille par l'ordre de la Reine, garderent un secret inviolable à Lisimachus & à Alcetas. Statira au bout de quel-

ques jours se trouva sans fiévre; Perdicas guéri de ses blessures vint lui rendre visite, & lui représenta qu'il falloit qu'elle choisit une autre retraite plus éloignée de Babilone; la Reine frémit à ce discours; quoiqu'elle ne voulût point vous voir, elle ne pouvoit cependant se résoudre à s'éloigner de vous; mais n'ayant point de moyens de pouvoir resister à Perdicas, elle se détermina à se laisser conduire où il jugeroit à propos: Cleone, me dit-elle, je ne puis abandonner Oroondate à sa douleur, fidelle à ce que je dois à la mémoire d'Alexandre, je veux du moins que mon cher Oronte apprenne que je vis. M'ayant demandé de l'encre & du papier, elle écrivit ces mots:

L'infortunée & bienheureuse Cassandre, infortunée par le changement de son sort, & heureuse par la fidelité de son cher Oronte . . . Ah Cleone, s'écria Oroondate en

l'interrompant, je sçai tous les mots de cette lettre qui tomba par hasard entre mes mains. La Reine, reprit Cleone, s'étant apperçu qu'elle l'avoit perduë, fut fort aise de n'avoir employé ni le nom de Statira, ni celui d'Oroondate, elle résolut de vous en écrire une autre avant que de se coucher; mais à peine avions-nous soupé que Perdicas & son frere entrerent chez la Reine. Madame, lui dit Perdicas, vous êtes ici en grand danger, sortons, je vous prie, & venez sans différer dans une retraite plus assurée. La Reine surprise à ces paroles eut envie de s'opposer à l'intention de Perdicas; mais comme elle ignoroit ses projets, & que vous n'étiez point en état de la défendre contre les nouveaux ennemis que sa resistance alloit lui faire, elle prit le parti d'obéir. Le chariot sur lequel nous montâmes nous conduisit en peu de tems à un Château-fort situé

ſur le bord de l'Euphrate à deux ou trois cens ſtades d'ici : Quoique Perdicas eût eu ſoin d'y faire trouver tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſervice des Princeſſes, elles s'apperçurent bientôt qu'elles étoient Priſonnieres, & qu'elles avoient trouvé un Maître & non un Protecteur. Perdicas, au bout de quelques jours, parla ainſi à la Reine : Tant qu'Alexandre a vêcu, Madame, j'ai caché avec ſoin l'amour que j'avois pour vous ; Alexandre n'étant plus, il n'eſt plus tems de feindre & de diſſimuler ma paſſion : dans l'état où vous êtes, Madame, vous avez beſoin d'un appui contre vos redoutables ennemis, l'amour vous offre le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre. La Reine ſurpriſe de cette déclaration, fut ſur le point d'éclater contre Perdicas, mais ſe voyant en ſon pouvoir, elle crut être obligée de moderer ſon légitime courroux. Perdicas, lui

dit-elle, avez-vous ſitôt oublié ce que vous devez à votre Roi ? Ignorez-vous que je ſuis la Princeſſe de Perſe, la veuve du grand Alexandre ? Je ſçais, reprit Perdicas, ce que je dois à la mémoire de mon Roi, & encore plus ce que je dois à ma Reine, mais en lui donnant un empire plus certain & plus doux ſur mon cœur, je ne crois pas l'offenſer ; elle me permettra de lui repréſenter que ſans ce Perdicas qu'elle dédaigne, la veuve du grand Alexandre ne ſeroit plus. Quoi ! vous voulez, lui dit la Reine, que je vous ſois obligée de ne m'avoir point égorgée, comme vous l'aviez promis à Roxane, vous avois-je fait quelque offenſe, & aviez-vous quelque droit ſur moi ? M'avez-vous enfin défenduë contre d'autres ennemis que vous-même ? Si tout autre, Madame, repliqua Perdicas, eût eu autant d'interêt que moi à vous voir périr, vous êtiez en grand

danger, mais votre ſalut m'eſt plus cher que tous les Empires de la Terre, & ce n'eſt point pour vous le reprocher que je vous en fais reſſouvenir, c'eſt pour vous montrer le pouvoir que vous avez ſur mon ame. La Reine indignée de ſon audace lui impoſa ſilence, & l'obligea à ſortir de ſa chambre. La Princeſſe Pariſatis qui vint dans le moment lui apprit qu'Alcetas lui avoit tenu les mêmes diſcours, & avoit les mêmes prétentions ſur elle; ce fut alors que les Princeſſes connurent combien elles avoient eu tort de ſe fier à ces Traîtres, elles ſe repentirent, mais trop tard, de s'être cachées à vous & à Liſimachus, il n'étoit plus poſſible de réparer cette faute; rien ne pouvoit entrer ni ſortir du Château ſans les ordres d'Alcetas. Helas, Seigneur, quels étoient pour-lors les diſcours de la Reine! Par combien de larmes déploroit-elle vos malheurs qui la touchoient

mille fois plus que les ſiens propres ! Cleone, me diſoit-elle, je mourrai plutôt que de me ſoumettre à la tyrannie de Perdicas ; mais quand je ne ſerai plus, cherches Oroondate & dis-lui, que de toutes les femmes j'ai été la moins ingrate & la moins inſenſible, que je l'ai aimé juſqu'au tombeau de la plus pure & de la plus tendre amitié qui fut jamais.

Cependant Perdicas & ſon frere ne s'étant point rébutés par la façon dont les Princeſſes avoient reçu l'aveu de leurs amours, vinrent de nouveau les en entretenir, mais ils furent traités comme la premiere fois. La Reine s'étant plainte de ſe voir Priſonniere, Perdicas lui propoſa de la conduire à Babilone ; ce qu'elle accepta avec joie, eſperant trouver dans cette grande Ville des ſecours contre ſes Perſécuteurs ; nous trouvâmes à la porte un chariot bien attelé, douze ou quinze hommes à cheval armés de toutes

piéces pour l'escorter ; dès que la Reine fut montée dans le chariot, Perdicas se plaça à côté d'elle, & le chariot partit d'une vîtesse extrême. La Princesse Parisatis & moi nous nous désesperions de nous voir ainsi séparées de la Reine : Perfide, disoit-elle à Alcetas, c'est donc ainsi que ton lâche frere traite la femme d'Alexandre, & les filles de Darius ? Alcetas lui protesta qu'il attendoit un chariot, & qu'aussitôt qu'il seroit arrivé il la conduiroit dans les mêmes lieux qu'alloit habiter la Reine. En effet, le chariot étant arrivé nous montâmes promptement dedans, Alcetas fit prendre la même route que le premier avoit tenu ; il y avoit près d'une heure que nous êtions en chemin, lorsque nous vîmes arriver un Cavalier armé de toutes piéces qui portoit une femme en croupe, nous connumes bientôt que cette femme étoit la Reine : ah voilà ma sœur,

s'écria-t-elle en nous appercevant ! Cette rencontre ayant troublé Alcetas, il cria à ſes gens d'arrêter ce Cavalier. L'Inconnu ayant fait deſcendre la Reine fondit ſur notre petite troupe avec une furie qui leur fit connoître que le nombre n'étoit pas capable de l'épouventer; je me jettai promptement à terre & courus à la Reine ; Alcetas ordonna à deux de ſes Cavaliers de la prendre & de la conduire dans le chariot, ce qu'ils exécuterent, malgré ſes cris & ſa reſiſtance. Quel fut mon étonnement, quand je me vis ſéparée de la Reine, je voulus ſuivre le chariot qui s'éloignoit de moi d'une vîteſſe extrême, mais les forces me manquerent, & je tombai enfin de laſſitude. Quelques Païſans m'aïant rencontrée me conduiſirent à un Hameau aſſez près d'ici. La fiévre me prit & me dura juſqu'au ſur-lendemain, que me trouvant un peu mieux, je me ſuis

ſait conduire ici où j'ai d'abord rencontré Araxe. Voilà, Seigneur, le récit de tout ce qui eſt arrivé à la Reine depuis votre ſéparation, je ne doute point que vous ne trouviez vos ſoupçons injuſtes, & que vous ne ſoyez diſpoſé à lui accorder le ſecours dont elle a beſoin.





CASSANDRE.



AH Cleone, lui dit Oroondate, qui l'avoit écoutée avec grande attention! Vous cherchez à me flater, vous me cachez toute l'étenduë de mon malheur, vous ne m'avez point parlé dans tout votre récit de cet Inconnu qui m'enleve le cœur de Statira. Ah, Seigneur, reprit Cleone, si je vous ai rien caché de ce qui est venu à ma connoissance & qui peut regarder la Reine, je consens que les Dieux me punissent comme les Parjures. Cleone, lui dit Oroondate, il n'est pas possible que vous ignoriez l'amour de Statira pour cet Inconnu qui l'a retirée

des mains de Perdicas? Je fus aussi surpris que vous feignez de l'être, quand mes yeux furent témoins des caresses qu'elle prodiguoit à cet Inconnu. Oroondate à ces mots lui raconta son avanture avec ce Guerrier, & la façon dont il avoit rencontré la Reine, lui donnant tous les témoignages de la plus vive tendresse. Non non, Cleone, continua-t-il, il n'est pas possible qu'une tendresse si vive ne soit pas venuë à votre connoissance, c'est cette tendresse & non pas un rigoureux devoir, qui lui a fait éviter avec soin les occasions de me voir : quel autre motif que cette passion auroit pû l'empêcher de me donner cette consolation, tandis que je mourois pour elle? Mais n'importe, je sacrifierai jusqu'à la derniere goute de mon sang pour son service, ses ennemis seront toujours les miens. Cette conversation fut interrompuë par l'arrivée de Lisimachus, de Pto-

lomée & d'Eumene. Oroondate & Lisimachus s'embrasserent avec une grande affection : Seigneur, lui dit Lisimachus, ne vous verrai-je jamais que couvert de blessures, & n'ai-je eu le bonheur de vous connoître, que pour vous trouver sans cesse en proye à de nouveaux déplaisirs ? Il lui présenta ensuite Ptolomée & Eumene ; ces deux grands Capitaines, après les premiers complimens, lui demanderent un peu de part dans son amitié. Celle que j'ai pour Lisimachus, leur répondit Oroondate avec grace, ne pouvoit être augmentée que par le présent qu'il me fait aujourd'hui. Il me donne deux amis que je préfere à tout ce que la fortune pourroit m'offrir de plus brillant. Oroondate se ressouvenant en même-tems des soins qu'Eumene avoit pris de lui après la bataille d'Issus : Généreux Eumene, lui dit-il, je vous dois une vie qui sera toujours entiere-

ment à vous. Eumene répondit à ce compliment comme il le devoit. Oroondate s'adressant ensuite à Lisimachus : Seigneur, lui dit-il, pour m'acquitter avec vous, il faut vous apprendre que la Princesse Parisatis est vivante. Lisimachus troublé par la joie que lui causoit cette nouvelle, & l'impossibilité qu'il trouvoit à la croire, fut quelque tems hors de lui-même. Cleone rentrant dans la chambre dans ce moment, voici, lui dit Oroondate, un témoin de la vérité que je viens de vous dire. Lisimachus courut au-devant d'elle & l'embrassant avec beaucoup d'affection, il la conjura de l'instruire de ce qu'elle sçavoit du sort de sa Princesse. Cleone lui raconta en peu de mots ce qu'elle avoit déja dit à Oroondate, qui pouvoit regarder le Prince Lisimachus. Ce récit fini : généreux Prince des Scithes, s'écria Lisimachus, livrons-nous désormais à une plus

douce esperance, puisque nos Princesses sont vivantes, nous sçaurons les arracher des mains de nos ennemis, nos vaillans amis nous serviront avec plaisir dans une si juste entreprise. S'ils veulent me recevoir dans votre parti, reprit Oroondate, je tâcherai d'imiter l'exemple de tant de grands Hommes. Ptolomée & Eumene répondirent à Oroondate, qu'eux & tous leurs amis combattroient sous ses ordres avec autant de confiance & de satisfaction que sous ceux d'Alexandre. Oroondate confus d'une si grande déference, leur en témoigna sa reconnoissance, & les assura qu'il se tiendroit heureux d'être du nombre de leurs Compagnons.

Après cette conversation, Lisimachus rendit compte à Oroondate de ce qu'il avoit fait depuis son départ de la maison de Polemon; que Ptolomée & Eumene ayant fait arrêter leurs troupes avoient deman-

dé le ſecours de tous leurs amis, que dans quinze jours leur Armée & celle de leurs Alliés ſeroient raſſemblées à une journée de Babilone ; il lui dit enſuite que Perdicas & Roxane aſſembloient de leur côté une Armée formidable ſous les murs de Babilone. Ne voulant pas le faire parler plus long-tems, il conduiſit Ptolomée & Eumene dans le jardin de Polemon. Cependant l'impatiente Taleſtris avoit envain employé une partie du jour à la recherche de Berenice; en parcourant la plaine de Babilone, elle ſe trouva auprès de l'allée qui conduiſoit au Temple d'Apollon; ce qu'elle avoit entendu dire des oracles qui s'y rendoient, lui donna le déſir d'y entrer. Etant arrivée à la porte du Temple, elle mit pied à terre & ſe rendant promptement auprès de l'Autel, elle ſe mit à genoux au pied du baluſtre, & adreſſa ſa priere à la Divinité qu'on reveroit en ce

lieu ; le Prêtre ne tarda pas à prononcer l'oracle suivant :

ORACLE.

Le Ciel à ton repos ne sera plus contraire,
Mais laisse-lui le soin du destin de la sœur,
Puisque le tien t'appelle auprès du frere,
Où tu verras changer ta fortune & ton cœur.

Cet oracle surprit la belle Amazone, cependant elle sortit du Temple plus satisfaite qu'elle ne l'étoit auparavant ; pour obéir à la volonté du Dieu, elle abandonna la recherche de Berenice & prit le chemin de la maison de Polemon ; elle en étoit peu éloignée, lorsqu'elle entendit des cris perçans dans le Bois voisin ; elle tourna promptement ses pas du côté d'où venoient ces

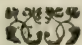
cris, elle apperçut cinq ou ſix hommes à cheval qui entouroient deux miſerables qu'ils avoient fait attacher à des arbres, & deux ou trois Bourreaux qui leur faiſoient ſouffrir diverſes ſortes de tourmens; la Reine entendit un de ces Cavaliers ordonner de faire mourir ces deux malheureux. Taleſtris irritée de cette cruauté s'avança promptement, & faiſant briller le fer de ſon javelot à leurs yeux, les menaça de les tuer, s'ils ne s'arrêtoient ſur le champ; les Cavaliers offenſés de ſon audace mirent l'épée à la main, & celui qui commandoit s'adreſſant à Taleſtris: Qui que tu ſois, lui dit-il, ſi tu ne portes un ordre exprès de la Reine tu ès bien téméraire d'oſer t'oppoſer à ſes volontés? Cette Reine, quelle qu'elle ſoit, répartit l'Amazone, a le droit de punir, & non de faire aſſaſſiner, votre procedé me prouve l'innocence de ces infortunés, & ſera la

caufe de leur falut; ce Cavalier irrité d'un difcours fi fier, leva fon épée pour en porter un coup à la Reine, mais elle le prévint, & lui lança fon javelot avec tant de force qu'elle le perça de part en part; elle fondit enfuite l'épée à la main fur fes compagnons; Hipolite la fecondant avec vigueur, ces cinq Cavaliers tomberent bientôt fous leurs coups; Hipolite mettant pied à terre coupa les liens qui retenoient les deux hommes à qui la Reine venoit de fauver la vie. Qui que vous foyez, s'écrierent-ils, en fe jettant aux genoux de Taleftris, vous dont la valeur nous repréfente celle de notre invincible Maître, efperez du Ciel la récompenfe de l'action que vous venez de faire, nous ne craindrons point d'avouer à notre vaillant Défenfeur, que nous fommes Scithes, Toxaris & Loncate font nos noms, & nous appartenons au Prince Oroondate.

Talestris se ressouvenant d'avoir oüi parler à ce Prince de ces deux fideles Serviteurs, fut extrêmement satisfaite de cette avanture : venez, leur dit-elle, votre Maître est de mes amis, & je me fais un vrai plaisir de lui rendre deux Sujets dont la perte l'avoit sensiblement affligé. Toxaris & Loncate furent enchantés de ce surcroit de bonheur & suivirent la Reine, en lui témoignant à l'envi l'excès de leur joie & de leur reconnoissance. Lisimachus, Ptolomée, Eumene & Araxe étoient dans la cour de la maison de Polemon, lorsque la Reine y arriva : comme elle avoit ôté son casque, Lisimachus la reconnut d'abord, il courut au-devant d'elle & lui aida à descendre de cheval, il lui présenta ensuite ses illustres Compagnons, leurs noms étoient trop connus à la Reine pour n'avoir pas pour eux toute sorte d'égards ; elle voulut ensuite se rendre chez

Oroondate, mais Lisimachus la pria d'attendre jusqu'au lendemain. La journée se passa à s'entretenir de différentes choses qui interessoient vivement la Reine, Lisimachus & ses illustres amis.

Talestris le lendemain matin fut voir Oroondate, & lui présenta les deux fideles Serviteurs qu'elle lui ramenoit, elle lui raconta en peu de mots ce qu'elle avoit fait pour eux, & l'oracle qui lui avoit été rendu dans le Temple d'Apollon; cet oracle diminua l'inquiétude que l'absence de Berenice causoit à Oroondate, il ordonna à Toxaris de lui apprendre ce qui lui étoit arrivé & à son compagnon pendant une si longue absence. Toxaris pour lui obéir prit la parole en ces termes:



HISTOIRE
DE ROXANE.

VOUS sçavez, Seigneur, que vous m'envoyâtes à Babilone quelques jours avant la mort du Roi, ce grand Prince venoit d'expirer lorsque j'y arrivai ; je voulus dans ce désordre général m'informer des nouvelles de la Reine, tout ce qu'on put m'apprendre, c'est qu'elle étoit restée au Château de Calcis ; ne pouvant m'instruire plus particulierement de ce qui la regardoit, je me rendis au Palais de Roxane, la nombreuse Garde qui en défendoit l'entrée m'ôta l'esperance de pouvoir y pénetrer, & j'étois prêt à m'en retourner, lorsque je vis arriver Perdicas suivi d'un nombreux cortege; les Gardes s'ouvrirent en l'appercevant & lui firent passage.

passage. Me mêlant parmi ceux de sa suite j'entrai pareillement; Perdicas ayant demandé où étoit la Reine, on lui dit qu'elle se promenoit dans le jardin, il y entra aussitôt, & je le suivis comme j'avois déja fait jusques-là. Quand il fut auprès de la Reine, toute sa suite s'arrêta, & Perdicas seul l'aborda, ils se promenerent long-tems tous deux seuls : occupé du désir de vous rendre quelque service, je hasardai de me glisser dans les charmilles pour entendre leur conversation, j'y réussis comme je l'avois souhaité; ne croyant pas être écoutés, ils parloient assez haut; j'entendis Perdicas dire à Roxane : quelque dessein que j'aye, Madame, de vous servir & de vous plaire, je ne puis songer sans frémir que vous exigiez que je trempe mes mains dans le sang des deux plus belles Princesses du monde, dont l'une est veuve de mon Roi, & je vous avouerai que

je voudrois de tout mon cœur trouver quelque occaſion différente pour vous marquer mon zele & mon attachement à vos interêts, je ne crains aucun péril quand il ſera queſtion de vous ſervir. Le crime doit épouvanter, répartit Roxane, quand il ne s'agit pas de l'Empire du monde; pour tout autre interêt, j'aurois moi-même horreur de ce que je vous propoſe, mais la mort des Princeſſes eſt néceſſaire à ma ſureté & à celle du fils d'Alexandre, & ſans doute à la vôtre. Les Macedoniens ne peuvent compter ſur l'Empire de l'Aſie qu'en faiſant périr juſqu'au dernier de la race de Darius; loin de manquer à ce que vous devez à Alexandre, vous le ſervez en aſſurant le trône à ſon fils, au nom duquel vous aurez ſi long-tems à regner.

Je ſens, Madame, reprit Perdicas, toute la force de vos raiſons, il ſeroit affreux pour moi de ne pas

répondre à votre confiance, mais je ne puis me déterminer au crime que vous exigez de moi, tous mes sens se révoltent à cette seule idée, donnez-moi jusqu'à demain pour songer au parti que je dois prendre. Je vous accorde, lui dit Roxane, le tems que vous me demandez, & je me flate qu'écartant un vain scrupule, nous aurons tous deux lieu d'être satisfaits. Perdicas ne repliqua rien, & s'éloigna en lui faisant une profonde révérence; j'aurois pû le suivre aisément, mais j'étois si surpris & si épouvanté de tout ce que je venois d'entendre, que je résolus d'écouter ce que Roxane alloit dire à Hesione sa confidente, qui s'étoit approchée au départ de Perdicas. J'ai beaucoup de peine, lui dit Roxane, à disposer l'esprit de Perdicas à ce que je désire de lui pour notre commune sureté. Je n'en suis point surprise, repartit Hesione, & je ne puis comprendre

comment vous-même, Madame, pouvez vous porter à cet excès de cruauté contre deux Princesses aimables à qui vous appartenez de si près, que vous avez aimées, & qui ne vous ont jamais offensée. Ah Hesione, lui dit Roxane, ton étonnement seroit raisonnable si tu n'étois instruite de mes plus secretes pensées! Tu ne sçais que trop qu'une passion plus violente que l'ambition, cause aujourd'hui cette cruauté contraire à mon humeur; l'interêt de l'Etat, le soin de ma grandeur, sont les prétextes dont cette fatale passion se sert pour la ruine de ma Rivale: oüi, tu sçais que c'est la jalousie & non la soif de regner qui arme mon bras, & me rend perfide & barbare; le souvenir de l'ingrat Oroondate allume ma colere contre celle qui me l'ôta & triompha de moi, la mort d'Alexandre met ces Amans en état de se livrer à leur mutuelle tendresse;

j'aime mieux que Statira périsse, & que le monde entier périsse avec elle, que de souffrir ce nouveau triomphe de ma Rivale. Je sçai qu'Oroondate est revenu, Arbate m'a instruite de son retour, il voit sans doute tous les jours cette fiere Ennemie de Roxane, & se fortifie dans cette ingratitude qu'il eut toujours pour moi, & je l'avouë, Hesione, que le tems, ni le mépris de l'ingrat Oroondate, n'ont pû éteindre ma passion; mais il ne jouira pas du bonheur de posseder ce qu'il aime; peut-être que Statira n'étant plus, Oroondate ouvrira les yeux & sera sensible aux grandeurs que je puis lui offrir; mais si mon esperance est trompée, j'aurai du moins le plaisir d'avoir contenté ma haine & ma jalousie. Roxane auroit sans doute continué ce discours, si Hesione ne m'eût apperçu; elle fit un cri qui attira en cet endroit un grand nombre des Gardes

de Roxane; je voulus essayer de me sauver, mais je fus arrêté un moment après; on me visita & on m'interrogea; je répondis que j'étois un Avanturier des troupes de Perdicas, que j'étois entré dans le jardin avec lui, & que je ne m'étois pas apperçu de son départ. Roxane ordonna qu'on me conduisit auprès d'elle, elle me fit les mêmes questions qui m'avoient déja été faites. Un de ceux qui étoient avec elle m'ayant regardé avec attention: Toxaris, me dit-il, est-ce vous? Je reconnus celui qui me parloit pour Arbate, cet infidele Serviteur qui vous a trahi. Oüi, lui dis-je, je suis Toxaris. Ce Traître s'approcha alors de Roxane, il lui parla bas quelque tems, après cela Roxane ordonna qu'on me conduisit où Arbate indiqueroit; il me fit mener dans une maison à lui, plusieurs Gardes resterent à ma porte; la crainte de la mort m'occupa moins que la dou-

leur où j'étois de me voir dans l'impoſſibilité d'empêcher l'effet des cruels deſſeins de Roxane. Arbate vint me voir, & m'aſſura que ſans lui ma perte auroit été inévitable dans le moment que j'avois été reconnu, il me promit ſes bons offices, & me fit traiter avec ſoin dans ma priſon. Le lendemain je ne fus pas peu ſurpris de voir arriver Loncate: vous l'aviez, Seigneur, envoyé à Babilone pour s'informer de la cauſe de mon retardement. Il avoit rencontré malheureuſement Arbate, qui l'ayant reconnu l'avoit fait arrêter; j'inſtruiſis Loncate de tout ce qui m'étoit arrivé; il m'apprit à ſon tour qu'il couroit un bruit par la Ville qui faiſoit ſoupçonner que les Princeſſes avoient été ſacrifiées à l'ambition de Roxane, cette nouvelle augmenta mes craintes & me pénetra de douleur. Arbate vint un moment après nous prendre pour nous conduire devant Roxane.

Cette Princeſſe étoit dans ſon lit, lorſque nous arrivâmes chez elle ; j'avouerai, Seigneur, que ſa beauté me ſurprit ; elle étoit à demi nuë ſur ſon lit, & une ame moins prévenuë contr'elle n'auroit pû être inſenſible à tous les charmes qui s'offrirent à mes regards. Je vous crois vertueux, nous dit-elle, le Prince à qui vous appartenez m'eſt un garand de vos intentions, comme il n'en peut avoir que de dignes de lui, j'écarte les ſoupçons que votre conduite en ces lieux a dû nous donner, je vous fais grace, mais je veux que votre Maître m'en ait obligation, j'ai honte de vous avouer qu'il m'eſt toujours cher ; s'il m'a dédaignée autrefois, peut-être que ma fortune que je veux partager avec lui pourra changer ſon cœur en ma faveur ; je ne veux donc apprendre de vous que le lieu où habite Oroondate. Démêlant aiſément l'artifice de ce diſcours ;

Madame, lui dis-je promptement, nous ne pouvons aſſez vous marquer notre reconnoiſſance pour la grace que vous nous accordez, plût aux Dieux qu'il fût en notre pouvoir de vous ſatisfaire ; mais nous ignorons depuis long-tems quels lieux habite notre Prince ; nous ne ſommes venus à Babilone que pour tâcher d'en apprendre des nouvelles, depuis la défaite de Zopirion nous le cherchons vainement dans toute l'Aſie. Roxane peu ſatisfaite de cette réponſe me parla ainſi : ſi je ne ſçavois, Toxaris, que vous n'avez pas ignoré l'affection que j'ai eue pour votre Maître, je pourrois imaginer que vous craignez pour lui, en m'apprenant où il eſt, mais helas ! pour mon malheur, la tendreſſe que j'ai pourOroondate n'eſt que trop connuë, ainſi vous ne pouvez craindre que ma curioſité puiſſe lui être déſavantageuſe ; je vous le répete, c'eſt pour partager ma for-

tune avec lui que je le cherche avec empreſſement, ne me cachez donc plus ce que je veux ſçavoir, je ſuis plus au fait de ce qui le regarde que vous ne penſez, je n'ignore pas qu'après la défaite de Zopirion, Oroondate vint en Aſie ſuivi d'Araxe, de Loncate & de vous. Je fus ſurpris de la trouver plus inſtruite que je ne l'aurois voulu : cependant nous perſiſtâmes l'un & l'autre à lui nier que nous ſçuſſions où vous êtiez. Indignée de notre reſiſtance, elle nous renvoya, en nous diſant, que nous nous rendions indignes de ſes bontés, qu'elle nous donnoit quelques jours pour prendre un parti plus ſage; mais que ſi nous perſiſtions dans notre opiniâtreté, elle ſe ſouviendroit que nous êtions arrêtés comme Criminels, & nous abandonneroit comme tels à la rigueur des loix. Arbate nous ramena à notre priſon, & nous fit les offres les plus avantageuſes pour nous en-

gager à contenter la Reine, il nous cita son exemple, qui loin de nous persuader, nous fit horreur. L'embarras dans lequel Roxane se trouvoit nous donna quelque repos ; mais au bout de huit jours, Arbate vint nous prendre à notre prison & nous conduisit devant elle: eh bien, Toxaris, me dit-elle, si l'interêt ne peut rien sur vous, le plaisir d'obliger une Reine qui vous a confié ses plus secretes pensées ne vous touchera-t-il point? La fidelité de votre Maître pour Statira n'est plus de saison, Statira ne vit plus, & Roxane regnant sur la plus grande partie de l'Asie veut la remplacer dans le cœur d'Oroondate. Nous lui jurâmes de nouveau que nous ignorions ce que vous êtiez devenu, & quels lieux vous habitiez. Comme elle sçavoit que les Scithes ne sont pas capables de trahir leur devoir par la crainte des tourmens, elle nous dit qu'elle nous obligeroit à la

ſatisfaire à force de bienfaits, elle nous fit reconduire en priſon, ordonnant à Arbate de nous traiter avec toutes ſortes d'égards; mais ſes careſſes & ſes ſoins ne purent nous obliger à trahir un moment votre confiance; nous ne pouvions pas douter qu'elle n'eût fait périr la Reine Statira, ce crime nous donnoit tant d'horreur pour elle, que nous ne pouvions plus la croire capable d'aucune action vertueuſe, & que nous imaginions aiſément que vous auriez tout à craindre de ſa rage, ſi vous receviez ſes avances avec mépris. Arbate ne ceſſoit de nous exhorter à changer de conduite à l'égard de Roxane, il affectoit une véritable amitié pour nous. Un jour, en ſortant de notre chambre, il laiſſa tomber de ſa poche une lettre, Loncate la ramaſſa auſſitôt qu'Arbate fut parti, nous la décachetâmes, & nous y lumes à peu près ces paroles.

LETTRE.

SI vous adorer & mourir d'amour pour vous, Madame, ſont des crimes dignes de ce courroux dont vous m'avez ſi ſouvent fait ſentir les effets, vous vous ſervez avec rigueur de l'empire que vous avez ſur moi pour m'impoſer un rigoureux ſilence. Mais puis-je vous obéir? Mon amour plus fort que toutes mes réſolutions, me force à manquer au reſpect que je vous dois, ſi toutefois c'eſt manquer à ſa Souveraine que de l'adorer. Si une plainte diſcrete & reſpectueuſe eſt criminelle à vos yeux, qui pourra leur paroître innocent? Je ſçai qu'il faut être Alexandre pour être digne de vous; mais où trouver un autre Alexandre? Le déſir de vous plaire peut ſeul me faire entreprendre de marcher ſur les pas de ce Heros, n'accablez point de rigueur un homme qui s'eſtimeroit heureux de pouvoir vous donner ſon ſang & ſa vie.

Nous cherchâmes vainement Loncate & moi à deviner l'Auteur de cette lettre, nous vîmes bientôt qu'elle s'adressoit à Roxane; Arbate qui s'étoit apperçu qu'il avoit perdu cette lettre revint nous trouver, il parut interdit en la voyant entre nos mains. Ne soyez point surpris, lui dit Loncate, de notre curiosité, nous avons voulu nous mettre au fait de vos affaires, non pour vous nuire, mais pour y prendre part, & nous interesser à votre fortune. Je serois désesperé, lui dit Arbate, que cette lettre fût tombée en d'autres mains que les vôtres, la confiance que j'ai en vous me rassure, & m'engage même à vous mettre dans la confidence de cette avanture; j'offense un homme de grande considération en vous revelant son secret, mais je me fie à vous: Vous avez oüi parler de Cassander fils d'Antipater, qu'Alexandre laissa en Europe quand il passa

en Aſie ; ce Caſſander qui a eu une part conſidérable dans la ſucceſſion d'Alexandre , eſt éperduëment amoureux de Roxane, il lui en a donné des témoignages qui l'ont fort offenſée, & ont redoublé l'averſion qu'elle a pour lui ; il m'a chargé ce matin de remettre cette lettre à la Reine, depuis long-tems il la perſécute par ſes ſoins empreſſés, & par la conſtance d'une paſſion qu'elle déteſte ; le beſoin que Roxane a de Caſſander dans l'état où ſont ſes affaires l'empêche de le traiter auſſi mal, que l'antipathie qu'elle a pour lui l'exigeroit. Caſſander qui ſe prévaut de l'avantage de lui être utile devient chaque jour plus audacieux ; pluſieurs fois la Reine oubliant la réſolution qu'elle a formée de diſſimuler avec lui, a fait connoître à ce téméraire combien ſon inſolence la bleſſoit : quelquefois s'emportant avec excès elle lui montre tout le mépris & toute

l'averſion qu'il lui a inſpirée. Caſſander alors entre en fureur, il s'éloigne en faiſant des ménaces terribles; mais ſon amour le ramene bientôt aux pieds de la Reine, il demande pardon de ſon emportement; Roxane feint de lui faire grace pour ne pas ſe priver de ſon ſecours; voilà à peu près ce qui ſe paſſe entr'eux depuis quelque tems. On forme aujourd'hui des ſoupçons contre lui qui redoublent l'horreur que Roxane a pour ſa perſonne, on n'oſe encore les éclaircir, mais chacun ſe les dit, & Caſſander n'eſt plus regardé que comme un monſtre & un perfide; il m'a obligé ce matin, malgré moi, à me charger de cette lettre. L'infidele Arbate nous inſtruiſit de la ſorte de cette intrigue, & recommença à nous preſſer de nous rendre aux déſirs de la Reine; ſes ſollicitations furent auſſi inutiles que les précédentes; Roxane perdant patience, & ſe

ſouvenant que j'avois entendu ce qu'elle avoit dit à Perdicas pour le forcer de faire périr les Princeſſes, elle nous fit ſortir de la Ville; le Capitaine qui étoit chargé de nous ſacrifier à la colere de la Reine, voulut auparavant nous obliger par les tortures, à lui déclarer ce que nous avions toujours refuſé de dire juſqu'alors. N'ayant pû nous faire parler, il alloit nous faire mourir, lorſque les Dieux conduiſirent à notre ſecours cette vaillante Reine: bientôt nos Perſécuteurs & nos Bourreaux tomberent ſous ſes coups.

Toxaris ayant fini ſon récit: je ne ſçai, dit Oroondate, par quel crime je puis avoir obligé les Dieux à ſuſciter cette cruelle femme pour me tourmenter, ſa rage devroit être aſſouvie des maux qu'elle m'a fait ſouffrir. Elle ne s'arrêtera point, lui dit Liſimachus, qu'elle n'ait conſommé ſon crime, elle vous ſçait

en Asie & se doutera facilement que vous êtes en ce Païs-ci, je serois d'avis que vous ne parussiez pas encore sous votre véritable nom, & que vous prissiez celui d'Arzacome, ou tel autre que vous voudrez. Tout le monde approuva la pensée de Lisimachus ; il faut, ajouta Ptolomée, faire camper notre Armée ici, la sureté d'Oroondate l'exige & nos desseins pareillement ; Eumene se trouvant de cette opinion, Ptolomée & lui partirent sur le champ pour aller la chercher. Le lendemain matin Oroondate à son reveil vit entrer Lisimachus dans sa chambre tenant des herbes dans sa main : je vous apporte, lui dit ce Prince, une guérison prompte & certaine, ces herbes que vous voyez, produisent sur toute sorte de blessures des effets qui tiennent du miracle ; à notre expédition des Indes, Ptolomée ayant été dangereusement blessé,

Alexandre qui l'aimoit cherement & que l'état de ce Prince affligeoit extrêmement, vit en ſonge un dragon qui portoit à ſa bouche l'herbe merveilleuſe qui devoit ſervir à la guériſon de Ptolomée. Le Roi s'étant éveillé raconta ce ſonge; il avoit ſi bien retenu la forme & la figure de cette herbe, qu'à la deſcription qu'il en fit les gens du Païs la reconnurent, & s'étant mis en campagne, ils en apporterent le jour même; on l'appliqua ſur la bleſſure de Ptolomée, & par un prodige inouï la douleur fut incontinent appaiſée, & trois jours après la playe ſe trouva conſolidée; cet eſpece de miracle nous engagea tous à chercher à prendre connoiſſance de cette herbe, je n'en avois point encore vû en ce Païs; mais ce matin, en me promenant dans le Bois, j'ai cru la reconnoître, & je l'ai cueillie avec empreſſement. Amintas étant entré dans ce mo-

ment dans la chambre d'Oroondate, reconnut ſur le champ cette herbe merveilleuſe ; l'ayant préparée il l'appliqua ſur les playes d'Oroondate ; ce remede ayant calmé ſes douleurs, lui procura bientôt un doux ſommeil. Taleſtris & Liſimachus ſortirent de la chambre de ce Prince. On vint les avertir que l'Armée d'Eumene & de Ptolomée s'approchoit, ils ſortirent du jardin pour aller au-devant de ces Princes. Ptolomée préſenta à la Reine Taleſtris Arſinoé & Apamie ſon épouſe & celle d'Eumene ; la Reine des Amazones les conduiſit ſur le champ chez Oroondate, ce Prince fut enchanté de les revoir, & leur témoigna ſon affection dans les termes les plus obligeans. Les Princes, après avoir donné l'ordre néceſſaire au nouveau camp qu'ils venoient de prendre, ſe rendirent auſſi chez le Prince des Scithes, ils réſolurent de concert avec lui

de reſerver la maiſon pour les Dames, & d'occuper les tentes qu'ils avoient fait préparer. Après avoir concerté ſur les opérations de la guerre, & ſur les nouvelles qu'on avoit des Ennemis, chacun ſe retira dans ſon appartement.





CASSANDRE.

Livre troisiéme du cinquiémetome.



LA maiſon de Polemon étoit ſituée au pied d'une coline, à cinq ou ſix cens pas de l'Euphrate; du côté du fleuve elle étoit couverte d'un Bois de haute-futaye qui joignoit les murailles du jardin, & s'étendoit juſqu'au bord de l'Euphrate; le côteau étoit couvert de vignes, le reſte formoit une plaine unie terminée par le fleuve & par la Ville de Babilone; ce fut dans cette plaine qu'on campa l'Armée, laiſſant les intervales néceſſaires pour les troupes qu'on attendoit. Oroondate à ſon reveil trouva ſes bleſſures

presque guéries; les Princes étant venus le visiter, après quelques complimens, ils tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire; Lisimachus fut d'avis qu'on commençât la guerre sans perdre de tems, mais Oroondate soutint qu'avant que de commettre aucune hostilité, il falloit publier un manifeste pour faire connoître les motifs qui les engageoient à entreprendre cette guerre, & comme, ajouta-t-il, la liberté des Princesses est la principale cause de nos différends, il faut envoyer les redemander : si Perdicas nous les refuse, notre querelle devient juste, & nous aurons pour nous les Dieux & tous les gens vertueux; c'est avec douleur que je me vois dans l'impossibilité de vous seconder autrement que de ma personne; mais l'humeur du Roi mon pere, & l'éloignement où nous sommes de mon Païs, ne me permettent pas de vous offrir autre chose que mon

épée. Lisimachus interrompit Oroondate à ces mots : nous esperons plus d'avantage, lui dit-il, de votre seule personne que d'une puissante Armée, & nous ne douterons jamais de la victoire quand nous combattrons avec vous. Oroondate ayant répondu comme il le devoit à un pareil compliment, on fit faire sur le champ le manifeste qu'Oroondate avoit proposé, Cleante & Licaste, Ecuyers de Lisimachus & de Ptolomée, furent chargés de l'aller porter à Babilone. Talestris qui sçavoit que la Capadoce dont le Royaume des Amazones faisoit partie, étoit échu en partage à Eumene, s'approcha de ce Prince : Seigneur, lui dit-elle, nous avons jusqu'ici conservé nos foibles Etats, ou par les armes, ou par des traités, je sçais que le Païs où je regne fait partie de votre partage ; mais Darius & Alexandre qui y avoient le même droit que vous, nous ayant laissé

laiſſé jouir paiſiblement de ce que nous poſſedons, ne puis-je pas eſperer qu'Eumene nous traitera auſſi favorablement ? Plût aux Dieux, Madame, lui dit ce Prince, qu'il me fût auſſi facile d'imiter les grandes actions d'Alexandre, comme il me ſera facile de le ſurpaſſer dans la conſidération & le reſpect qu'il eut toujours pour vous. Taleſtris charmée d'avoir fini ſi aiſément le traité qu'elle ſe propoſoit, offrit aux Princes de joindre dix mille Amazones aux forces qu'ils raſſembloient. Les Princes qui ne pouvoient mépriſer un pareil ſecours, accepterent ſa propoſition avec joie; elle fit partir ſur le champ Hipolite pour hâter l'exécution des ordres qu'elle envoyoit à Themiſcire. Cleante & Licaſte un moment après arriverent: eh bien, mes amis, leur dit Liſimachus, que nous apportez-vous ? La guerre, lui dit Licaſte. Nous l'acceptons avec joie,

repliqua Ptolomée. Par votre ordre, Seigneur, pourſuivit Licaſte, nous avons été à Babilone, le Capitaine qui commande aux portes nous a fait conduire à la maiſon de Perdicas où ſe tenoit le Conſeil, nous y avons trouvé une Garde peu différente de celle qu'avoit Alexandre; on nous a introduit dans la chambre où le Conſeil étoit déja aſſemblé, il étoit compoſé de Roxane, de Perdicas, d'Alcetas ſon frere, de Seleucus, Caſſander, Leonatus, Puceſtas, Neoptolemus. Après avoir montré nos lettres de créance, Cleante s'adreſſant à Roxane, a parlé de la ſorte: Les Princes Liſimachus, Ptolomée, Eumene & leurs compagnons, proteſtent qu'ils n'ont rappellé leurs troupes & celles de leurs amis, ni pour aucune inimitié particuliere, ni dans le deſſein d'envahir le partage de ceux qui furent autrefois leurs compagnons, ils n'ont pris les armes, que

pour rendre ce qu'ils doivent à la mémoire d'Alexandre, & pour remettre en liberté, & dans le rang qui leur est dû, la Reine Statira son épouse, & la Princesse Parisatis sa sœur : vous avez indignement & cruellement traité ces illustres Princesses, & vous osez contre toute justice les retenir captives, c'est pour vous demander raison d'un pareil traitement que nous sommes envoyés vers vous. Roxane prenant la parole : nous sommes d'autant plus surpris, dit-elle, des propositions que vous venez nous faire, que chacun sçait que les Princesses que vous redemandez ne sont, ni ne furent jamais en notre pouvoir, ainsi nous ne pouvons regarder le procedé de vos Maîtres que comme une rébellion manifeste contre ceux à qui ils doivent encore de l'obéissance ; nous sommes cependant disposés à le leur pardonner, s'ils désarment promptement, & sortent

ſur le champ de nos terres. Cette réponſe de Roxane fut approuvée par toute l'Aſſemblée. Puiſque vous ne voulez pas donner d'autres ſatiſfactions aux Princes qui nous envoyent, a dit Licaſte, je vous déclare la guerre de leur part. A peine a-t-il eu proferé ces paroles, que tous les Aſſiſtans ont jetté un grand cri, & témoigné une véritable joie. Nous acceptons la guerre avec plaiſir, a dit Perdicas, contre ceux que nous ne voulons point pour amis, & à qui nous ferons la guerre de façon qu'ils s'en laſſeront ſans doute les premiers; à ces mots ſe faiſant donner un javelot il le briſa entre ſes mains. Seleucus & Neoptolemus s'approchant alors, dites à Ptolomée & à Eumene, que nous ſommes ravis de l'occaſion qui ſe préſente de pouvoir décider nos anciennes querelles. Nous ſommes enſuite ſortis. Alcetas s'approchant de moi, vous pouvez apprendre à

Lisimachus, m'a-t-il dit, que j'attends impatiemment le moment de le voir les armes à la main me disputer la Princesse Parisatis. Nous avons vû, en repassant dans la Ville, tous les préparatifs qu'on faisoit pour la guerre. Cleante finit ainsi son récit.

Toute la journée & la suivante furent emploïées à fortifier le camp; cependant Oroondate reprenoit ses forces de jour en jour, par le secours de cette herbe merveilleuse dont Lisimachus avoit fait la découverte, ce Prince, la Reine Amazone, Ptolomée, & les deux fils d'Artabase étoient auprès de son lit, lorsque quelques Cavaliers amenerent dans sa chambre un homme d'assez bonne mine qu'ils avoient trouvé se promenant le long du camp, & qu'ils avoient pris pour un Espion. Ptolomée ayant interrogé cet homme, & lui ayant demandé ce qu'il venoit faire dans

leur camp : je cherche, lui dit cet Inconnu, ce que nous avons perdu ſur le bord de ce fleuve, & je ſuis l'Ecuyer du plus vaillant de tous les hommes. Taleſtris l'ayant prié de s'expliquer davantage : vous ne ſçaurez point, lui dit-il, ce qui m'eſt défendu de vous apprendre ; mais ſi vous déſirez ſçavoir le nom de mon Maître, il eſt trop glorieux pour le cacher, & je vous avouerai librement que j'appartiens au grand Arzace. A ce nom d'Arzace, Oroondate ſe levant à moitié hors de ſon lit, adreſſa la parole à cet Ecuyer : mon ami, lui dit-il, faites-moi le plaiſir de m'apprendre par quel haſard ce grand Arzace, à qui la Scithie a tant d'obligations, eſt aujourd'hui dans le parti de nos Ennemis ? C'eſt ce que j'ignore, reprit l'Ecuyer, mais il eſt dans un état qui ne leur permet pas de tirer un grand ſecours de ſa valeur, il eſt actuellement chez Seleucus re-

tenu dans le lit par cinq ou ſix grandes bleſſures qu'il reçut, il y a quelques jours, dans un combat ſingulier contre un Inconnu, dont la valeur ſe trouva peu différente de la ſienne, leur avantage fut égal, ces deux vaillans ennemis tomberent en même-tems ſur la pouſſiere, mon Maître alloit perdre la vie, ſi mes cris n'euſſent attiré dans ce lieu le grand Seleucus & Caſſander. Ayant appris le nom du Bleſſé, ils le firent promptement tranſporter à Babilone, ils ont pris un ſi grand ſoin de lui, que par reconnoiſſance il s'eſt engagé dans leur parti. Ce récit jetta Oroondate dans une profonde rêverie, & jugeant par toutes les apparences que c'étoit contre Arzace qu'il avoit combattu, il fut ſaiſi d'un trouble extrême, Ptolomée & Taleſtris s'en apperçurent; mais Oroondate voulant s'éclaircir davantage adreſſa la parole à l'Ecuyer d'Arzace : apprends-moi, lui

dit-il, quel fut le jour de ce combat, quelles armes portoit ton Maître, & si avant la rencontre de cet Inconnu, il n'avoit point combattu contre Perdicas! C'est aujourd'hui, répondit l'Ecuyer, le huitiéme jour depuis ce fatal combat, les armes d'Arzace étoient brunes, rehaussées d'or aux extrêmités; avant d'attaquer cet Inconnu, il avoit déja combattu Perdicas & une troupe de Cavaliers qui lui avoient enlevé une personne qu'il venoit d'arracher des mains de Perdicas. Oroondate n'en voulut pas sçavoir davantage, il ne douta plus qu'il n'eût trouvé en la personne d'Arzace, ce Rival qui lui avoit enlevé si injustement le cœur de Statira; se souvenant de ce que cet homme avoit fait en faveur de son Païs, il s'affligea de ce que les Dieux ne lui avoient pas donné un autreEnnemi, mais sa jalousie l'emportant bientôt sur tout autre sentiment: quoi! s'écria-t-il, c'est donc

Arzace qui m'enleve le cœur de mon ingrate Princeſſe, & ce Guerrier, Protecteur des Scithes, ne ſera cruel que pour moi ſeul ! Ah ! il mourra ce Raviſſeur d'un bien qui n'étoit dû qu'à moi. Se calmant enſuite : ami, reprit-il, s'adreſſant à l'Ecuyer, tu diras à Arzace que tu as vû l'Ennemi qui l'a réduit dans l'état où tu l'as laiſſé, & qui n'a reçu que de lui les bleſſures qui le retiennent au lit : tu peux ajouter que je louë les Dieux qui lui ont inſpiré le deſſein de ſe jetter dans le parti de nos Ennemis, qu'en quelqu'endroit qu'il ſoit, je lui donnerai la mort, ou la recevrai de ſa main, nos combats ſeront éternels, & cette guerre n'aura point de fin que je ne l'aïe fait expirer ſous mes coups ou qu'il n'ait aſſuré ſa conquête par ma mort ; mais il eſt juſte que les reſſources ſoient égales, & qu'une herbe trouvée par haſard ne mette point de différence dans la condi-

tion de deux hommes en qui la valeur n'en laiſſa point, je veux contribuer à la guériſon de ton Maître pour le voir plutôt en état de me ſatisfaire, prends cette herbe que tu vois ſur la table, fais-la mettre ſur ſes bleſſures, & ſois aſſuré que tu le verras bientôt dans un état pareil au mien; ceux qui ſont auprès d'Arzace reconnoîtront aiſément cette herbe merveilleuſe, & ſe reſſouviendront de l'effet qu'elle a produit autrefois ſur les bleſſures de Ptolomée; mais tu peux l'aſſurer en même-tems que je ne prétends de lui aucune reconnoiſſance, & que je déſire au-contraire de recommencer un combat que nos bleſſures ont interrompu. Toute la compagnie étonnée de cette action ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la généroſité & le courage d'Oroondate. Araxe reconduiſit l'Ecuyer d'Arzace, & craignant qu'il n'apprît le nom d'Oroondate qu'ils vouloient

tenir caché, il ne le quitta qu'aux portes de Babilone. Depuis ce jour les Princes firent quelques courses, & envoyerent souvent des détachemens jusques aux portes de la Ville, mais les Ennemis ne voulant point se mettre en campagne avant l'arrivée des secours qu'ils attendoient, il ne se passa rien de considérable; bientôt Lisimachus, Ptolomée & ses Compagnons eurent nouvelle que les troupes qu'ils avoient demandées venoient les joindre à grandes journées. Oroondate dont la santé & les forces revenoient de jour en jour bruloit d'impatience de se signaler dans une guerre où il avoit tant de part; il passoit à s'entretenir avec Cleone le tems qu'il pouvoit dérober à ses affaires & à ses amis. Cleone lui protestoit vainement qu'Arzace lui étoit inconnu, & que jusqu'au moment qu'elle avoit quitté la Reine elle n'avoit pas même oüi parler de lui: quelle

apparence, lui disoit-elle, que Statira qui se croyant abandonnée de vous, n'en a pas moins resisté des années entieres à la tendresse d'Alexandre, ait cedé si promptement & si facilement à celle de cet Inconnu? Oroondate opposoit à ce discours ce qu'il avoit entendu dire à Perdicas,& les caresses qu'il avoit vû lui-même prodiguer à cet Arzace; le parti dans lequel ce Rival venoit de se jetter, après son combat avec Perdicas, achevoit de le convaincre de la vérité de ses soupçons; cependant Lisimachus & Eumene monterent à cheval pour aller au-devant des troupes qui leur arrivoient de tous côtés, Ptolomée engagea Oroondate à différer jusqu'au lendemain à les voir où on devoit faire la revuë générale.

Oroondate au soleil levant monta dans une litiere, & arriva à la tête de l'Armée qu'il trouva en bataille; les premieres troupes qui

parurent à ses yeux, furent celles de la grande Phrygie, ayant à leur tête leur Prince Antigonus, elles étoient composées de quatre mille chevaux & de huit mille hommes de pied; la réputation & la bonne mine d'Antigonus auroit attiré toute l'attention d'Oroondate, si le Prince Demetrius son fils n'eût pas été à côté de lui, la beauté de ce jeune Prince ne cedoit point à celle des plus belles femmes de l'Asie, sa valeur égaloit les charmes de sa figure, & sa vertu auroit été parfaite si son ame eût été moins susceptible des douces impressions de l'amour. Cratere & Poliperchon parurent ensuite, Cratere le digne Rival d'Ephestion à la faveur d'Alexandre, & celui en qui les Soldats Macedoniens avoient le plus de confiance; Poliperchon & lui conduisoient quinze mille Macedoniens qui avoient été destinés à la garde d'Alexandre. Après eux paru-

rent les Syriens, ſous la conduite de Laomedon, ils étoient péſamment armés, & ſe faiſoient une loi de combattre dans leurs rangs juſques aux derniers ſoupirs, leur nombre étoit de trois mille chevaux & de ſept mille hommes d'Infanterie. Les Ciliciens parurent après ſous les ordres de Philotas, qui portoit dignement ce nom qu'avoit eu autrefois l'infortuné fils de Parmenion. Le vaillant Eumene à la tête des Capadociens parut enſuite, il avoit tiré des rives de Syrie & du Termodon ſix mille chevaux, les meilleurs & les plus beaux de toute l'Armée. Menander à la tête de ſix mille Liviens parut après eux. Ceux qui boivent les eaux du Nil, & les Habitans de cette partie de l'Afrique & de l'Arabie qui ſont voiſines de l'Egypte, marchoient ſous les ordres de l'intrepide Ptolomée, ils étoient au nombre de huit mille chevaux & de douze

mille hommes de pied; ces troupes ayant défilé, Oroondate vit paroitre son ancien ami, le Prince Oxiarte, à la tête des Bactriens & des Sogdiens, au nombre de dix mille hommes de pied, & de six mille chevaux, l'Infanterie étoit armée de cuir bouilli, & chaque Soldat portoit à son bras gauche une grande targe, ou espece de bouclier. Artabase suivi de Copese & Illionée ses deux fils, s'étoit joint au Prince Oxiarte; ce généreux Vieillard n'ayant pas voulu se dispenser d'une guerre où les Princesses de Perse avoient tant de part, marchoit dans une litiere à la tête des Sogdiens. Philippe parut ensuite à la tête de quatre mille chevaux Hircaniens. Phratapherne avec un pareil nombre d'Armeniens, & Archesilaus à la tête de six mille hommes tirés du fond de la Mesopotamie; le dernier de ceux qui parurent à cette fameuse revuë fut le

brave Lisimachus, à la tête des Thraciens, des Habitans du Pont, & ceux du Bosphore, ces trois Peuples réunis sous les ordres de Lisimachus formoient un corps de six mille chevaux & de douze mille hommes de pied, ils étoient dignes de leur vaillant Chef, & ne cédoient en valeur & en discipline pas même aux Macedoniens; Lisimachus monté sur un superbe cheval, dont Alexandre lui avoit fait présent, fixa sur lui les yeux de tous les Spectateurs. Ce Prince ne portoit plus ses armes noires qui annonçoient la tristesse de son ame, il avoit pris ce jour-là des armes superbes, & sur son écu étoit peint ce redoutable Lion qu'il avoit abbatu autrefois avec tant de force & de courage; au-dessous on lisoit en langue Grecque, *Parisatis l'a vaincu.*

Après ce fameux Chef parurent le Prince Oxidate, Mitrane, le

jeune Pharnabaze, Leoſtene fils d'Ariobarſane, Menelaus frere de Ptolomée, Leocaris & Dioxippus fils de Mentor, Callicrates fils de Philotas, Demochares fils de Laomedon, le jeune Alexandre fils de Poliperchon, Traſilaus frere de Menander, le vaillant Tiridate, Cambiſe & Araſpe fils de Mazée, Cleobule fils de l'infortuné Orzinés, Liſtander fils de Phratapherne, Phiſiſtrate fils d'Archeſilaus, & pluſieurs autres qui étoient venus dans cette Armée en qualité de Volontaires. Cette revuë faite, tous les Chefs de l'Armée s'approcherent de la litiere d'Oroondate, ce Prince les reçut avec la diſtinction qu'ils méritoient, il embraſſa le Prince Oxiarte & Artabaſe avec une véritable affection. Cratere rappella à Oroondate ce qui s'étoit paſſé entre eux à la bataille d'Iſſus, & le riſque qu'il convenoit avoir couru pour s'être voulu oppoſer à cette valeur

à laquelle rien ne pouvoit resister. Oroondate répondit avec beaucoup de modestie à cet éloge. Cette conversation fut interrompuë par un grand bruit qu'on entendit à l'extrêmité du camp ; Lisimachus, Eumene & Demetrius suivis de plusieurs autres y coururent, ils apprirent en arrivant dans l'endroit d'où venoit ce bruit, que cinq ou six Cavaliers qui s'étoient écartés du gros de la troupe avoient vû venir à eux un Guerrier couvert d'armes magnifiques, portant à son bras gauche un écu, sur lequel étoit peint un cœur déchiré par plusieurs Vautours, avec ces paroles écrites en langue Grecque, *ou cessez de me déchirer, ou faites-moi cesser de vivre.* Ces Cavaliers, après l'avoir consideré quelque tems avec attention, l'avoient arrêté, lui demandant qui il étoit & où il alloit; cet Inconnu qui jusques-là ne les avoit point apperçus, surpris de se voir interrogé,

& environné de la ſorte, leur avoit répondu qu'il ſuivoit ſon chemin, & qu'ils n'avoient nul interêt à apprendre qui il étoit; un des Cavaliers piqué de cette réponſe avoit ſaiſi la bride de ſon cheval, & lui avoit ordonné de le ſuivre; l'Inconnu naturellement peu endurant avoit fait paſſer ſon cheval ſur le corps de celui qui l'avoit arrêté, ſes Compagnons ayant mis alors l'épée à la main, l'Inconnu fondit ſur eux avec une furie qui les fit bientôt répentir de leur entrepriſe; pluſieurs Soldats étant accourus au ſecours de leurs camarades, ce brave Guerrier ſe vit bientôt entouré de toutes parts. Menander, Phratapherne, Occidate, Illionée & Tiridate arriverent dans ce moment; Menander qui vit que les Cavaliers qui attaquoient cet Inconnu étoient des ſiens, ſe mêla parmi eux, & les fit promptement retirer; mais voyant au pied de l'Inconnu un grand nom-

bre de ſes Cavaliers ſans vie ou dangereuſement bleſſés, il s'avança à ce Guerrier : Qui que tu ſois, lui dit-il, qui oſes nous attaquer dans le milieu de notre camp, je ſuis obligé de te demander raiſon de ce procedé ; quoique les marques ſanglantes de ta valeur ſoient capables d'intimider les perſonnes du commun, elles ne m'obligeront point à me ſervir de mes compagnons, que pour être Spectateurs de notre combat. Liſimachus, Eumene & Demetrius arriverent comme Menander finiſſoit ces paroles, ils s'arrêterent pour être témoins de l'évenement de ce combat. L'Inconnu prenant une javeline des mains de ſon Ecuyer courut avec impétuoſité contre Menander, les deux Guerriers ſe fraperent de leurs javelines, & ſe heurterent violemment de leurs écus ; l'Inconnu ne fut que médiocrement ébranlé par cette rencontre, mais ſon Ennemi tomba

par deſſus la croupe de ſon cheval ; Menander ſe releva avec beaucoup de peine, & mit l'épée à la main ; l'Inconnu s'approchant de lui : je te prie, lui dit-il, de trouver bon que notre combat ſoit fini par cette épreuve; ſi tes compagnons veulent courir la même fortune, je ſuis prêt à les recevoir. Menander étoit ſi étourdi de ſa chute & ſi peu en état de combattre, qu'il fut contraint d'acepter ce parti; je te cede la victoire, lui dit-il, mais c'eſt avec l'eſperance d'avoir bientôt des compagnons de ma diſgrace ; ces paroles & celles de l'Inconnu piquerent d'une généreuſe émulation tous les Aſſiſtans. Le brave Illionée fils d'Artabaſe fut le premier ſur les rangs, il courut contre l'Inconnu d'un extrême courage, mais ſa deſtinée fut pareille à celle de Menander ; Tiridate prit incontinent ſa place, mais il fut renverſé au premier choc ; Menander eut encore une nouvelle con-

ſolation dans les chutes d'Occidate, de Cambiſe & de Phrataпherne ; le vaillant Laomedon ne pouvant plus ſouffrir l'humiliation de ſes compagnons, courut contre l'Inconnu, leur choc fut digne de la valeur de tous les deux ; l'Inconnu fut tellement ébranlé qu'il perdit les étriers, mais ſon coup avoit été ſi terrible, que Laomedon & ſon cheval furent renverſés ſur le ſable ; la chute de Laomedon, dont la valeur étoit ſi connuë, fit faire un cri d'étonnement à tous les Spectateurs. Liſimachus en fut outré de dépit & de colere, arrêtant le jeune Demetrius qui vouloit ſe mettre ſur les rangs ; il s'approcha de l'Inconnu : je voudrois, lui dit-il, éprouver vos forces, & venger ou tenir compagnie à ceux que vous avez déja abattus, mais je me reproche de vous attaquer après tant de combats que vous venez d'eſſuyer. Je crois, lui dit ce Guerrier, que j'aurai beſoin

contre vous de toutes mes forces, mais comme je n'ai ni bleſſures, ni laſſitude qui puiſſe m'empêcher de vous donner ſatisfaction, je veux bien en courir le haſard. Je ſuis honteux, reprit Liſimachus, d'abuſer de votre générosité, mais quelque ſoit l'iſſuë de cette rencontre, elle ſera la derniere à laquelle vous ſerez obligé. A ces mots ils ſe tournerent l'un & l'autre pour prendre leurs courſes; ils ſe joignirent enſuite avec tant de violence, que leur choc fut peu différent de celui de deux vaiſſeaux qui ſe heurteroient pouſſés par un grand vent, leurs javelots ſe briſerent en mille piéces, le cheval de l'Inconnu, las des courſes précédentes, tomba avec ſon Maître ſur la pouſſiere; Liſimachus paſſa pardeſſus la croupe du ſien avec la ſelle entre les jambes; les deux Guerriers également irrités de leurs chutes mirent l'épée à la main, & ſe chargerent

en ſe joignant de deux coups ſi péſans, que l'un & l'autre furent obligés de mettre un genouil en terre, lesSpectateurs voulant empêcher la ſuite de ce combat les ſéparerent malgré eux. Que l'Etranger, s'écria Laomedon, acheve ſon combat contre moi? Menander en diſoit autant, mais Eumene & Demetrius jugerent que l'Etranger étoit libre de pourſuivre ſon chemin, & que la gloire étoit égale entre Liſimachus & lui. Liſimachus levant la viſiere de ſon caſque fut l'embraſſer, cet Inconnu, en faiſant autant, fit voir à tous les Spectateurs, qu'il y avoit peu d'hommes au monde qui l'égalaſſent en bonne mine. Liſimachus déſirant de l'attacher à ſon parti, lui en fit la propoſition. Je ne ſçai, lui dit cet Etranger, ſi ces troupes ſont celles de Perdicas & de Caſſander. Nous ſommes, reprit Liſimachus, les Ennemis mortels de ceux que vous venez de nommer,

mer. Je ne puis donc être votre ami, repliqua l'Inconnu, quoique vous m'ayez inſpiré une véritable eſtime, une plus ancienne obligation m'appelle auprès de Caſſander, je vous crois aſſez généreux pour me permettre d'arriver à Babilone, ainſi nous aurons tous les jours de nouvelles occaſions d'achever les combats que nous avons commencés. Vous êtes trop vaillant, lui dit Liſimachus, pour ne pas trouver tous les paſſages libres, & nous ne craignons pas aſſez nos Ennemis pour vouloir les priver du ſecours qu'ils recevront de vous : ſi vous êtes remarquable à cette enſeigne des Vautours que vous portez, à celle du Lion vous connoîtrez aiſément Liſimachus. En finiſſant ces mots, il lui fit préſent d'un fort beau cheval, & lui donna une eſcorte pour le conduire juſqu'aux portes de Babilone. Si nos Ennemis, dit enſuite Liſimachus, ont pluſieurs hommes

dans leur parti ſemblables à cet Inconnu & au vaillant Arzace, nous ne ſerons pas ſans occupations; ſe peut-il que les Dieux permettent qu'une ſi injuſte querelle ait de ſi braves Défenſeurs? Il reprit enſuite avec ceux qui l'avoient ſuivi le chemin de la maiſon de Polemon, & fut conter à Oroondate ce qui venoit de ſe paſſer avec cet Inconnu; il lui confia enſuite l'inquiétude où il étoit ſur ce que Roxane pouvoit entreprendre contre les Princeſſes. Le Prince des Scithes tout jaloux qu'il étoit, lui avoua qu'il étoit agité de la même crainte, & avoit autant de déſir que lui de tout tenter pour ſe procurer la ſatisfaction de voir Statira. Si mon viſage étoit moins connu de mes Ennemis, lui dit Liſimachus, j'aurois déja formé cette entrepriſe. Araxe s'étant approché d'eux pendant ce diſcours: daignez me confier cette commiſſion, leur dit-il, en me cachant à Roxane je

n'ai rien à craindre, elle ſeule pourroit me connoître. Cher Araxe, lui dit Oroondate, l'avanture de Toxaris me feroit trembler pour toi. Ne craignez rien, Seigneur, repliqua Araxe, j'éviterai avec ſoin la rencontre de Roxane & d'Arbate, je découvrirai où habitent les Princeſſes, & trouverai les moyens de m'introduire auprès d'elles; écrivez l'un & l'autre à la Reine & à la Princeſſe ſa ſœur, & je me charge de rendre vos lettres, ou de les bruler ſi je ne puis parvenir à les remettre à leurs adreſſes. Oroondate & Liſimachus cédant à ſon déſir, lui permirent de tenter cette entrepriſe, & l'un & l'autre écrivirent chacun une lettre en ces termes:

LE PRINCE OROONDATE A LA REINE STATIRA.

JE ne vous reproche rien, Caſſandre, mais je viens mourir à vos yeux, puiſque vous m'avez jugé indigne de vivre pour vous. Je tâcherai par mon ſang d'établir votre repos; mais de ce ſang auſſi je graverai dans votre ame des remords éternels de l'infidelité que vous m'avez faite. Tout abandonné que je ſuis, je donnerai pour vous ſans regret cette vie que mon deſeſpoir me fait déſirer de perdre. Mais pardonnez-moi, Statira, ſi dans le ſervice que je veux vous rendre, je vous fais des offenſes particulieres, & ſi dans le nombre de vos ennemis je comprends mon cruel & impitoyable Rival: il tombera ſous mes coups, ſi les Dieux favoriſent la juſtice de ma querelle; mais ſi je ſuis capable de vous outrager en ſa perſonne, je le ſerai ſans doute de vous

ſatisfaire, en me donnant enſuite la mort, & vous n'aurez point le déplaiſir de voir ſurvivre Oroondate à l'offenſe qu'il vous aura faite.

LE PRINCE LISIMACHUS A LA PRINCESSE PARISATIS.

CElui duquel vous vous êtes cachée avec tant de ſoin, ne ſe peut cacher à vous, oh Pariſatis! & vous le reconnoîtrez à ce dernier procedé; il vient pour vous rendre un ſervice que vous ne déſirez peut-être pas recevoir de lui, plutôt que pour vous faire des plaintes de votre mépris: oui, je dois oublier ce déplaiſir dans la joie que me donne la nouvelle que vous vivez, & je dois ſouffrir ſans murmurer, que vous ſoyez toujours cruelle; cette inſenſibilité que vous faites paroître, ne ſe peut comparer qu'à ma conſtance à vous adorer, & vous n'avez pas plus de fermeté à vous tenir pour moi dans votre rigueur ordinaire, que j'en

ai à me tenir pour vous dans les termes d'une inviolable fidelité.

Araxe chargé de ces deux lettres, & inſtruit de ce qu'il avoit à faire, partit ſur le champ. Tous les Chefs de l'Armée ſe rendirent chez Oroondate pour tenir conſeil ; Antigonus parla en ces termes : Les juſtes ſujets que nous avons de faire la guerre à Roxane & à Perdicas, ſont bien plus grands que vous ne le penſez, nous attaquons aujourd'hui les Meurtriers d'Alexandre, nos ſoupçons ne ſont que trop confirmés ; je ne vous aſſurerai point que Roxane & Perdicas ayent trempé dans ce parricide, mais ils méritent la même punition, puiſqu'ils ſoutiennent le perfide Caſſander, qui a fait périr ce Roi, le plus grand de tous les hommes ; ce n'eſt pas ſur de légeres conjectures que j'accuſe Caſſander de cet effroyable crime, l'amour qu'il avoit pour Roxane,

& ſon averſion pour Alexandre, ne ſont que de foibles indices; j'ai deux Macedoniens avec moi qui ont été les inſtrumens de cette affreuſe trahiſon; ils ont apporté par l'ordre de Caſſander de l'eau de la fontaine de Nonacris, cette eau a la proprieté d'éteindre toute chaleur naturelle, & ne peut être contenuë en aucun vaſe, que dans la corne du cheval; Caſſander ayant voulu obliger ces deux Macedoniens à ſe ſervir de ce fatal breuvage pour empoiſonner le Roi, ils refuſerent conſtamment de lui obéir; ce Traître indigné de leur reſiſtance les fit mettre en lieu de ſureté; pendant ce tems-là il fit recevoir ſon frere Iolas dans la Charge de grand Echanſon, ainſi il lui fut aiſé d'achever ſon déteſtable projet; il fit enſuite ſortir ces deux Macedoniens de priſon, & les fit aſſaſſiner; les Dieux permirent que ceux qu'il avoit chargés de cette

exécution n'eurent pas le tems de l'achever, quelques perſonnes étant arrivées en ce lieu les obligerent à s'enfuir ; on trouva ces deux Macedoniens percés de pluſieurs coups, on en prit tant de ſoin qu'ils guérirent l'un & l'autre de leurs bleſſures, & vinrent chez moi chercher un azile contre Caſſander. Antigonus, en finiſſant ces mots, fit paroître les deux Macedoniens qui confirmerent ce qu'ils avoient avancé. Oroondate, & tous les Chefs de l'Armée furent ſaiſis d'une juſte horreur, & jurerent hautement de venger les mânes d'Alexandre. Pour interreſſer tous les Peuples dans cette juſte querelle, ils firent publier ſur le champ un manifeſte conçu en ces termes :

Les Princes ligués pour la vengeance d'Alexandre, & pour la liberté de la Reine ſon épouſe, & de la Princeſſe ſa ſœur :

COMME nous avons toujours cru que ſans des raiſons très-puiſſantes on ne pouvoit avec honneur ſe détacher des loix de l'amitié, & violer les alliances anciennes, nous avons auſſi déſiré que tous ceux de qui nos actions feront ſçuës euſſent connoiſſance de nos intentions, & pour leur ôter toute occaſion de les expliquer, ſelon le ſens que nos Ennemis leur voudront donner, nous proteſtons & devant les Dieux & devant les hommes, que ce n'eſt aucun mécontentement pour nos partages, ni aucun deſſein de nous aggrandir, qui nous ont mis les armes à la main contre ceux qui furent autrefois nos amis & nos compagnons ; mais des cau-

ſes plus juſtes, & des motifs qui doivent faire ſoulever avec nous tout ce que la Terre porte de perſonnes généreuſes. C'eſt pour Alexandre que nous ſommes armés, & nous avons enfin découvert que ce demi-Dieu, qui ne ſe voyoit plus ſur la Terre que des Adorateurs, a trouvé des Monſtres parmi les ſiens, qui par un épouvantable parricide ont ôté aux hommes le plus grand Roi qui fut jamais. Caſſander de qui le nom doit être en horreur à tous les Princes de la Terre, ce lâche Empoiſonneur de ſon Maître & de ſon Roi, ne trouve pas ſeulement de la ſureté parmi ceux qui eurent l'honneur de lui être les plus proches, & parmi ceux qui tiennent de lui & leur gloire & leur fortune entiere, il ſe voit même un appui contre les Vangeurs d'Alexandre: Roxane que ce grand Roi honora de ſon lit, & du partage de ſes couronnes; Perdicas, qu'il cherit

pendant ſa vie, & qu'à ſa mort il honora des plus précieuſes marques de ſon affection & de ſon eſtime, & un grand nombre d'autres, qui ne doivent gueres moins qu'eux aux cendres de leur Maître, s'arment pour la défenſe de cet Empoiſonneur. Mais quoi! devoit-on moins attendre de ceux qui par des actions de même nature ont aſſez fait reconnoître que leurs ſentimens étoient ſemblables, & qu'ils vouloient encore pourſuivre Alexandre en la perſonne de celle qui lui fut plus chere que ſa vie? Perdicas & ſes complices n'ont-ils pas par une violence qui n'eut jamais d'exemple, arraché des bras des ſiens la Reine Statira & la Princeſſe ſa ſœur, pour les égorger aux yeux de l'impitoyable Roxane? Si par les conſidérations de ſon interêt propre, Perdicas a épargné leurs vies, n'a-t-il pas changé la peine de leur mort en celle d'une cruelle & indigne

captivité ? Ces illuſtres Princeſſes qui furent ſi cheres & ſi conſidérables à notre grand Roi, languiſſent Eſclaves d'un Sujet qui leur impoſe des loix honteuſes, & qui du ſang de Darius & de l'alliance d'Alexandre, les veut faire deſcendre à la ſienne. Ce ſont les ſeules conſidérations qui nous ont fait prendre les armes, avec une ferme proteſtation & devant les hommes & au pied de nos Autels, de ne les poſer que lorſqu'Alexandre ſera vengé, & que les Princeſſes ſeront libres & ſatiſfaites. Et ſi nos Ennemis veulent perſuader aux perſonnes indifférentes, que nous nous ſervons de ces prétextes pour couvrir notre ambition, ou d'autres cauſes de diviſion moins légitimes, qu'ils faſſent eux-mêmes la juſtice des Meurtriers d'Alexandre, qu'ils remettent les Princeſſes en liberté, & dans leur premiere autorité ; ils nous trouveront tout diſpoſés à ſortir de

ces terres, & à les laiſſer dans une entiere tranquilité.

Les Princes ayant fait répandre ce Manifeſte ſongerent à l'élection d'un Général; la conteſtation qui s'éleva à ce ſujet fut bien différente de celles qui naiſſént ordinairement en pareille occaſion, cette place ſi déſirée & ſi enviée, ne trouva perſonne parmi ces Princes qui voulût l'accepter, tous déférerent cet honneur au Prince des Scithes; mais il refuſa ſi abſolument un pareil avantage, qu'on prit enfin le parti de nommer ſixChefs pour commander tour à tour : ce choix tomba ſur Oroondate, Oxiarte, Ptolomée, Liſimachus, Cratere & Antigonus. Le lendemain Cratere ſe trouvant de jour, eut avis que les Ennemis avoient fait ſortir de la Ville un détachement de huit cens chevaux; le jeune Demetrius lui demanda la permiſſion d'aller avec un pareil

nombre chaſſer les Ennemis, ou les attirer au combat. Cratere lui accorda la permiſſion qu'il déſiroit; le vaillant Demetrius, à la tête de huit cens chevaux, partit ſur le champ, ſuivi du jeune Alexandre, d'Illionée, de Tiridate, des deux fils de Mazé, & de pluſieurs autres Volontaires. Cratere fit monter deux mille hommes à cheval, ſous les ordres de la Reine Taleſtris, pour ſoutenir cette premiere troupe en cas de beſoin. Demetrius étoit déja loin du camp, & marchoit à la tête des ſiens avec une joie qui ſe remarquoit facilement ſur ſon viſage. Helas! il ignoroit ſa deſtinée, & combien cette journée devoit lui couter de ſoupirs & de larmes. Il apperçut les Ennemis qui ſe retiroient du côté de la Ville, il les joignit au grand trot, tâchant de les couper pour les attirer au combat; mais ce détachement étoit conduit par un homme qui n'avoit pas be-

ſoin d'être excité pour chercher le péril ; c'étoit Leonatus dont le courage alloit juſqu'à la témérité, auſſi ne chercha-t-il point à ſe retirer, il fit ſonner la charge. Demetrius en fit autant, & courut droit à lui couvert de cet écu où le Dieu d'amour étoit repréſenté. Leonatus le reçut avec un courage égal au ſien, leurs javelots ſe briſerentà cette premiere rencontre, Leonatus fut tellement ébranlé qu'il fut ſur le point de tomber. La foule de ceux qui ſe chargerent en ce moment les empêcha de pourſuivre leur combat ; on ſe mêla avec tant de courage que la victoire demeura long-tems incertaine ; mais enfin Demetrius qui vouloit vaincre ou périr, anima tellement ſa troupe qu'il força celle de Leonatus à ſonger à la retraite. Leonatus voulant ralier ſes gens combattoit en homme déſeſperé ; il renverſa Tiridate, & joignit Demetrius pour la ſeconde fois. La

fortune lui fut contraire à ce dernier combat, il reçut deux blessures considérables, & les siens eurent peine à l'arracher des mains de ce jeune Guerrier, pour qui la victoire s'étoit déja déclarée. Les Vainqueurs poursuivoient ardemment leurs Ennemis ; ils étoient déja à la vûe des murailles de Babilone, lorsqu'il en sortit un gros de Cavalerie; on conseilla à Demetrius de se retirer, mais son courage bouillant ne lui permit pas de suivre ce conseil ; il alloit sans doute se précipiter dans un extrême danger, lorsqu'on vit arriver la Reine Talestris à la tête des deux mille hommes qu'elle commandoit. Demetrius sans l'attendre, remarquant la rédoutable enseigne des Vautours, courut contre ce fier Guerrier. Cassander s'opposa à son dessein, mais il fut puni de sa présomption, Demetrius lui porta un coup si terrible qu'il le renversa aux pieds des chevaux ;

cependant le fier Inconnu avoit porté par terre Illionée & Tiridate, & se jettant parmi les autres, il portoit l'épouvante & la mort partout où il adressoit ses pas. Demetrius l'épée à la main le cherchoit sans cesse; l'arrivée de la Reine des Amazones arrêta l'impétuosité des Ennemis. La vaillante Talestris porta par terre de deux coups différens Aristander & Cleomede, plusieurs autres eurent le même sort, & tomberent sous ses coups. Ce furieuxInconnu à qui rien ne pouvoit resister, arriva bientôt dans cet endroit; les deux braves fils deMazée qui s'étoient signalés ce jour-là par mille belles actions, s'opposerent à son passage; le premier qui l'attaqua fut l'infortuné Araxe, l'Inconnu opposant son bouclier à ses coups lui plongea son épée tout au travers du corps, le mourant Araxe ouvrit les bras&tomba en appellant son frere. Que fera le malheureux

Cambiſe, témoin de ce funeſte ſpectacle! La colere & la pitié le touchent également, le terrible Inconnu fixe d'un ſeul coup ſes irréſolutions, & le fait tomber ſans vie ſur le corps mourant de ſon frere. Ah Barbare, s'écria Taleſtris, ta rage ne ſera pas impunie! En finiſſant ces mots elle s'élança contre lui; leurs premiers coups firent connoître à tous ceux qui les environnoient quelles étoient leurs forces & leur animoſité, la plûpart s'arrêterent pour être témoins de ce furieux combat. Cependant Demetrius portant partout la mort & l'épouvante, forçoit les Ennemis à reculer; ceux de la Ville s'appercevant que de nouveaux ſecours venoient à leurs Ennemis, envoyerent ordre à Caſſander de ſe retirer. L'Inconnu & la Reine Amazone aïant vainement cherché leurs avantages à coups d'épée, ſe trouverent ſi près l'un de l'autre, qu'ils ſe ſaiſi-

rent mutuellement au travers du corps, & tomberent tous les deux en même-tems par terre; les forces de ce Guerrier étoient plus grandes que celles de laReine,& ſans doute qu'elle auroit ſuccombé dans ce genre de combat; mais comme ils craignoient l'un & l'autre d'être foulés aux pieds des chevaux, ils lâcherent priſe, & de nouveau ſe chargerent à coups d'épée. Caſſander arrivant ſur ces entrefaites pouſſa ſon cheval ſur la Reine, & la fit tomber à ſes pieds; il voulut enſuite lui faire paſſer ſon cheval ſur le corps, mais l'Inconnu ſaiſiſſant ſon cheval par le mors, l'arrêta tout court, & couvrant la Reine de ſon écu: Ah Caſſander, lui cria-t-il, veux-tu deshonorer aujourd'hui & toi & ton ami? La Reine ſe releva ſi furieuſe, que Caſſander étoit perdu, s'il ne ſe fût promptement retiré. Taleſtris ne pouvant le ſuivre ſe jetta ſur un cheval ſans Maître

qui ſe rencontra ſous ſa main ; ne pouvant joindre l'Inconnu qui ſe retiroit avec ſon détachement : je me ſouviendrai, lui cria-t-elle, que tu ès généreux, mais ſouviens-toi auſſi qu'à la premiere rencontre tu dois achever avec moi un combat dans lequel tu n'as eu d'avantage que par la lâcheté de ton ami ; elle ne put point entendre ſa réponſe. Demetrius & elle s'acharnant ſur les Ennemis qui ſe retiroient, ne s'appercevoient point que nombre de Soldats ſortoient de la Ville à leur ſecours ; les plus prudens leur ayant fait remarquer le péril où ils ſe jettoient, les obligerent de ſe contenter de ce ſuccès, & de ſe retirer du côté du camp ; ceux de la Ville ne voulant point s'engager à une bataille générale ſe retirerent pareillement. Un ſeul Cavalier ſe détachant du reſte des troupes, vint fondre ſur Demetrius, & le frapa d'un coup aſſez foible ; celui qu'il

en reçut ne fut pas de même, il tomba ſur le ſable bleſſé d'une playe profonde : O mort, s'écria-t-il, que tu me parois douce & que je t'ai déſirée ! Le ſon de cette voix étoit ſi touchant que Demetrius en fut attendri ; il ordonna à quelqu'un de ſes gens d'ôter le caſque de ce Bleſſé, & de lui donner les ſecours dont il pourroit avoir beſoin. Mais quel fut l'étonnement de Demetrius, en reconnoiſſant en ce Bleſſé une très-belle femme ! Demetrius ſe jettant à terre, courut promptement auprès d'elle : ah ! qui que vous ſoyez, lui dit-il en l'abordant, que vous êtes cruelle de m'avoir fait tremper mon épée dans le ſang de cet aimable ſexe ! En proferant ces paroles, il regarda ſon viſage de plus près, & quoiqu'il commençât de pâlir par la perte du ſang, il y trouva des traits ſi beaux & ſi aimables, que dans une ame ſuſceptible d'amour comme la ſienne, la

compaſſion ne demeura pas longtems ſeule. Ce jeune Prince affligé s'étant aſſis auprès d'elle, & lui détachant ſa cuiraſſe pour eſſayer d'arrêter ſon ſang, lui rendoit cet office en verſant un torrent de larmes. Quel crime, dit-il, grands Dieux, puis-je avoir commis contre vous pour me donner une ſi cruelle punition, & pourquoi ne permettiez-vous pas que cette indigne épée ſe tournât plutôt contre moi-même? Il proferoit ces paroles avec toutes les marques du déſeſpoir. Cette femme qui les entendoit & qui conſidéroit ſon action, en fut touchée; tournant les yeux ſur le beau viſage de ſon Ennemi, qu'elle vit tout couvert de pleurs: Qui que tu ſois, lui dit-elle, ô pitoyable Vainqueur, ne m'envie point la gloire que j'ai de mourir de ta main; mes crimes ne méritent pas une ſi belle deſtinée, & je ſuis indigne des larmes que tu répands pour moi, je cher-

chois la mort, & je l'ai trouvée; mais puiſque tu ès trop pitoyable pour en avancer le moment, quelque priere que je t'en faſſe, ſouffre qu'elle vienne, ſans t'oppoſer à la ſatisfaction que j'ai de ſes approches & au repos que j'en attends. Ces paroles prononcées d'un ton qui, quoique lugubre, avoit quelque choſe de touchant & d'agréable, pénetrerent au fonds du cœur de l'affligé Demetrius. La compaſſion ayant occupé toute ſon ame, la prépara bientôt à cette paſſion à laquelle il étoit naturellement trop porté; il alloit donner des marques des nouveaux effets qu'elle commençoit à produire en lui, quand la Reine Amazone, qui étoit préſente à ce ſpectacle & qui en paroiſſoit attendrie, lui conſeilla d'interrompre ſes plaintes pour ſonger au ſalut de cette Bleſſée, & en même-tems faiſant approcher des Soldats, elle la leur fit doucement enlever

ſur leurs boucliers, pour la tranſporter au camp avec moins d'incommodité qu'à cheval. Il ſembloit que cette belle femme ne ſouffrît ce ſecours que pour obliger Demetrius, de qui la douleur étoit ſi obligeante pour elle.

Par toutes ſes actions elle témoignoit tant d'averſion pour la vie, que ceux qui lui rendoient cet office connurent qu'ils travailloient inutilement pour elle. Demetrius marchoit à leurs côtés à pied, & quoiqu'il fût armé de toutes piéces hormis de ſon caſque qu'il avoit jetté, & de ſon épée qu'il avoit rompuë en mille morceaux, il leur fut impoſſible de pouvoit le faire monter à cheval, & de le ſéparer un moment de cette femme; il s'abſtenoit pourtant de la faire parler, de crainte de lui nuire, mais il tenoit ſes yeux noyés de larmes inceſſamment attachés ſur elle, & par ces regards il avaloit à longs traits

traits le poison qui s'emparoit insensiblement de son ame. Il ne daigna pas parler à Eumene, qui avoit conduit le secours, à la vûe duquel les Ennemis s'étoient retirés; & en arrivant dans le camp, à peine regarda-t-il le Prince Antigonus son pere, & plusieurs de ses amis qui se venoient rejouir avec lui de la gloire qu'il avoit acquise dans cette occasion. Quoiqu'il eût tout sujet d'être satisfait de ses succès, il n'étoit pas capable d'en gouter les douceurs dans la douleur qui le préoccupoit;& n'écoutant pas seulement ceux qui lui en parloient, il alla droit à ses tentes,où faisant coucher sonaimableBlessée dans la plusbelle chambre, il appella les Medecins, & leur promettant des récompenses excessives pour cette guérison, il leur protesta pour les y faire travailler avec plus de soin, que sa vie en dépendoit absolument.



CASSANDRE.

Livre premier du sixiéme tome.



LA belle Reine des Amazones à son arrivée dans le camp, se vit entourée de tous les Chefs de l'Armée, qui à l'envi lui donnoient les éloges les plus flateurs sur tout ce qu'elle venoit de faire. On la désarma promptement pour prendre soin de quelques petites blessures, mais elles se trouverent si légeres qu'on eut peine à la déterminer à se mettre dans son lit. Par le récit qu'elle fit au Prince Oroondate de la valeur de l'Inconnu, elle lui donna un violent désir d'éprouver ses forces, & de venger les deux braves fils de

Mazée. Si Taleſtris avoit reçu les louanges de toute l'Armée, Demetrius jouiſſoit du même avantage, mais ce Prince étoit alors dans un état déplorable; loin de s'en rejouir, il maudiſſoit ſes ſuccès, il étoit aux pieds de celle qu'il avoit bleſſée quand les Chirurgiens viſitoient ſa playe, il avoit les yeux attachés ſur leurs viſages pour en tirer le préſage de ce qu'il devoit craindre ou eſperer; mais les appercevant ſe regarder triſtement: ô Dieux! s'écria-t-il, il n'y a plus d'eſpoir de ſalut ni pour elle, ni pour Demetrius. Seigneur, lui dit le Medecin d'Antigonus, nous en parlèrons demain, en levant le premier appareil, avec plus de certitude, mais juſques-là n'entrez point dans ſa chambre. Demetrius plus mort que vif à ce diſcours, ſe mit à genoux auprès de cette femme, & lui prenant une main qu'il arroſoit de ſes larmes, Madame, lui dit-il, je vous pro-

teste par tous les Dieux, que si vous mourez, je ne veux plus vivre, & que vous ne pouvez plus cruellement vous venger de votre Meurtrier qu'en dédaignant votre guérison; il n'est plus tems de dissimuler, sçachez que votre vie est maintenant la mienne, & qu'on ne me verra point survivre au regret d'avoir óté du monde ce que j'y ai maintenant de plus cher. Cette femme, quoique vivement occupée d'une autre passion, ne put s'empêcher de s'attendrir: Seigneur, lui dit-elle, vous me faites recevoir avec douleur une mort à laquelle je me disposois avec joie, & je vous proteste par ces mêmes Dieux que vous avez invoqués, que votre chagrin augmente sensiblement mes peines; & que s'ils m'en laissoient la disposition, je souffrirois encore pour calmer votre douleur, cette vie que mes infortunes me faisoient haïr. Demetrius vouloit lui répon-

dre, mais les Chirurgiens l'en empêcherent, & l'engagerent à ſortir de cette chambre. Antigonus qui aimoit tendrement ſon fils, & avoit pour lui une complaiſance extrême, loin de le blâmer de ſes tranſports s'affligeoit véritablement avec lui, Demetrius le pria de le laiſſer ſeul. On a vû, s'écria-t-il, des Amans perdre par la mort ce qu'ils aimoient; mais s'enflammer, & dans la même journée faire périr de ſa propre main ce qu'on aime, étoit un malheur reſervé à Demetrius; il ne ceſſa de ſe tourmenter & de s'affliger le reſte du jour & toute la nuit, il fut cent fois à la porte de cette Bleſſée pour en ſçavoir des nouvelles. Cette femme à qui on faiſoit le rapport des inquiétudes de Demetrius, pour l'engager à travailler à ſa guériſon, en parut véritablement touchée; elle chargea une des femmes qui la ſervoient de lui dire, que s'il vouloit qu'elle lui

pardonnât ſa mort, il ne devoit pas redoubler ſon chagrin par celui auquel il ſe livroit. Demetrius à qui on rapporta ces paroles parut plus calme pendant quelques momens ; mais dès que le jour ſe montra, il voulut entrer dans ſa chambre, & les Chirurgiens eurent beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il attendît le moment qu'on lui avoit preſcrit. Liſimachus, Ptolomée & Oroondate qui vinrent le viſiter, ne purent calmer ſes violentes inquiétudes. Enfin l'heure de lever le premier appareil arriva, Demetrius entra dans la chambre de la Bleſſée ſuivi de ſon pere, & des Princes qui étoient venus lui rendre viſite, il ſe mit à genoux auprès du lit. Cette femme qui ne pouvoit plus ignorer ſa paſſion, lui parla ainſi : Si ma vie étoit auſſi innocente que la vôtre, nos fortunes auroient du rapport ; & ſi vous voulez m'aimer après ma mort, il y aura beaucoup

de conformité dans nos deſtinées. Je vous aimerois après votre trépas, lui répartit Demetrius, ſi je pouvois vous ſurvivre, mais je ſerois indigne du jour ſi j'étois aſſez lâche pour ne pas vous ſuivre dans le tombeau. Ces paroles firent trembler Antigonus. Philippe & Amintas ayant fait lever le premier appareil, & vû la playe, jugerent qu'elle étoit mortelle; ne voulant pas annoncer ce qu'ils en penſoient devant Demetrius, ils ſe contenterent de lui dire que le ſuccès étoit encore douteux; cette femme leur demanda la permiſſion d'entretenir Demetrius, & le reſte de la Compagnie, ils la lui accorderent facilement, ce qui lui fit aiſément connoître que ſa guériſon étoit déſeſperée; elle fit aſſeoir Demetrius auprès de ſon lit, & lui adreſſant la parole, elle commença ſon hiſtoire en ces termes:

HISTOIRE

D'HERMIONE.

JE ſçai bien que je dois mourir, mais je ſens que j'ai encore aſſez de forces, & pour vivre quelques jours, & pour faire un long diſcours. C'eſt ce qui m'oblige, Demetrius, à vous faire le récit de ma vie, & en cela vous ne recevez pas une légere marque de l'eſtime que j'ai pour vous, puiſqu'elle eſt ſi coupable que je la devrois taire à tout le monde, mais je paſſe pardeſſus cette conſidération, parce que vous en tirerez pluſieurs connoiſſances, qui vous ſeront avantageuſes. La premiere ſera celle des crimes de cette malheureuſe que vous aimez, qui vous guérira ſans doute de cette affection de laquelle elle ſe reconnoît très-indigne. La ſeconde celle

de la préoccupation de mon ame, qui, si les Dieux eussent prolongé ma miserable vie, ne m'eût laissé aucun pouvoir de répondre à cette tendresse que vous me témoignez ; & la derniere est celle des infortunes qui me font haïr la vie, & qui vous faisant voir avec combien de raison je la devois détester, vous consolera de sa perte ainsi que moi. Outre ces considérations qui vous regardent, ô Demetrius ! j'en ai d'autres pour mon interêt capables de m'obliger à ce récit, devant des personnes qui aïant peut-être connu mon crime, ont ignoré les excuses qu'il peut avoir, & qui par cette sincere confession de ma vie, auront une entiere connoissance & de l'un & de l'autre.

L'infortuné Cradates, Prince des Caspiens, fut mon pere, son nom ne vous est pas inconnu, ni ce qu'il a fait contre Alexandre tant qu'a vêcu Darius ; ce ne fut qu'après la

mort de ce Prince qu'il ceda à la fortune, ou plutôt au mérite d'Alexandre; plût aux Dieux que ce fatal mérite nous eût été moins connu; mon pere vint se jetter aux pieds du Vainqueur avec toute sa famille, Alexandre le reçut avec une bonté infinie, & par cet accueil obligeant il se l'attacha entierement; ce fut à ce changement de fortune que la mienne en reçut un particulier, & que par une fatale vûe je perdis ce repos, que dans notre Patrie j'avois toujours conservé. Je vais, Seigneur, vous faire un aveu qui attirera votre indignation plutôt que votre compassion; cependant ma folie a eu de si tristes effets, que vous ne pourrez vous empêcher d'en avoir pitié. Depuis long-tems la réputation d'Alexandre avoit produit un effet singulier dans mon esprit, je ne m'occupois plus que de ce que j'entendois dire à la gloire de ce jeune Conquerant, & l'admi-

ration que ſa vertu m'inſpiroit, me rendoit ennemie de mon propre Païs, & me faiſoit faire des vœux pour ce Vainqueur, contre lequel tous les miens combattoient. Si ces commencemens de ma paſſion étoient ſi puiſſans, jugez quel en fut le progrès après avoir vû Alexandre; je le trouvai mille fois au-deſſus de tout ce que j'en avois oüi dire; lorſque mon pere eut pris congé de lui, l'image de ce Vainqueur demeura toujours préſente à mon ſouvenir, & je connus avec douleur que j'adorois ce fameux Conquerant; je ne voyois que trop la diſtance que le ſort avoit mis entre Alexandre & la fille de Cradates, & combien ma paſſion étoit folle & dénuée de toute eſperance, mais il m'étoit impoſſible de la ſurmonter. Alexandre, pour attacher mon pere à ſon ſervice, lui confia le gouvernement de la Ville de Maracande & de la Province qui en dépend,

ce bienfait redoubla ma funeste passion : toujours occupée d'Alexandre, il étoit nuit & jour présent à mon esprit, les périls, où ce généreux Vainqueur s'exposoit, me causoient les plus vives allarmes; mon amour prit tant d'empire sur moi, que je ne pûs m'empêcher d'en faire confidence à Theano ma Nourrice; cette femme blâma ma folie, & fit tout ce qu'elle put pour m'en guérir; mais quand elle connut qu'elle y travailloit inutilement, & que cette passion insensée s'augmentoit par tous les efforts que je faisois pour la combattre, elle ne songea plus qu'à la flater, & à me donner par-là quelque consolation; je vêcus de cette sorte jusques à l'arrivée de Spitamenes à Maracande. Vous avez tous, Seigneurs, poursuivit Hermione, connu Spitamenes l'ami de l'infidele Bessus, & vous sçavez que Spitamenes trahit ce Traître en faveur d'Alexandre: ayant trouvé

grace auprès du Vainqueur par cette perfidie, il demeura quelque tems à sa suite; mais ayant bientôt après soulevé les Bactriens, il se déroba avec eux de l'Armée d'Alexandre, & s'en vint à Maracande, il s'introduisit dans la Ville, ayant fait croire à mon pere qu'il n'y venoit avec tant de troupes que par l'ordre d'Alexandre, & pour tenter conjointement avec lui quelque expédition; mon pere le reçut dans la Ville & dans sa propre maison comme son ami, il eut même l'imprudence de loger dans la Ville une partie de ses troupes; cependant Spitamenes dès la seconde journée devint amoureux de moi, ou feignit de l'être devenu. Se fiant en l'amitié que mon pere avoit pour lui, il ne tarda pas à lui découvrir le désir qu'il avoit de m'épouser; mon pere le croyant dans un grand crédit auprès d'Alexandre, accepta sa proposition & lui donna sa parole. Spi-

tamenes dans le même jour me déclara ſon amour, & Cradates m'ordonna de le regarder comme mon époux. Les Dieux ſçavent de quelle façon je reçus & cette déclaration & ce commandement, & de combien de larmes j'arroſai les pieds de mon pere pour lui faire changer de réſolution; mais helas! il fut inéxorable & ſourd à mes prieres. Juſques-là j'avois vêcu dans une parfaite innocence, je crus que ſans être criminelle, je ne pouvois dans cette occaſion me diſpenſer d'obéir à mon pere, je ne pouvois attendre aucun ſecours de ma folle paſſion pour Alexandre, je cedai donc à la loi qu'on m'impoſoit, Spitamenes devint mon époux. Telle qu'une victime qu'on va immoler on me conduit à l'Autel. Dans les premiers jours de notre mariage, Spitamenes cherchoit par ſes careſſes, & le témoignage de ſon amour, à me faire approuver ce que je n'avois fait que

par obéïſſance & par contrainte, ſans doute qu'il y auroit réuſſi, la raiſon & ſes ſoins auroient triomphé de mon penchant, ſi par des crimes épouvantables il n'eût changé l'indifference que j'avois pour lui en une véritable haine. Il y avoit huit jours que nous étions mariés, lorſque Spitamenes ayant trouvé moyen d'introduire le reſte de ſes troupes dans la Ville, ſe rendit chez mon pere : juſqu'ici, lui dit-il, je vous ai diſſimulé mon intention, mais il eſt tems que je vous ouvre mon cœur, & que par mon exemple je vous oblige à faire ce que vous devez : Apprenez donc que je ſuis ennemi d'Alexandre, & que les troupes qui me ſuivent ſont armées contre lui. Ah Traître, s'écria mon pere ! les juſtes Dieux puniront ta perfidie, & tu me verras mourir en homme qui juſqu'à ſon dernier ſoupir a été fidele à ſes Maîtres ; à ces mots il porta la main à la garde

de ſon épée, mais le cruel Spitamenes lui paſſa la ſienne au travers du corps & le fit tomber mort à mes pieds; mes deux freres voulurent venger cet horrible aſſaſſinat, ceux qui avoient accompagné Spitamenes les firent tomber ſur le corps de Cradates percés de coups. Les troupes de Spitamenes imitant ſa rage, égorgerent ſans pitié tout ce qui ſe mit en état de défenſe. Effrayée par un ſi terrible ſpectacle je tombai évanouie ſur les corps de mes freres; revenuë de cet évanouiſſement, je me trouvai ſur un lit entourée de pluſieurs femmes; le déſeſpoir & la rage s'emparerent de moi, en me rappellant que mon époux étoit le Meurtrier de tout ce que j'avois de plus cher : Que ne dis-je point contre ce Barbare! je me ſerois vingt fois donné la mort, ſi ceux qui m'entouroient ne s'étoient oppoſés à ma fureur. Le barbare Spitamenes ſe préſenta le len-

demain devant moi, sa vûe redoubla mes transports & ma rage, je courus sur lui pour l'étrangler de mes propres mains, mais les femmes qui me servoient s'opposerent à mon dessein, & me retinrent malgré moi dans mon lit. Que ne dis-je point à ce Monstre pour lui reprocher son crime, & l'engager à l'achever, en mêlant mon sang à celui qu'il venoit de répandre! Barbare, lui répetai-je vingt fois, n'épargne pas ce qui reste de notre sang, ta vie ne peut être assurée tant qu'Hermione vivra! Spitamenes feignant d'être touché de repentir, voulut pour s'excuser de cette horrible action, accuser mon pere de l'avoir trahi. Ah Perfide, m'écriai-je, c'est toi qui a trahi Darius, Bessus, Alexandre, & l'infortuné Cradates, épargne au moins l'honneur de ceux que tu as impitoyablement égorgés: notre sang n'eut jamais d'autre tache que celle

de s'être allié avec toi : que la foudre m'écrase avec le reste de ma famille, si jamais Hermione te reconnoît pour son mari ! Spitamenes ne pouvant me calmer sortit de mon appartement. Alexandre trop occupé de ses conquêtes laissa quelque tems Spitamenes jouir de son crime ; j'avois conçu une haine si violente contre ce barbare époux, que le tems ne faisoit qu'augmenter ma fureur, & je n'avois renoncé au dessein que j'avois de me donner la mort, que pour venger mon pere & ma famille, & sacrifier à leurs mânes irrités leur barbare Assassin. Spitamenes venoit chaque jour me voir, mais je le recevois toujours comme un Meurtrier qui me faisoit horreur, & je ne répondois à ses discours que par des reproches très-sanglans ; il ne m'étoit pas possible de me sauver des mains de ce Perfide. L'image d'Alexandre que je m'étois efforcée de bannir de mon

ame y revint plus puissante que jamais, je n'avois pas besoin de ce nouveau motif pour détester mon barbare époux ; il tenta vainement de se reconcilier avec moi. Un jour qu'il m'en pressoit vivement : cesse, lui dis-je, Spitamenes, de désirer ce que tu demandes, & sois assuré que si je te reçois dans mon lit, ce ne sera que pour t'ôter la vie. Spitamenes fut effrayé de cette ménace : je devrois, dit-il, assurer ma vie par la perte d'une si dangereuse ennemie. Que ne l'assures-tu donc, lui dis-je, puisqu'il ne te reste que cette seule voie pour le faire ? Je veux, reprit-il, auparavant éprouver si la raison & la connoissance de mon amour ne pourront vous remettre dans votre devoir ; il sortit de ma chambre en finissant ces mots. J'appris quelques jours après qu'Alexandre envoyoit des troupes contre Spitamenes, cette nouvelle me donna autant de joie qu'elle

donna de trouble & d'inquiétude à ce Rebelle ; je me flatois qu'Alexandre me vengeroit, & me mettroit en liberté, ces pensées ramenerent quelque gayeté sur mon visage ; Spitamenes s'en apperçut, & quoiqu'il n'eût aucun soupçon de mes sentimens pour Alexandre, il parut très-mécontent de la satisfaction que je ne pouvois dissimuler ; ma Nourrice étoit ma seule consolation, je lui confiai le dessein que j'avois d'implorer le secours d'Alexandre ; pour cet effet j'écrivis une lettre conçuë en ces termes, que le fils unique de Theano se chargea de remettre.

L'INFORTUNÉE HERMIONE AU GRAND ALEXANDRE.

C'Est la fille, Seigneur, du fidele Cradates qui vous écrit, si le nom du mari vous est en horreur, la mé-

moire du pere doit vous étre en quelque considération ; Spitamenes vous a trahi, mais Cradates est mort pour votre service ; sa fille vous demande justice contre son barbare mari ; puisque c'est la destinée de notre famille de mourir pour Alexandre, faites que ce qui en reste soit libre de tout autre joug que de celui que vous lui avez imposé ; c'est votre Captive, Seigneur, qui implore vos bontés, elle souffre moins par la présence d'un Monstre qui s'est baigné dans le sang des siens, que par l'éloignement où elle est d'Alexandre ; que cet aveu est hardi, j'en rougis moi-même, mais vous le pardonnerez sans doute à un esprit également troublé par ses malheurs & par sa passion ; & les armes triomphantes du Vainqueur de tous les hommes, & du Vainqueur d'Hermione seront employées pour la vengeance de Cradates, & pour m'assurer un repos que je ne puis gouter loin de vous.

Le fils de Theano ſe chargea de cette lertre; inquiette du ſuccès qu'elle auroit, & confuſe de m'être expliquée ſi clairement, je paſſai le reſte du jour dans une agitation cruelle; ſur le ſoir je vis entrer dans ma chambre le barbare Spitamenes, il étoit dans un état qui me fait encore frémir d'horreur, il tenoit d'une main la lettre que j'avois écrite quelques heures auparavant à Alexandre, & dans l'autre la tête de mon infortuné Meſſager; je demeurai froide & immobile à cette horrible vûe; cependant le barbare Spitamenes s'étant approché de moi: regarde, Hermione, me dit-il, la récompenſe que tu donnes à ceux qui te ſervent, & vois ſi je ſuis inſtruit de tous tes crimes: mais je ſçaurai les punir. Ne penſe pas, lui dis-je, me confondre par tes reproches, ni m'intimider par tes ménaces, cet attentat dont tu te plains eſt contre le Bourreau des

miens, & non contre mon époux; aux Dieux ne plaiſe que je te reconnoiſſe jamais pour tel, le ſang des miens que tu as impitoyablement verſé a effacé toutes les marques auſquelles je pouvois te reconnoître, & quand je ſerois coupable de cette affection que tu me reproches, c'eſt aux Dieux ſeuls à qui j'en dois rendre compte, puiſque tes crimes t'ont fait perdre tous les droits que tu pouvois avoir ſur moi: le ſupplice que tu viens de faire ſouffrir à cet infortuné jeune homme, que j'avois chargé de ma lettre, loin de m'intimider ne ſert qu'à redoubler ma colere &mes déſirs de vengeance: préviens-les ſi tu m'en crois par ma mort. Le furieux Spitamenes ne put s'empêcher de ſentir la juſtice de mes reproches; toutefois diſſimulant ſa penſée: Ne crois pas, me dit-il, trouver ta juſtification dans ce que ta rage te fait prononcer contre moi, tu n'ès que trop

convaincuë de deux crimes, dont le moindre eſt digne de la mort; mais je te laiſſerai vivre, & nos reproches déſormais ſeront égaux; il me quitta en finiſſant ces mots. Theano ma Nourrice ſe livroit au plus affreux déſeſpoir, & arroſoit de ſes pleurs la tête ſanglante de ſon fils. Ma mere, lui dis-je, je ne puis vous donner d'autre conſolation que la promeſſe de vous venger, je ne reſpire que pour ce deſſein; ces paroles calmerent un peu ſes tranſports, & nous ne nous entretînmes plus que de ce qui avoit rapport à notre vengeance. Spitamenes ayant eu avis qu'Alexandre avoit envoyé Menedemus contre lui, & que ce Général n'étoit plus qu'à quelques journées de Maracande, réſolut d'aller au-devant de lui; pour cet effet ayant fait prendre les armes à ſes troupes, il ſortit de la Ville, & me forçant de monter dans un chariot qu'il fit entourer de

de Gardes, il me conduifit avec lui : nous nous rendîmes fur le foir dans le défilé qu'il avoit réfolu d'occuper. Vous fçavez, Seigneur, le détail de cette action, & que l'imprudent Menedemus ayant donné dans cette embufcade, fut taillé en piéces avec la plus grande partie de fes troupes : vous n'ignorez pas que le refte ayant obtenu par une vigoureufe refiftance une honnête capitulation, la vit violer par le perfide Spitamenes qui les fit tous égorger fans pitié ; il prit enfuite la route de Maracande, mais il n'ofa y attendre Alexandre, il en partit bientôt pour fe rendre dans la Bactriane que Catenes & lui avoient fait revolter ; cependant il me traînoit toujours à fa fuite comme une Captive, il effayoit quelquefois de m'adoucir, mais c'étoit toujours envain ; l'image d'Alexandre, & le défir de punir Spitamenes de tous fes crimes étoient deux objets tou-

jours présens à mon esprit. Ma Nourrice pleurant sans cesse son fils unique nourrissoit mes ressentimens. Nous errâmes long-tems dans la Bactriane, & quand il se crut en état de se défendre, il s'arrêta à Nicea la plus forte Ville de tout le Païs, il apprit bientôt qu'Alexandre venoit à lui à grandes journées; cette nouvelle ne lui fit point changer de dessein, il fortifia la Ville avec un soin extrême, & résolut de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre. Voyant que l'approche d'Alexandre dissipoit mon noir chagrin: Hermione, me disoit-il, si tu pouvois prévoir ta destinée, tu redouterois l'arrivée d'Alexandre: crois-moi, oublions nos communes injures, pardonnes-moi la mort de ton pere, & j'oublierai ta passion pour Alexandre. Cependant les troupes de ce Conquerant parurent, le furieux Spitamenes sortit à la tête d'une partie des siens.

Nous montâmes Theano & moi dans l'endroit le plus élevé de la maison où je logeois, de-là nous découvrîmes dans la plaine les deux Armées prêtes à en venir aux mains. Perfide Spitamenes, m'écriai-je, ton sort est trop beau, tu vas tomber sous les coups du Vainqueur de la Terre; quelques momens après un nuage de poussiere déroba les troupes à notre vûe, mais bientôt nous apperçumes Spitamenes & les siens qui fuyoient de toutes leurs forces du côté de la Ville. Les Macedoniens les poursuivoient ardemment, j'eus la douleur de voir qu'il leur fut impossible de les joindre; les troupes qui bordoient le retranchement fait autour de la Ville arrêterent leur poursuite; l'Armée d'Alexandre arrivant successivement, la Ville fut bientôt investie; je reconnus mon Vainqueur à la tête de ses fiers Macedoniens, il vint au travers d'une nuée de fleches jusques sur

les bords du retranchement; éperduë à cette vûe, je ne cessois de l'admirer & ne pouvois ôter mes regards de dessus lui : ah Theano, disois-je, quel Vainqueur ! qu'il mérite bien de regner sur la Terre entiere, mon cœur s'applaudit d'être dans ses fers. J'étois si vivement occupée de l'objet qui s'offroit à mes yeux, que je ne m'appercevois point que Spitamenes étoit déja dans ma chambre & avoit entendu la fin de mon discours. Ce Barbare courut à moi l'épée à la main : c'est maintenant, me cria-t-il, que tu donneras à ton Alexandre cette ame impure que tu lui as déja abandonnée; en finissant ces mots il me prit d'une main par les cheveux, & haussant le bras dont il tenoit son épée, il alloit me séparer la tête du corps, lorsque Timocrate, celui de ses Capitaines qu'il estimoit le plus, s'opposa à son dessein. Plusieurs autres se joignant à lui m'arracherent de

ſes mains. Timocrate lui repréſenta la honte dont il alloit ſe couvrir en me donnant la mort. Vous avez raiſon, lui dit Spitamenes, je ne dois point tremper mes mains dans ſon ſang, je veux qu'elle périſſe par un bras qui lui eſt plus cher, demain nous ferons une ſortie, elle mettra le feu elle-même à la tente de ſon Alexandre, ou elle tombera ſous les armes Macedoniennes; j'aurai ſoin, continua-t-il, de la conduire moi-même juſqu'aux pieds de ſon Amant. Il me quitta après ces paroles, m'ayant remiſe entre les mains de Straton, c'étoit un Eunuque, Capitaine de ſes Gardes. Juſques-là j'avois déſiré la mort plutôt que de la craindre, mais j'avouë que je tremblai en la voyant de ſi près. Straton m'amena dans ma chambre, où il m'enferma avec la ſeule Theano ma Nourrice, que Spitamenes deſtinoit au même ſupplice que moi; mon plus grand dé-

ſeſpoir étoit de mourir ſans voir Alexandre, & ſans avoir pû l'inſtruire de la paſſion que j'avois pour lui. J'étois comme enſevelie dans mes triſtes penſées, lorſque Straton rentra dans ma chambre & s'approcha de moi : Madame, me dit-il, il faut vous ſauver, mais vous ne le pouvez que par une action hardie. Il n'y a rien que je ne faſſe, lui dis-je, pour ôter à Spitamenes la ſatiſfaction d'avoir fait mourir toute la famille de Cradates. Il faut donc, répliqua Straton, que ſans tarder vous donniez la mort à Spitamenes. Je fus ſi ſurpriſe de cette propoſition que je reſtai quelques momens ſans répondre à Straton; je déteſtois Spitamenes, je déſirois ſa mort, mais je ne pouvois me réſoudre à la lui donner. Theano voyant mon embarras devint furieuſe : quoi, Madame, me dit-elle, vous balancez à profiter des moyens de vous venger, oubliez-vous ce que

vous devez au ſang de votre pere & à celui de vos freres, & ce que vous me devez à moi-même pour vous avoir ſacrifié mon malheureux fils ! Songez que vous êtes deſtinée à mourir demain, & comment ? Comme une infâme Adultere à la tête de deux Armées. Theano me fit tant de reproches de ma foibleſſe, qu'enfin je conſentis à tout ce qu'elle déſiroit de moi.

Auſſitôt que Spitamenes fut couché, Straton qui commandoit à tous ſes Gardes, éloigna ſous différens prétextes ceux dont il n'avoit pû s'aſſurer, il vint enſuite me trouver avec cinq ou ſix de ceux ſur leſquels il comptoit, je tremblai en les voyant approcher, & je me ſentois tant d'horreur pour l'entrepriſe qu'on exigeoit de moi, que ſans les preſſantes ſollicitations de la cruelle Theano, je ne m'y ſerois jamais réſolu. Ah Straton, m'écriai-je, le courage me manque pour

cette exécution, cherchons, je vous ſuplie, une autre voie pour échaper à la fureur de Spitamenes. Vous n'en avez plus d'autres, Madame, répliqua Straton, il ne vous reſte que le choix de mourir demain couverte de honte & d'opprobres, ou de vous ſauver aujourd'hui, en puniſſant Spitamenes de tous ſes crimes. En finiſſant ces paroles, il me prit par la main, & me conduiſit à l'appartement de Spitamenes. Je voulus envain engager Straton à exécuter ſon deſſein, ſans me rendre témoin de ce terrible ſpectacle, mais il refuſa toujours de marcher ſans moi. Nous arrivâmes à la porte de la chambre, Straton s'étant nommé, un Domeſtique vint lui ouvrir, Straton lui envelopant la tête avec ſon manteau, lui donna deux ou trois coups de poïgnard qui le firent tomber mort à ſes pieds. Nous entrâmes enſuite dans la Chambre de Spitamenes qui dor-

moit profondement, j'étois si troublée & si effrayée qu'à peine pouvois-je me soutenir. La premiere chose que fit Straton fut de se saisir de l'épée de Spitamenes, il s'éveilla au bruit que nous fimes, & fut tellement étonné qu'il n'eut pas la force de crier, Straton ne lui en donna gueres le tems, il le perça de plusieurs coups. Tu mourus, Spitamenes, d'une mort que tes crimes avoient méritée, mais j'avouë que je fus cruelle d'avoir donné mon consentement à cette action ; je détournai ma vûe de ce terrible spectacle ; la furieuse Theano n'eut pas plutôt vû Spitamenes sans vie, qu'elle lui coupa la tête, & la prenant par les cheveux de la même façon que quelque tems auparavant elle lui avoit vû porter celle de son fils, elle sembloit gouter à longs traits le plaisir de cette horrible vengeance ; elle mit ensuite cette tête dans un sac, & me dit qu'elle comp-

toit la faire ſervir à un grand deſſein.
J'étois ſi tremblante de ce qui venoit de ſe paſſer, & je ſentois tant de remords de ce crime, que Straton ni elle ne pouvoient tirer une parole de moi; enfin elle me perſuada que je me rendois conſidérable à Alexandre par le ſervice que je venois de lui rendre. J'avouë, Seigneur, avec honte, que je fus ſenſible à ce diſcours, & que cette eſperance diſſipa une partie de mon trouble & de mes remords. Nous montâmes promptement dans un chariot que Straton avoit fait préparer, il ſe fit aiſément ouvrir les portes de la Ville, & en peu de momens nous parvînmes au premier corps de Garde de l'Armée d'Alexandre. Nous demandâmes à être conduits auprès du Roi; des Soldats ayant appris par quelques-uns des miens que j'étois la femme de Spitamenes, ce bruit courut tout le camp, & Alexandre en étoit in-

formé avant que nous arrivassions à sa tente. Quelles étoient pour-lors les agitations de mon ame à cette vûe si désirée & si redoutée tout ensemble ! Je me jettai aux pieds du Roi, mais il me releva avec bonté, je connus cependant qu'il ne lui restoit aucune idée de mon visage, & qu'il ignoroit même que je fusse fille de Cradates. Seigneur, lui dis-je, voici votre Esclave ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis soumise à votre empire, la tyrannie de Spitamenes n'a pû m'empêcher d'être constamment au grand Alexandre, Spitamenes est enfin sacrifié à votre juste indignation ; à ces paroles Theano présenta à Alexandre la tête de mon époux. Il m'avoit favorablement écoutée jusques-là, mais voyant l'affreux présent que je lui offrois, il détourna les yeux, & se reculant jusqu'à l'autre bout de la chambre, il me témoigna par toutes ses actions qu'il ne me souf-

froit plus qu'avec horreur. Quoi! s'écria-t-il, c'eſt la femme de Spitamenes qui vient m'offrir la tête de Spitamenes! Je voulus lui repréſenter les juſtes ſujets que cet époux m'avoit donné de le haïr & de le punir, il ne m'en donna pas le tems. Fuis, me dit-il, méchante & déteſtable femme, & ne ſouille point les oreilles d'Alexandre du récit de tes crimes : je me ſuis juſqu'ici défendu d'une honte pareille à celle que tu veux attacher à ma réputation, & j'ai vaincu mes Ennemis par la force, & non par la trahiſon : porte ailleurs tes horribles affections, & n'eſpere point de trouver parmi nous de Monſtres capables d'approuver tes crimes, c'eſt à ton ſexe ſeul que j'accorde la vie. En achevant ces paroles plus terribles pour moi que la foudre, il ordonna qu'on me fit ſortir de ſon camp, cet ordre fut promptement exécuté; jugez, Seigneur, de l'état où me réduiſit

ce dernier malheur ! Je me voyois deshonorée aux yeux de tous les hommes, ſans retraite & ſans appui, & abandonnée à quelques Serviteurs qui avoient trahi leur Maître. Je me ſerois vingt fois donné la mort, ſi Straton & Theano ne s'y étoient oppoſés. La fortune qui ne ſe laſſoit point de me perſécuter me fit tomber quelques jours après entre les mains de Catenes, l'ami de Spitamenes. Son premier deſſein fut de venger ſur moi la mort de ſon ami ; mais les Dieux permirent pour mon malheur, que le peu de beauté qui me reſtoit deſarma ſa colere, il abandonna le ſoin de venger Spitamenes pour ne s'occuper que de celui de vaincre ma reſiſtance. J'étois depuis trois mois en butte à ſes perſécutions, lorſque Liſimachus à la tête d'un détachement de l'Armée d'Alexandre, vint attaquer ce Rebelle, & le tua de ſa propre main dans la bataille qu'il

lui donna ; je fus du nombre des Prisonniers , & j'appris avec une véritable joie qu'on nous conduisoit auprès d'Alexandre. Peut-être, me disois-je, que les Dieux auront fléchi ses rigueurs, & qu'étant informé des outrages que j'avois reçus deSpitamenes, il aura moins d'horreur de la vengeance que j'en ai tirée. Je fus présentée à Alexandre avec le reste des Prisonniers : Seigneur, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, ou daignez m'écouter, ou ordonnez qu'on me donne la mort. Le Roi m'ayant attentivement regardée me reconnut ; qu'on lui donne la liberté, s'écria-t-il, qu'on l'ôte d'auprès de nous, de crainte qu'elle n'apprenne aux Macedoniens des crimes qui jusqu'ici leur sont inconnus. Je fus si abattuë de cette suite éternelle de mes malheurs, que je perdis l'esperance & le courage, je tombai dangereusement malade, Theano me fit trans-

porter dans la Ville de Deſſe ſur les bords du Gange. On y eut tant de ſoin de moi, que malgré le déſir que j'avois de finir ma vie infortunée, je guéris de cette longue & dangereuſe maladie. Ma ſanté étant rétablie, je m'attachai à une ſocieté de femmes ſéparées du monde & dédiées au ſervice de Cibelle; je demeurai une année entiere parmi elles, avec plus de tranquilité que je n'en avois goûté depuis longtems; mais le retour d'Alexandre, Vainqueur de l'Inde, ralluma ma fatale paſſion, envain la raiſon voulut s'oppoſer à mon entrepriſe, l'amour l'emporta ſur tous ſes conſeils. Theano & moi prîmes des habits d'hommes, & nous nous mîmes en chemin pour nous rendre à Babilone; nous n'êtions plus qu'à une journée de cette Ville, lorſque nous apprîmes la mort du grand Alexandre. Après le récit que je vous ai fait il n'eſt pas néceſſaire,

Seigneur, que j'entreprenne de vous dire quel fut mon déſeſpoir à cette cruelle nouvelle, & combien de larmes elle me couta. Voyant que Theano s'oppoſoit au deſſein que j'avois de me donner la mort de mes propres mains, je me ſuis engagée dans les troupes de Perdicas, le reſte vous eſt connu. Voilà, Demetrius, la vie de cette malheureuſe femme à qui vous avez ſi aveuglément donné votre affection. Hermione acheva ainſi ſon récit, & toucha d'une véritable compaſſion tous ceux qui l'avoient écoutée.

L'amoureux Demetrius prit la parole le premier. Vous ne m'avez rien appris, lui dit-il, qui puiſſe diminuer la paſſion que j'ai pour vous, & vous n'êtes blâmable, à mon avis, que d'avoir ſi long-tems differé une vengeance que vous deviez à votre ſang, & d'avoir aimé ſi conſtamment Alexandre; quelque grand qu'il fût, il ſe feroit eſtimé

trop heureux de vous avoir inſpiré de pareils ſentimens,s'il eût pû vous connoître. Ah plût aux Dieux qu'une partie de cette paſſion ſi mal récompenſée eût été reſervée à l'infortuné Demetrius , & qu'il pût mourir de ſon amour ſeul, ſans être accablé du remords d'avoir fait périr ce qu'il aime! Le paſſionné Demetrius parloit de la ſorte , lorſqu'il vit les yeux d'Hermione ſe fermer, une pâleur mortelle couvrit ſon viſage. Demetrius , malgré la préſence de ſon pere & des autres Princes qui étoient avec lui , imprima ſur les levres pâles de ſon Amante mille ardens baiſers capables de leur donner cette chaleur qui les avoit abandonnées. Hermione revint de ſon évanouiſſement , & ſe voyant entre les bras de ſon Amant : ah, Demetrius , lui dit-elle , n'ajoutez point la honte à mes malheurs! Demetrius craignant de l'avoir offenſée ſe remit à ſa place. Les Chirurgiens

& les femmes qui ſervoient Hermione le prierent de ſe retirer, ainſi que le reſte de la Compagnie. Antigonus employa tout le pouvoir qu'il avoit ſur ſon fils pour l'obliger à conſentir ce qu'on déſiroit de lui. Le lendemain il ſe rendit à la pointe du jour dans la chambre d'Hermione ſuivi de ſon pere & de pluſieurs de ſes amis, qui n'avoient pas voulu l'abandonner dans l'état où il étoit. Quel ſpectacle s'offrit à ſa vûe! Hermione mourante & prête à rendre le dernier ſoupir; un affreux déſeſpoir s'empara de l'ame de Demetrius à cette vûe. Antigonus tâchoit envain de l'arracher de cette chambre. Tiridate voulant ſe joindre à ce pere malheureux: eh quoi, Demetrius, lui dit-il, voulez-vous donc mourir pour une femme indigne des larmes que vous répandez? Demetrius ne répondit à ce diſcours qu'en mettant l'épée à la main; Antigonus & ſes amis déro-

berent Tiridate à ſa fureur. Penſes-tu, Barbare, lui cria Demetrius, que je ſois capable de ſouffrir l'injure que tu me fais? Quoi! tu n'ès point ſatisfait de la mort d'Hermione & de la mienne, tu veux encore nous outrager l'un & l'autre? Tandis qu'il parloit de la ſorte, Hermione tomba dans une agonie qui fut bientôt ſuivie de ſon dernier ſoupir. Qui pourroit exprimer les tranſports & le déſeſpoir du tendre Demetrius! On s'oppoſa au déſir qu'il avoit de ſe donner la mort. Une extrême foibleſſe ſucceda à cette violente agitation,& on l'emporta dans ſa chambre ſans connoiſſance & ſans ſentiment, & peu différent de la malheureuſe Hermione.





CASSANDRE.

Livre second du sixiéme tome.



CEPENDANT Araxe revint de Babilone ; dès qu'Orondate & Lisimachus le virent entrer, ils furent au-devant de lui, & avec une égale précipitation ils lui demanderent des nouvelles des Princesses. Je n'en suis pas plus instruit, leur dit Araxe, que je l'étois avant de partir, je puis cependant vous protester que je n'ai épargné ni peines, ni soins pour en apprendre ; tout le monde à Babilone les croit mortes, & ce n'est que par votre défi & par votre manifeste que quelques personnes commencent à douter de leur mort. Ptolomée, Cratere,

Oxiarte, & la Reine Taleſtris entrerent en ce moment dans la chambre d'Oroondate, le bruit du retour d'Araxe les y attiroit, tous ces Princes déſirant ſçavoir le ſuccès de ſon voyage, il leur en rendit compte en ces termes :

En partant d'ici je me rendis droit à Babilone, je m'introduiſis dans cette Ville, en diſant que j'étois un Etranger, & que je venois prendre parti dans les troupes de Perdicas. Comme il en venoit à tout moment dans cette intention, on me laiſſa facilement entrer; je me rendis chez Damoclés, un Habitant de la Ville avec qui j'avois lié autrefois une aſſez grande amitié, & à qui mon Maître avoit fait obtenir une Charge dans la Maiſon de Darius. M'étant fait reconnoître à lui, il me fit un accueil tel que je le pouvois déſirer. Je lui déclarai le ſujet de mon voyage, il s'offrit à me rendre tous les ſervices qui dé-

pendroient de lui. Il m'aſſura que preſque perſonne ne doutoit de la mort des Princeſſes, & que votre manifeſte n'avoit point perſuadé le contraire. Je le priai cependant de ſe promener par la Ville & de s'informer le plus exactement qu'il lui ſeroit poſſible de tout ce qu'on diſoit à ce ſujet, il y conſentit volontiers; mais ſes ſoins furent inutiles, & il revint auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Je lui demandai alors un état des forces des Ennemis, il trouva moyen de me donner leur ordre de bataille; le voici, continua Araxe, tel que je l'ai reçu.

Ordre de bataille de l'Armée de Roxane & de ſes Alliés.

Quinze mille Macedoniens aux ordres de Seleucus; quatre mille chevaux & cinq mille hommes de pied de la Medie mineure ſous ceux d'Alcetas; trois mille chevaux &

huit mille hommes de pied de la Medie majeure, ayant pour Chef Acropate; quatre mille chevaux & six mille fantassins de la Licie & de la Pamphilie obéissant à Nearchus; huit mille hommes de pied & quatre mille chevaux de la Carie aux ordres de Cassander; trois mille chevaux & sept mille fantassins tirés de la Phrigie mineure, ayant pour Chef Leonatus; Neoptolemus commande un pareil nombre de Perses naturels; & Pucestas six mille Babiloniens; mille chevaux & trois mille hommes de pied de la Susiane aux ordres de Sinus; deux mille chevaux du Pied du Mont Caucase à ceux d'Axiarche; huit mille hommes d'Infanterie de la Bactriane ayant pour Chefs Scitheus & Amintas; quatre mille chevaux de Draches & Argéens commandés par Statanor; trois mille chevaux Pelasgiens sous les ordres d'Arthoüs; quatre mille chevaux & huit

mille hommes de pied de la Parthienne obéïssant à Andiagoras & Nicanor; & six mille de ces Argiraspides fameux aux ordres d'Antigenes & de Teutamus.

Les Princes ayant lû ce dénombrement des forces de leurs Ennemis ; ils ont, poursuivit Araxe, pour plaire à Roxane, élu Perdicas Général de cette grande Armée ; je me suis ensuite informé des nouvelles d'Arzace, j'ai appris qu'il n'étoit pas encore parfaitement guéri de ses blessures, & que les Princes comptoient extrêmement sur le secours de ce vaillant homme, & sur celui d'un Inconnu qui étoit à Babilone depuis quelques jours, dont la valeur s'étoit fait connoître avec éclat au dernier combat qui s'est donné. J'appris ensuite que Cassander avoit paru outré du crime dont votre manifeste l'accusoit, & qu'il avoit hautement juré de s'envenger. Plusieurs de son parti le croyent innocent,

nocent, mais plusieurs autres le soupçonnent violemment. Cependant il s'est déclaré ouvertement amoureux de Roxane; cette fiere Reine paroît plus offensée que touchée de cet amour, mais le crédit de Cassander l'oblige à dissimuler ses sentimens. N'ayant rien de plus à sçavoir, je suis sorti ce matin de la Ville avec un détachement qu'on envoyoit à la guerre aux ordres de Neoptolemus. Je me suis ensuite arrêté feignant d'avoir quelque chose à racommoder au harnois de mon cheval; les troupes s'étant éloignées de moi pendant ce tems-là, j'ai regagné notre camp avec assez de facilité. Araxe ayant cessé de parler, on manda tous les Chefs de l'Armée pour tenir Conseil; tous s'y rendirent excepté Antigonus, ce malheureux pere étoit trop occupé auprès de son fils, dont le désespoir sembloit s'augmenter de moment en moment. Antigonus

ne pouvant lui arracher le désir qu'il témoignoit de suivre Hermione au tombeau : voici, lui dit-il, ingrat Demetrius, en lui présentant son épée, un fer que je t'offre, mais avant que de t'en servir, il faut que tu le passe au travers du corps de ton pere ; ces paroles pénetrerent jusqu'au cœur de Demetrius, craignant d'abreger les jours d'un pere qu'il aimoit tendrement, il renonça au funeste dessein qu'il avoit de mourir, mais ses yeux n'en furent pas moins deux sources de larmes ; sa vive douleur interessoit tous ceux qui le voyoient. Le Conseil étant fini on amena dans la tente d'Oroondate des Envoyés de Perdicas & de Roxane. Clitophon, Ecuyer de Perdicas, prit la parole en ces termes :

Nous sommes ici, Seigneurs, de la part de la Reine Roxane, & de celle de mon Maître à qui tous les autres ont remis l'autorité sou-

veraine, pour vous préſenter la bataille comme le moyen le plus prompt pour finir cette guerre. Tous ceux qui étoient dans la tente jetterent un cri de joie à ces paroles. Je n'ai point douté, Seigneurs, pourſuivit Clitophon, que vous ne reçuſſiez cette nouvelle avec plaiſir; mais comme l'Euphrate ſépare les deux Armées, il faut de néceſſité qu'une des deux le paſſe pour pouvoir en venir aux mains. Si vous déſirez que ce ſoit la vôtre, Perdicas vous donnera toute aſſurance pour entreprendre ce paſſage; ſi au-contraire vous aimez mieux garder votre camp, permettez-nous de ſortir de la Ville, & de camper entre nos portes & vos retranchemens, je vous promets la bataille dans ſix jours. Tous les Princes ayant trouvé cette propoſition raiſonnable, jugerent cependant qu'il convenoit mieux à leurs interêts de reſter dans le camp qu'ils occu-

poient, & de laiſſer paſſer le fleuve à leurs Ennemis. Liſimachus prenant la parole : Perdicas, dit-il, a oublié que la liberté des Princeſſes de Perſe eſt le principal ſujet de cette guerre, qu'ainſi il doit les remettre dans un lieu neutre avant d'en venir à cette bataille qui doit terminer nos différends. Perdicas, répliqua Clitophon, ne peut faire ce que vous déſirez, puiſque les Princeſſes ne ſont, ni n'ont jamais été en ſa puiſſance, & qu'il croit que ſi elles ſont vivantes, elles ſont entre vos mains, & vous ſervent de prétexte pour continuer cette guerre. Perdicas, reprit Liſimachus, témoigne par-là qu'il ne peut démentir ſa nature, & que loin de ſuivre les conſeils de ſes amis, il n'eſt capable que d'écouter ſes propres interêts; mais enfin nous accepterions des conditions encore plus injuſtes pour en venir à la bataille que nous déſirons. Ainſi nous

allons conclure le traité que vous nous propoſez. L'Ecuyer d'Arzace prit alors la parole & s'adreſſant à Oroondate : Seigneur, lui dit-il, mon Maître a reçu le remede que vous m'aviez chargé de lui remettre ; cette herbe merveilleuſe lui a rendu la force & la ſanté ; il s'en eſt ſervi ſans ſoupçon, & ſans autre crainte que celle de vous être redevable; ſi vos différends étoientd'une autre nature, il deviendroit votre ami, mais ce changement étant impoſſible, il ne peut vous accorder que la plus parfaite eſtime ; & pour n'être pas ingrat aux bienfaits qu'il a reçus de vous, il vous en apportera bientôt le remerciement à la pointe de ſon épée. Ami, reprit Oroondate, tu diras à ton Maître, que je fais cas de l'eſtime d'un vaillant homme tel que lui, & que je la préfere à une amitié que je ne puis, ni ne veux recevoir, j'attends auſſi impatiemment que lui le mo-

ment de terminer nos différends. Oroondate cessa de parler, & les Députés deRoxane furent renvoïés avec le traité signé. La nouvelle d'une bataille prochaine s'étant répanduë dans tout le camp, tout le monde s'y prépara avec joie; Oroondate avoit entierement recouvré ses forces, & se sentoit plus que jamais en état de disputer ses légitimes prétentions contre Arzace, contre Perdicas, & contre toute la Terre. Lisimachus n'attendoit pas moins impatiemment le jour du combat, cependant on voyoit que sa joie étoit moderée de quelque nouvelle inquiétude. En effet, Lisimachus étoit affligé de ce qu'Arzace, qu'il estimoit infiniment, s'étoit mis du parti de leurs Ennemis. La Reine Talestris qui avoit les mêmes sentimens pour Arzace, le fortifia dans le désir où il étoit d'avoir une conversation avec ce grand Homme. Je ne comprends point,

lui dit-elle, la cause des démêlés d'Oroondate & d'Arzace, ni que Statira puisse avoir abandonné Oroondate pour un homme qu'elle connoissoit à peine. Lisimachus aussi embarassé qu'elle à accorder des choses qui paroissoient se contredire, résolut de demander une entrevûe à Arzace ; pour cet effet il lui écrivit un billet en ces termes :

LISIMACHUS
AU GRAND ARZACE.

CElui à qui vous promîtes l'honneur de votre amitié dans le Temple d'Apollon, & depuis sur les rives de l'Euphrate, n'avoit pas cru que vous dussiez être dans le nombre de ses Ennemis, & ne peut être le vôtre, quelqu'élection de parti que vous ayez faite. Si vous agréez cette protestation, vous ne lui refuserez pas votre vûe, puisqu'il ne vous la demande que pour vous assurer que ses interêts sont au-

dessous de l'affection qu'il vous a vouée, & que pour être ami de Seleucus, vous ne devez point haïr LISIMACHUS.

Le lendemain Lisimachus & la vaillante Talestris étant armés monterent à cheval, & se faisant préceder de deux Trompetes, ils marcherent jusqu'au camp des Ennemis, ils s'arrêterent à deux cens pas des premiers corps de Garde, un Trompete se rendit à la tente d'Arzace. Ce vaillant Guerrier parut bientôt suivi d'un autre Cavalier; dès que Lisimachus apperçut Arzace, il courut au-devant de lui, tous deux mirent pied à terre, & levant la visiere de leurs casques ils s'embrasserent avec beaucoup d'affection: Quoi, lui dit Arzace, cet homme à qui à la premiere vûe j'avois donné mon amitié, étoit le généreux Prince Lisimachus, dont la réputation s'est étenduë par toute

la Terre! Il n'appartient qu'au grand Arzace, reprit Lisimachus, d'aspirer à une pareille gloire; celle d'être au rang de ses amis étoit ma plus chere envie; mais j'ai la douleur de le voir engagé dans le parti de mes Ennemis, & je sens que la haine que j'ai pour quelques-uns d'eux redouble, en leur voyant obtenir cet avantage sur moi. Arzace à ces mots embrassa tendrement Lisimachus: je vous suis très-redevable, lui dit-il, du cas que vous faites de mon amitié, & le témoignage de la vôtre est la seule consolation que je puisse recevoir dans ma mauvaise fortune; j'ai de puissantes raisons pour être votre ami; il est vrai que je dois la vie à Seleucus & à Cassander, mais une raison plus forte me rend Ennemi de votre parti; en quelque endroit de la terre où je rencontre le cruel Bourreau de mes jours, j'y porterai mes armes vengeresses; dans les bras

même de mon pere, ſi les Dieux me l'avoient encore laiſſé, j'irois percer le cœur de cet implacable Ennemi, qui m'enleve avec une cruauté pleine d'injuſtice, ce que je croyois avoir acquis par la perte de mon ſang : Croyez, Liſimachus, que dans le déplorable état où je ſuis, il m'eſt impoſſible d'être le maître de mes actions; l'Ingrate qui m'a ſi indignement abandonné diſpoſe encore ſouverainement de moi-même, & mon déſeſpoir me force d'être ingrat: Les Dieux pour me punir veulent que je ſois redevable de la vie à mon impitoyable Ennemi, ils ſçavent que le ſanglant outrage que j'ai reçu de lui étouffera dans mon ame toute la reconnoiſſance que je lui dois ; autrefois j'aurois parcouru toute la Terre pour pouvoir m'acquitter d'une moindre obligation, & aujourd'hui je deſcendrois juſqu'aux Enfers pour ſacrifier à ma juſte rage celui de qui

j'ai reçu ce bienfait. Arzace proferoit ces paroles avec tant de passion que Lisimachus en fut attendri. Je suis touché de vos chagrins, lui dit-il, aussi sensiblement que des miens propres, mais je n'en puis comprendre la cause : ce Rival contre qui vous avez des ressentimens si violens se plaint de vous avec plus d'apparences de raison, & personne n ignore qu'il a passé sa vie entiere au service de cette Princesse, que vous lui avez enlevée tout-à-coup ; son désespoir me paroît mieux fondé que le vôtre, lorsqu'il se souvient de tout ce qu'il a fait pour elle, & que sur le point d'en recevoir la récompense il la voit entre vos bras, vous qui ne l'avez jamais servie & qui lui êtes à peine connu. Moi, s'écria l'impatient Arzace, j'ai peu servi ma Princesse, & je lui suis à peine connu ! Lisimachus vouloit lui répondre, & ils alloient entrer dans un plus

grand éclairciſſement, lorſqu'une avanture imprévûe les en empêcha. La Reine Amazone & le compagnon d'Arzace s'étant approchés l'un de l'autre, Taleſtris reconnut à la redoutable enſeigne des Vautours, le Guerrier contre qui elle avoit combattu, & qui l'avoit défenduë contre la ſupercherie de Caſſander; charmée de cette rencontre, elle voulut faire avec lui une connoiſſance plus particuliere. Vaillant homme, lui dit-elle, puiſque j'ai éprouvé tes forces dans le combat, je déſire de connoître un ſi brave & ſi généreux Ennemi. L'Inconnu s'avança vers la Reine à ce diſcours, & voyant qu'elle portoit la main à la viſiere de ſon caſque, il hauſſa auſſi la ſienne. L'aſpect de l'épouvantable Gorgone ne cauſa jamais des effets plus terribles que ceux que cette vûe produiſit mutuellement ſur ces deux perſonnes. La Reine perdit preſque la connoiſſance & le ſenti-

ment, lorſqu'elle reconnut ce Guerrier pour ſon infidele Oronte, la colere ranimant tous ſes ſens l'empêcha de ſuccomber à ſa ſurpriſe; moins maîtreſſe qu'Oronte de ſes reſſentimens, elle porta la main ſur la garde de ſon épée: ô Dieux, s'écria-t-elle, vous me l'avez enfin amené ce Perfide qui vous a ſi ſouvent pris à témoins de ſes ſermens trompeurs; à ces mots tirant ſon épée, elle ſe jetta ſur lui avec une furie pareille à celle d'une Tigreſſe à qui on enleve ſes petits. O mes yeux, s'écria Oronte, faut-il que vous voyez encore cette Infidelle! Laiſſes-moi, dit-il à la Reine, femme ingrate & perfide, & ne rend point victime de ta rage un homme innocent de la perte que tu as faite. Taleſtris, ſans répondre à ſes paroles, ſe précipita ſur lui avec une fureur qui lui fit bientôt connoître qu'elle vouloit lui donner la mort, ou la recevoir de lui. Arzace

& Lisimachus furent extrêmement surpris d'une avanture si peu prévûë. Arzace fut honteux de voir Oronte fuir devant son Ennemi ; Oronte cherchant un azile auprès de lui : Arzace, lui cria-t-il, délivrez-moi de la vûe de cette femme perfide qui m'est encore plus cruelle que cette mort qu'elle cherche à me donner. Ah ! Monstre, lui répartit Talestris, n'espere point que l'assistance d'Arzace, ni celle de tous les hommes ensemble puissent te dérober à ma juste indignation ; elle se faisoit à ces mots un passage malgré la resistance de Lisimachus & d'Arzace ; se doutant alors de la vérité de cette avanture, l'un & l'autre se mirent au-devant d'elle & unirent leurs forces pour s'opposer à sa fureur. Tout cela se passoit si près du camp de Perdicas, que Cassander qui s'en apperçut se jetta promptement à cheval, & suivi d'un nombre des siens, fondit brusquement

ſur Taleſtris & Liſimachus. Oronte qui ſe retiroit vers le camp voulut vainement l'arrêter, il porta un coup de toute ſa force ſur le caſque de la Reine qu'Arzace retenoit encore ; il la lâcha promptement, & voulut lui-même s'oppoſer à Caſſander ; mais Taleſtris le prévint & fondit ſur ce Perfide avec tant de fureur, que d'un ſeul coup elle le renverſa au pied de ſon cheval ; elle ſe mit enſuite à la pourſuite d'Oronte, mais ceux qui avoient accompagné Caſſander tournerent leurs armes contr'elle & contre Liſimachus. Arzace s'oppoſa de toute ſa puiſſance à leurs deſſeins. Seleucus qui arriva dans le moment ſecondant ſon intention, fit ceſſer ce combat, & engagea Liſimachus à ramener la Reine Taleſtris ; tout le crédit que ce Prince avoit ſur elle lui fut néceſſaire en cette occaſion pour l'obliger à ſe retirer ; elle y conſentit enfin, lorſqu'elle ſe vit dans l'im-

poſſibilité de ſatisfaire à ſa vengeance. Liſimachus & elle ayant pris le chemin du camp arriverent bientôt à la tente d'Oroondate. Oroondate, lui cria-t-elle en entrant, ce vaillant Inconnu qui combattit contre Liſimachus & ſes Compagnons, n'eſt autre que mon perfide Oronte; ce Monſtre d'ingratitude & de perfidie pour augmenter ſon crime s'eſt mis dans le parti de vos Ennemis. Oroondate connoiſſant l'impétuoſité de Taleſtris, ne voulut pas entreprendre de juſtifier Oronte, il ſe contenta de lui dire qu'il eſperoit de cette avanture un ſuccès avantageux à ſon repos.

Tandis qu'Oroondate s'entretenoit avec la Reine des Amazones, le triſte Demetrius ne ceſſoit de répandre des larmes ſur le tombeau qu'il avoit fait élever à l'infortunée Hermione, tout annonçoit la douleur de ſon ame, il ne portoit plus que des armes noires; l'amour

triomphant & badin qu'on voyoit jadis ſur ſon écu, étoit alors triſtement appuyé ſur un tombeau, ſes fleches briſées, ſon bandeau déchiré. Cependant le jour deſtiné à cette mémorable bataille arriva, il commençoit à peine à paroître, lorſque le bruit des trompetes ſe fit entendre par tout le camp; on apperçut ſur la tente de Ptolomée qui commandoit ce jour-là, un étendart déployé, ſignal de la bataille. Oroondate demandant promptement ſes armes, c'eſt aujourd'hui, s'écria-t-il, que nous combattrons pour vous, ô infidelle Caſſandre. Taleſtris, Liſimachus, Eumene & pluſieurs autres entrerent dans ſa tente comme il finiſſoit de s'armer; s'adreſſant à la Reine des Amazones: j'ai honte, lui dit-il, Madame, que vous m'ayez prévenu. Ce qui me rend ſi diligente, reprit la Reine, doit exciter plutôt la compaſſion que l'envie. Je voudrois, lui dit Liſimachus,

que votre Ennemi pût se trouver innocent, & j'ose presque m'en flater. La Reine à qui ce discours étoit peu agréable, lui répondit cependant honnêtement. Oroondate, en sortant de sa tente, trouva un cheval qu'Eumene venoit de lui envoyer, il ne cedoit qu'à Bucephale en beauté & en vigueur. Oroondate s'étant jetté légerement dessus, marcha au milieu de ses vaillans amis à l'endroit où les troupes se mettoient en bataille. L'Armée fut divisée en quatre corps; Oroondate eut le commandement du premier, la vaillante Talestris voulut combattre à ses côtés; le Prince Oxiarte eut le commandement du second corps; Eumene celui du troisiéme; le fameux Poliperchon eut le quatriéme à ses ordres, l'affligé Demetrius se destina à combattre auprès de lui; tous les Volontaires se partagerent sous les ordres de ces quatre différens Chefs.

On apprit bientôt par quelques Déſerteurs, que Perdicas avoit pareillement partagé ſon Armée en quatre corps; ſon frere & lui commandoient le premier; le ſecond étoit aux ordres du vaillant Seleucus & du grand Arzace; le troiſiéme obéiſſoit à Caſſander & au valeureux Oronte; Leonatus & Neoptolemus commandoient le quatriéme. Les Trompetes de part & d'autre ſonnerent le ſignal du combat, les deux Armées s'ébranlerent, & quand elles furent en préſence elles ſe ſaluerent d'un cri terrible; les Archers commencerent le combat, les Chefs de part & d'autre devancerent leurs Eſcadrons & leurs Bataillons pour s'attaquer mutuellement. Oroondate & Liſimachus ſe trouvant oppoſés à Perdicas & Alcetas, fondirent en même-tems ſur ces deux freres, la vaillante Amazone courut contre Pucestas; la rencontre de ces ſix perſonnes fut terrible, Per-

dicas & ſon frere furent renverſés ſur la pouſſiere ; Taleſtris fit ſauter Puceſtas pardeſſus la croupe de ſon cheval ; ces Princes abattus furent d'abord entourés d'une troupe des leurs qui les déroberent aux coups de leurs Ennemis ; les Eſcadrons & les Bataillons ſe mêlant en ce moment, ce fut alors que le combat devint terrible. Arzace & Seleucus coururent en même-tems contre Antigonus & le Prince Oxiarte ; Antigonus ne put ſoutenir l'effort du redoutable Arzace, il fut renverſé aux pieds des chevaux ; ſous la même main tomberent bientôt Liſtander & Piſiſtrate, l'un percé d'outre en outre, l'autre fendu depuis l'épaule juſqu'à la poitrine, leurs malheureux peres furent préſens à ce cruel ſpectacle, & fondirent l'un & l'autre ſur Arzace, Archeſilaus eut le poignet coupé d'un revers de cette redoutable épée, Phratapherne fut heurté avec tant

de force que lui & son cheval furent renversés. Tandis qu'Arzace par de telles actions tâchoit de réparer le désordre que l'attaque de Lisimachus & d'Oroondate avoit jetté dans le premier corps, le troisiéme & le quatriéme se joignirent avec une fureur semblable à celle de leurs Compagnons ; la rencontre d'Eumene & de Ptolomée contre Cassander & le vaillant Oronte se passa avec assez d'égalité; mais tous ceux qui s'opposerent au jeune Demetrius sentirent la pésanteur de son bras, & les effets de sa douleur, la terre fut bientôt teinte de sang & couverte de morts. Oroondate & Talestris cherchoient partout Arzace & Oronte; le furieux Prince des Scithes courant de tous côtés, faisoit rétentir partout le nom d'Arzace, son Ennemi n'avoit pas un moindre désir de le joindre, mais les obstacles qui s'opposoient sans cesse à leur désir, en retardoient

l'exécution. Oroondate avoit laissé partout où il avoit tourné ses pas de sanglantes marques de sa fureur. Iolas & Philippe voulurent s'oppo-ser à ses efforts, & le chargerent en même-tems de deux pésans coups; le fier Prince des Scithes perça l'épaule de Iolas d'un coup de pointe, & d'un seul revers il fit tomber la tête de Philippe à ses pieds. Ceux qui furent témoins de ces deux coups coururent à la ven-geance de ces jeunes Princes, mais Oroondate, sans s'étonner de leur nombre, s'élança au milieu d'eux, & ôta la vie à Theagéne fils de Pi-thon, & à Aristoclés frere de Pu-cestas; il renversa aux pieds de leurs chevaux Antigenes & Teutamus, Chefs des Argiraspides, par ses terribles coups; il s'ouvrit enfin le passage jusqu'à Arzace, & il le joi-gnit comme il venoit d'ôter la vie à Trasillus & à l'infortuné Tiridate. Oroondate fendit la tête au fils d'E-

rigius, & rencontrant le vaillant Neoptolemus en ſon chemin, il le choqua avec tant d'impétuoſité, qu'il l'envoya tout étourdi entre les jambes du cheval d'Arzace. Ne pouvant méconnoître ſon Ennemi à de tels coups, Arzace courut ſur lui avec fureur; Ptolomée, Cratere, Demetrius, Seleucus, Nearchus, Leonatus, & pluſieurs autres Chefs de l'un & l'autre parti ſe trouverent préſens à cette rencontre, & ſuſpendirent un moment leurs efforts pour être témoins de ce combat. Les deux furieux Guerriers qui ne cherchoient qu'à s'arracher la vie, jetterent leurs écus derriere leurs dos, & ſe fraperent en même-tems ſur le caſque; les deux épées ſe briſerent en mille piéces, les caſques furent fauſſés, & leurs timbres abbatus. Arzace jettant le ſang par le nés tomba évanoui aux pieds de Seleucus. Ptolomée courant à Oroondate, le vit ouvrir les bras & tomber

ſans ſentiment ſur la terre. La chute de ces deux Guerriers fit jetter de grands cris à ceux de leurs partis, & occaſionna un furïeux combat autour d'eux; Ptolomée, Cratere & Demetrius couvrant Oroondate de leurs corps, donnerent le tems à ſon fidele Araxe de l'enlever de la mêlée; les amis d'Arzace lui rendirent un ſemblable ſervice. Ptolomée ayant reconnu Seleucus courut à lui avec impétuoſité : Seleucus, s'écria-t-il, voici ton ancien Ennemi qui vient t'offrir l'occaſion d'exécuter tes ménaces. Seleucus ne lui répondit que par un grand coup d'épée, auquel Ptolomée rendit bientôt le change. Cratere s'attacha à Leonatus, & Nearchus eut à faire contre le jeune Demetrius; ce combat ſe paſſoit avec aſſez d'égalité entre les quatre premiers, mais le déſeſperé Demetrius à qui la douleur ſembloit avoir redoublé les forces, fit tomber Nearchus à

ſes

ses pieds ; se joignant ensuite à ses amis, il alloit faire déclarer la victoire de leur côté, quand l'intrépide Oronte arriva en cet endroit; ce Prince s'étoit déja signalé par mille actions de la plus rare valeur, ses armes étoient souillées de sang, & il n'étoit plus reconnoissable qu'à la fameuse enseigne des Vautours, il avoit donné la mort au jeune Pharnabase, & aux deux infortunés fils de Mentor, & renversé par terre le grand Poliperchon & son fils Alexandre. Demetrius qui le reconnut à ses redoutables coups encore plus qu'à son écu, s'avança contre lui ; ils s'étoient déja portés quelques coups, lorsque Lisimachus rougi du sang de Nicanor, Chef d'une partie des Parthes, d'Axiarche, de Crithon fils d'Acropate, de Tidée neveu de Perdicas, & de plusieurs autres à qui il avoit fait mordre la poussiere, s'avança en ce lieu ; s'adressant à Demetrius : laiss-

ſez-moi, lui dit-il, finir ce combat que j'ai déja commencé. A peine avoit-il achevé ces paroles qu'un Guerrier ſurvint, en criant, c'eſt à moi qu'eſt dûë la mort de cet Infidele. L'intrépide Oronte n'étoit point épouvanté du nombre de ſes Ennemis, tel qu'un Lion furieux il s'élançoit au milieu d'eux, lorſqu'il reconnut parmi leur nombre la vindicative Taleſtris, qui plus animée que tous les autres ſe précipitoit ſur lui. Cette vûe glaça le courage d'Oronte : ô cruelle femme, s'écria-t-il, n'ès-tu point laſſe de me tourmenter! Jettant ſon écu derriere ſes épaules, il chercha parmi ſes amis un azile contre ſa furie & contre ſa vûe qu'il ne pouvoit ſupporter. Tu fuis, Traitre, lui cria la Reine, tu fuis devant une femme! mais ſçache que cette victoire ne te feroit pas ſi honteuſe que la trahiſon que tu lui as faite. Elle diſoit ces mots en le pourſuivant, & renver-

ſant tous ceux qui s'oppoſoient à ſon paſſage. La furieuſe Reine ôta la vie à Cleon fils de Statanor, à Acropate & à Liſander frere d'Andiagoras ; à peine Perdicas & ſon frere purent arrêter ſa fureur. Perdicas avoit fait ce jour-là pluſieurs actions d'un vaillant homme & d'un grand Capitaine ; il avoit juſques-là fait balancer la victoire. Les Medes, les Pamphiliens, & les Cariens avoient plié ſous l'effort des Egyptiens, des Thraces & des Capadociens, mais les vaillans Argiraſpides avoient rompu les plus belliqueuſes Phalanges, & ils eurent la gloire d'avoir conſervé ce jour-là leur parti. Oroondate & Arzace étoient déja revenus de leur évanouiſſement ; malgré l'avis de leurs amis, ayant pris de nouvelles épées, ils ſe jetterent l'un & l'autre dans le plus fort de la mêlée, la rage qui les poſſedoit l'un & l'autre fut fatale à pluſieurs vaillans hommes. Ta

valeur, Amintas, ne t'empêcha pas de ſuccomber ſous celle d'Oroondate, & la bonté des armes du brave Philotas ne put le garantir contre l'épée d'Arzace; ces deux redoutables Guerriers ſe cherchant l'un l'autre, ôterent encore la vie à pluſieurs fameux Capitaines. La nuit qui commençoit à s'approcher, obligea les Généraux des deux partis à faire ſonner la retraite, & à faire par-là ceſſer cet horrible carnage.

La victoire ſi opiniâtrement diſputée reſta incertaine, & chacun retourna dans ſon camp chercher un repos dont tous avoient également beſoin. Les Compagnons d'Oroondate & de Liſimachus ne furent pas plutôt arrivés dans leur camp, qu'ils ſongerent à prendre ſoin des bleſſés, Antigonus avoit l'épaule percée, le vaillant Cratere la cuiſſe,& Poliperchon étoit bleſſé à la tête & au bras droit, les autres

n'avoient que de légeres bleſſures ; une partie de la nuit fut employée à leur donner les ſecours qui leur étoient néceſſaires. Le lendemain on vit arriver l'Ecuyer de Perdicas qui demanda une tréve de ſix jours pour inhumer les morts de l'un & de l'autre parti, dont la campagne étoit couverte. Tandis qu'on s'employoit à leur rendre les derniers devoirs, Oroondate, Liſimachus & Taleſtris s'affligeoient de voir leurs vengeances trompées ; Oroondate avoit appris qu'Arzace étoit revenu dans le combat, & y avoit fait mille actions de la plus rare valeur, on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'aller chercher cet Ennemi au milieu de ſon camp ; enfin il ſe détermina d'attendre que la tréve fût finie pour appeller Arzace en combat ſingulier à la tête des deux Armées. La furieuſe Taleſtris, moins capable d'écouter les conſeils de ſes amis, ſe couvrit de

ſes armes, & défendant même à Hipolite de la ſuivre, elle monta à cheval pour aller entretenir ſa cruelle rêverie loin de toute ſocieté humaine. Oroondate, Ptolomée & Liſimachus en ayant été informés marcherent promptement ſur ſes pas. Le triſte Demetrius, que ſa douleur rendoit auſſi ennemi de toute ſocieté, ſortit du camp avec un deſſein pareil à celui de Taleſtris; il marchoit enſeveli dans une profonde rêverie, lorſqu'il ſe trouva auprès de trois hommes à cheval armés de toutes piéces, qui l'épée à la main combattoient contre un homme ſeul & à pied; deux femmes préſentes à ce combat, témoignoient par leurs cris l'interêt que elles prenoient à cet homme qui combattoit contre trois. Demetrius ne balança point ſur ce qu'il avoit à faire en cette occaſion, courant contre ces trois hommes avec un cri terrible, il les obligea à tourner

leurs armes contre lui ; le premier qui vint à ſa rencontre tomba mort du premier coup d'épée que donna Demetrius ; il frapa le ſecond ſur le caſque, & en ayant coupé les corroyes, ſa tête demeura nuë & déſarmée ; l'Inconnu qui combattoit à pied eut à peine jetté les yeux ſur le viſage de cet Ennemi, qu'il s'écria : grands Dieux, vous êtes juſtes de me reſerver la mort de l'infidele Aſtiage ! A ces mots, malgré les bleſſures dont il étoit couvert, il s'élança contre Aſtiage, & lui paſſa ſon épée au travers du corps ; le troiſiéme avoit déja pris la fuite. L'Inconnu plein de reconnoiſſance voulut s'approcher de Demetrius, mais les deux Dames qui avoient été témoins de ſon combat s'avancerent au-devant de lui : chere Alcione, dit-il, j'ai aſſez vêcu, puiſqu'avant ma mort j'ai ſacrifié le perfideAſtiage aux mânes de Theandre ; en achevant ces pa-

roles il tomba de foibleſſe au pied d'un arbre. Alcione courut à lui, tandis que Demettius s'approchoit de la Princeſſe Berenice qu'il venoit de reconnoître. Alcione ayant ôté le caſque de ce Guerrier bleſſé, n'eut pas de peine à reconnoître des traits qui étoient ſi profondement gravés dans ſon cœur. Cleonime, s'écria-t-elle, en quel état m'êtes-vous rendu ! La Princeſſe Berenice à qui les ſentimens d'Alcione étoient connus, ſe joignit à elle pour donner quelques ſecours au malheureux Cleonime. Cher Cleonime, diſoit Alcione, vous ne revenez donc après une ſi longue abſence, que pour me rendre témoin de votre mort ! Demetrius que ſa douleur rendoit ſenſible à celle des autres, fut promptement chercher quelques Soldats; il en rencontra bientôt, & les ayant conduits dans l'endroit où Berenice & Alcione s'occupoient à arrêter le

ſang de Cleonime, il fit tranſporter ce Bleſſé à la maiſon de Polemon, & obligeant Berenice à monter ſur ſon cheval, il la ſuivit à pied juſqu'à la tente d'Oroondate. Alcione tenant la main de Cleonime le conduiſit elle-méme dans la maiſon de ſon pere. Ayant enſuite fait appeller les plus habiles Chirurgiens, elle le fit panſer, & eut la conſolation d'apprendre que ſes bleſſures n'étoient point mortelles, que la quantité de ſang qu'il avoit perdu cauſoit ſeul ſon long évanoüiſſement.





CASSANDRE.

Livre troiſiéme ou ſixiéme tome.



CEPENDANT la Reine Taleſtris marchoit toujours ſans tenir de route aſſurée, & ſe laiſſant guider par ſes cruelles penſées, jamais une ame n'avoit été plus violemment agitée, jamais la colere & le dépit n'avoient inſpiré de plus ſanglantes réſolutions; la cruelle Medée ne parut pas plus ardente à ſe venger de ſon ingrat époux, & tout ce qu'elle exécuta contre lui paroiſſoit trop doux à la vindicative Amazone; ſon cheval par qui elle ſe laiſſoit conduire, après avoir long-tems marché, s'arrêta enfin dans un valon

agréable aux bords d'une fontaine qui étoit la ſource du ruiſſeau qui traverſoit le valon. Taleſtris tournant alors ſa vûe de tous côtés apperçut un beau cheval noir attaché à un arbre, & un large écu pendu à une de ſes branches. A peine eut-elle jetté les yeux ſur cet écu, qu'elle reconnut la terrible enſeigne des Vautours. Quelle fut ſon émotion à cet aſpect ! Elle apperçoit en même-tems le Maître du cheval & de l'écu endormi auprès de la fontaine ; cet homme pour avoir la reſpiration plus libre avoit levé la viſiere de ſon caſque, & Taleſtris n'étoit point aſſez éloignée pour ne pas connoître un viſage dont les traits ne pouvoient ſortir de ſa mémoire. Un tremblement univerſel s'empara de tout ſon corps, mais la colere ſuccedant au trouble qui s'étoit emparé d'elle, elle ne regarda plus Oronte qu'avec des yeux étincelans de rage, & ne douta plus

que les Dieux qu'elle avoit si souvent invoqués contre lui ne l'eussent exprès livré à ses ressentimens; dans cette idée elle mit l'épée à la main, & s'approcha pour lui donner le coup fatal ; prête à lui percer le cœur elle jetta les yeux sur son visage, & son bras s'arrêta. Surprise de ce mouvement involontaire, elle l'attribua à l'honneur qui ne lui permettoit pas d'immoler son Ennemi endormi. Eveillons ce Perfide, s'écria-t-elle ! Les Dieux connoissent la justice de ma cause, ils me donneront la victoire. Dans cette résolution elle se rapprocha de son Ennemi, elle l'entendit soupirer, & jettant les yeux sur son visage, elle le vit baigné de larmes. Laisses-moi, disoit Oronte endormi, femme infidelle & perfide ! Ces paroles prononcées d'un ton plaintif & tendre, firent tomber l'épée de la main de Talestris ; mais bientôt son couroux se rallumant

elle reprit ſon épée : Oronte, s'écria-t-elle, éveille-toi ! Oronte en effet éveillé par ce cri, l'apperçut auprès de lui l'épée à la main, & dans une poſture ménaçante : Qui que tu ſois, dit Oronte, mettant l'épée à la main, tu te repentiras peut-être d'avoir troublé mon repos ? En prononçant ces mots il apperçut le viſage de Taleſtris, qui n'avoit pas encore baiſſé la viſiere de ſon caſque. Me tourmenterez-vous à jamais, lui dit-il ? La Reine ne lui répondit que par un coup d'épée, qu'Oronte para de la ſienne, il recula enſuite promptement derriere quelques arbres. Défends-toi, lâche, lui cria la Reine, & ne crois pas que je prenne ta fuite pour quelques reſtes de conſidération pour moi : la trahiſon & l'indigne traitement que tu m'as fait, ſont mille fois plus cruels pour moi, que la mort que tu pourrois me donner. En diſant ces paroles, elle

ſe précipitoit ſur lui avec fureur. Oronte ne voulant point tourner ſes armes contr'elle,&peu ſoigneux de conſerver une vie qui lui étoit devenuë importune, s'arrêta en ce moment & jetta ſon épée à dix pas. Préſentant alors ſon eſtomac à Taleſtris : frape,cruelle,lui dit-il, frape ce cœur que je t'avois donné, ôte-moi une vie que ton infidelité m'a renduë plus odieuſe que la mort que tu veux me donner ! Ne te ſouviens point que je ſuis cet Oronte qui s'étoit livré à toi avec une pure réſignation, & qui n'a jamais ceſſé de t'être fidele, même en te déteſtant ! Je pourrois défendre ma vie contre toi, mais le peu de ſoin que je prends pour mon ſalut te prouve aſſez que je préfere la mort à l'horreur de voir une ingrate & perſide Princeſſe.

Oronte auroit pû parler encore long-tems,Taleſtris étoit demeurée comme immobile à ces cruels re-

proches. Oroondate, Lisimachus & Ptolomée arriverent en ce moment. Oroondate saisit d'abord l'épée de la Reine, dont le trouble étoit si grand qu'elle ne lui fit aucune resistance; jettant ensuite les yeux sur le visage d'Oronte: pardonnez, Madame, dit-il à la Reine, si je ne puis m'empêcher d'embrasser votre Ennemi, & de croire que les Dieux m'amenent auprès de vous pour lui faire perdre cette qualité. A ces mots levant la visiere de son casque, il courut à Oronte & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Oronte surpris de cet accueil, le regarda attentivement: est-ce Oroondate que je vois, s'écria-t-il? oüi, lui dit Lisimachus, c'est le Prince des Scithes lui-même. Oronte voulut alors se jetter aux pieds d'Oroondate; mais ce Prince l'en empêcha en l'embrassant de nouveau; ensuite reculant quelques pas, & prenant un visage sérieux;

Prince, lui dit-il, j'ai donné ces premiers témoignages d'amitié au ſang qui nous unit, mais je ne puis m'empêcher de vous avouer, qu'inſtruit de l'infidelité que vous avez faite à la Reine, je ne ſois votre Ennemi, ſi vous ne cherchez à juſtifier & à réparer vos torts. Si je perds votre amitié, répartit Oronte, ſa perte me ſera plus ſenſible que tout autre malheur; mais quand je perdrois avec elle cette vie que cette ingrate Princeſſe pourſuit avec tant de rage, je ne ſçaurois me répentir de l'avoir fui après l'abandon qu'elle a fait d'elle-même, & je trouve bien plus étrange que vous déſapprouviez mes légitimes reſſentimens, & que vertueux comme vous êtes, vous puiſſiez avoir quelque eſtime pour cette volage & inconſtante Reine, que je n'ai que trop fidelement aimé. J'avois perdu pour elle le ſouvenir de tout ce qui m'étoit cher, & de tout ce que je

me devois à moi-même ; la Perfide me trahit indignement, & se livra à la honte pour me précipiter dans le désespoir : aujourd'hui que veut-elle de moi, & quelle est la cause de cette haine qu'elle ne peut assouvir que par ma mort ? Me suis-je opposé à ses nouvelles affections, & l'ai-je si mortellement offensée, en cherchant dans un bannissement le repos qu'elle m'avoit ôté pour jamais ? Oronte ne put s'empêcher de verser des larmes en prononçant ces paroles, & la Reine n'eut pas assez de patience pour l'écouter sans l'interrompre : apprends donc, Traître, s'écria-t-elle, quelle est cette infidelité dont tu te plains, & par laquelle de mes actions j'ai pû mériter les indignes traitemens que tu fais à une Reine qui n'est coupable que pour t'avoir trop légerement donné son cœur ! N'épargne plus une femme qui aux dépens de son honneur s'est renduë indigne de ton

affection, & qui ne veut plus vivre, puisqu'elle est l'objet de tes noires calomnies? Si ton désespoir, reprit Oronte, vient de la mort d'Alexandre, je te proteste par tous les Dieux que je n'y ai point contribué; mais puis-je ne te pas reprocher ce voyage que tu fis auprès de lui pour renouveller cette infame coutume que tu devois abolir en ma faveur? Cet indigne voyage si fatal à ta réputation se fit avec trop d'éclat pour être ignoré d'un Amant! Oronte auroit poursuivi ses cruels reproches, s'il n'eût vû pâlir Talestris, & peu après tomber évanouie entre les bras de Lisimachus. Oronte, tout jaloux, tout irrité qu'il étoit, fut si touché de l'état où il la voyoit, qu'il ne put retenir ses larmes. La Réine par les soins d'Hipolite & des Princes qui l'entouroient, reprit connoissance: regardant alors le Prince des Massagetes: vous avez eu raison, Oronte, lui dit-elle,

de m'abandonner si vos soupçons sont justes, & après cette infamie que vous me reprochez, je suis sans doute indigne & de votre amour & de votre estime; mais si vous m'aviez aimée, vous m'auriez mieux connuë, & n'auriez pas si facilement donné créance à vos lâches soupçons : vous êtes indigne aujourd'hui que je me justifie du crime dont vous osez m'accuser, il me suffit de n'avoir rien à me reprocher, & j'ai tant d'illustres témoins de mon innocence dans l'occasion dont vous parlez, que ma réputation n'en peut souffrir aucune atteinte. Si les plaintes que vous faites, ajouta Ptolomée, adressant la parole à Oronte, n'ont d'autres fondemens que le voyage de la Reine auprès d'Alexandre, elles sont très-injustes; je puis, ainsi que mille autres témoins, vous protester devant tous les Dieux, que cette belle Reine n'eut jamais un mo-

ment de converſation particuliere avec Alexandre, & il m'eſt facile de vous prouver qu'Epheſtion, Perdicas, Cratere & moi couchions tous les ſoirs dans la chambre du Roi; quelques ſoupçons qu'on vouloit attenter à ſa vie l'obligeoient d'en uſer ainſi; Perdicas & Leonatus pourront vous atteſter la vérité de ce que je vous avance. Non, Oronte, ajouta la Reine, n'interrogez perſonne pour une choſe à laquelle vous n'avez plus d'interêt, vivez dans votre opinion, & laiſſez-moi dans celle où je ſuis, que vous êtes l'homme du monde le plus indigne des faveurs que vous avez reçuës de moi; quoiqu'elles n'ayent point paſſé les bornes de la plus ſcrupuleuſe vertu, elles ne m'en paroiſſent pas moins criminelles, puiſque je les ai accordées au plus ingrat de tous les mortels: perdez-en le ſouvenir, comme je perds le deſſein d'attaquer une vie

qui pour ma honte me fut autrefois plus chere que la mienne propre : allez, éloignez-vous de moi & ne me revoyez jamais, c'eſt tout ce que je vous demande. Oronte reconnoiſſant alors combien ſes ſoupçons avoient été injuſtes, fut pénétré de la plus vive douleur : quoi ! s'écria-t-il, il eſt donc vrai que Taleſtris eſt innocente, & qu'Oronte eſt un Ingrat, un Perfide, indigne de voir le jour ! Taleſtris ſe rapprochoit de ſon cheval, & ne ſongeoit plus qu'à s'éloigner de ce lieu. Oronte ſe mettant devant elle, Madame, lui dit-il, daignez, je vous en conjure, m'écouter un moment, ſongez que je ne me ſuis livré à mes ſoupçons que ſur ce que m'a dit une Armée entiere de vos femmes que je commandois en Capadoce ; elles m'annoncerent cette fatale nouvelle, comme une avanture que vous vouliez publier par toute la Terre. Je devois ſans doute

ne pas ajouter foi à ces bruits injurieux à votre gloire, & je reconnois maintenant que je ſuis mille fois plus criminel que vous ne pouvez vous l'imaginer; en vous jurant que malgré ma rage & ma jalouſie, je n'ai jamais ceſſé de vous adorer, je ne prétends point obtenir grace d'une faute indigne de pardons, j'oſe ſeulement vous ſuplier d'accepter mon ſang & ma vie, en réparation de l'offenſe que je vous ai faite. Oronte, en achevant ces paroles, tira ſon épée, il alloit ſe précipiter deſſus, ſi Oroondate ne ſe fût oppoſé à ſon deſſein. Taleſtris, que ces marques d'un vrai répentir touchoient malgré elle, s'approcha de lui : ſi j'avois déſiré votre mort, lui dit-elle, je n'aurois pas abandonné le deſſein de vous la donner: non, Oronte, je veux que vous viviez pour vous inſtruire de ma conduite mieux que vous n'avez fait juſqu'ici, mais éloignez-vous

de moi. En finiſſant ces mots elle ſe jetta ſur ſon cheval, & ſans attendre Oroondate, Liſimachus & Ptolomée, elle pouſſa à toute bride du côté du camp. Le triſte Oronte la regarda le plus long-tems qu'il lui fut poſſible, & lorſqu'il l'eut perduë de vûe, il s'enfonça dans le plus épais du Bois, malgré tout ce que put faire Oroondate pour le retenir. Ce Prince eut un véritable chagrin du départ d'Oronte, & de voir ainſi terminer une avanture de laquelle il avoit eſperé un plus heureux ſuccès. Il réſolut de travailler de tout ſon pouvoir pour calmer la colere de Taleſtris; Liſimachus & Ptolomée approuverent ſon deſſein. Etant remontés tous les trois à cheval, ils reprirent le chemin du camp. Oroondate, en arrivant dans ſa tente, fut agréablement ſurpris d'y trouver la Princeſſe ſa ſœur: ma chere ſœur, lui dit-il en l'embraſſant, les Dieux fideles à leur pro-

meſſe, vous rendent donc enfin à mes vœux; mais que vous fûtes cruelle de m'abandonner dans un état qui ne me permettoit pas de vous ſuivre! Seigneur, lui répondit la Princeſſe, lorſque je m'éloignai de vous, je croyois ne vous quitter que pour quelques inſtans, & ſi l'on ne m'en eût ôté la liberté, vous m'euſſiez revûe une heure après mon départ; mais avant de vous raconter ce dernier accident de ma vie, je continuerai, ſi vous trouvez bon, à vous apprendre l'hiſtoire que j'avois commencée.

Je vous ai déja inſtruit de l'amour du Roi mon pere pour Stratonice, & des perſécutions que j'eſſuyois de la part d'Arzacome, le frere & la ſœur avoient un ſort bien différent. L'empire que Stratonice avoit ſur l'eſprit du Roi égaloit l'averſion que j'avois pour ſon frere; ce fut dans ce tems-là que les Nomades & Hiléens ſe révolterent; le Roi envoya

envoya contr'eux Theodate, Prince des Sarmates, avec une Armée de trente mille hommes. Nous apprîmes bientôt qu'en plusieurs rencontres nos troupes avoient eu de grands avantages, & enfin que Theodate avoit gagné une bataille complette contre les Rebelles. Theodate, en instruisant le Roi de tout ce qui s'étoit passé, ne cessoit de lui vanter un jeune Etranger qui s'étant attaché à son service avoit plus contribué que personne aux avantages qu'on avoit remportés; que ce vaillant Etranger lui avoit sauvé deux fois la vie, & par sa prudence & sa valeur avoit ramené la victoire du côté des Scithes. Il lui manda quelque tems après, que pour récompenser cet Etranger des grandes actions qu'il ne cessoit de faire, il venoit, du consentement de toute l'Armée, de lui accorder le commandement de la Cavalerie, que ses troupes ne trouvoient rien

d'impoſſible, quand elles marchoient ſous les ordres d'Arzace.

A ce nom d'Arzace, Oroondate ſoupira & changea de couleur, mais il ne voulut point interrompre la Princeſſe ſa ſœur qui pourſuivit en ces termes: En peu de tems cette guerre fut terminée par la valeur d'Arzace, qui avec un détachement des troupes de Theodate avoit entierement défait le reſte de l'Armée ennemie. Ces nouvelles donnerent au Roi un extrême déſir de voir ce vaillant Etranger. Theodate revint bientôt à la Cour, & amena avec lui ce vaillant Guerrier. J'étois auprès du Roi, lorſque Theodate lui préſenta Arzace, j'avouë que je fus ſurpriſe de ſa bonne mine, & de la beauté que je remarquois en lui; il étoit alors dans ſa vingtiéme année, & on ne pouvoit aſſez s'étonner de trouver en lui dans un âge ſi peu avancé toutes les vertus qui forment les grands Capitaines. Le Roi

le regarda avec admiration : Arzace mit un genou à terre pour lui baiser la main ; le Roi le releva en l'embrassant, & lui demanda ensuite de quel Païs il étoit : Sire, lui dit Arzace, je suis né dans la Bactriane, mes parens y tenoient un rang considérable avant la défaite de Darius, je les ai quittés depuis long-tems pour chercher la gloire dans les Armées, j'ai fait jusqu'ici ma Patrie des lieux où j'ai trouvé la guerre : le Prince Theodate m'attacha au service de votre Majesté. Vous ne pouviez, reprit le Roi, vous arrêter en aucun Païs où votre vertu fût plus estimée que parmi nous, vous y avez déja trouvé cette gloire que vous cherchez, & avec elle un Prince qui se fera toujours un devoir & un plaisir de reconnoître les importans services que vous lui avez rendus. Arzace répondit au Roi avec beaucoup de modestie, & la conversation ayant changé d'objet,

il nous fit aiſément connoître qu'il avoit autant d'eſprit que de grace à s'expliquer. Le Roi depuis ce jour cherchant à ſe l'attacher le combla de ſes bienfaits ; il les reçut ſans empreſſement & ſans dédain ; toute la Cour charmée de ſon mérite vit ſans envie ſa naiſſante fortune, ſa faveur devint bientôt preſqu'égale à celle d'Arzacome ; mais l'uſage qu'il en fit lui attira de nouveaux amis, & le fit admirer de tout le monde. Quoique dans toutes ſes actions on ne reconnût aucune marque d'orgueil, on remarqua cependant qu'il ne pouvoit ſe ſoumettre à faire ſa cour à Arzacome ſous qui tout fléchiſſoit dans l'Empire. Arzacome qui s'en apperçut, & qui craignoit d'ailleurs que la fortune d'Arzace ne pût nuire un jour à la ſienne, tenta pluſieurs fois de lui nuire auprès du Roi ; mais ce Prince qui connut les motifs des diſcours d'Arzacome, & qui, hors

ſon amour, étoit incapable de foibleſſe, n'en fit que plus d'accueil au vaillant Arzace. Ce nouveau Favori paſſoit peu de jours ſans venir me faire ſa cour. Un jour étant dans ma chambre avec le Prince Carthaſis mon oncle, Theodate me dit qu'Arzace chantoit parfaitement bien, & jouoit à merveille de la lyre, je le priai ſi inſtamment de me donner la ſatisfaction de l'entendre, qu'il fut forcé de m'obéir. Il chanta un air ſi tendre, & des paroles ſi propres à cet air, que tout le monde en parut touché; il attachoit ſouvent ſes yeux ſur mon viſage, mais il les baiſſoit auſſitôt qu'il s'appercevoit que je le regardois; dès qu'il eut ceſſé de chanter, chacun lui donna les éloges qu'il méritoit. Arzace, lui dis-je, vous êtes un homme extraordinaire! vous réuniſſez tous les talens, mais ou je me trompe fort, ou vous n'êtes pas exempt de cette paſſion que

vous sçavez si bien exprimer! vôtre jeunesse & votre ardeur pour la gloire m'avoient fait croire que vous dédaigniez l'amour. J'aimerois peu la guerre, me répondit Arzace, si elle ne me fournissoit les occasions de rendre quelques services au Roi : toutefois, Madame, l'amour & la gloire ne sont pas incompatibles, & il ne faut quelquefois qu'un moment pour perdre une liberté qu'on a long-tems conservée : j'avouerai que je suis bien éloigné de cette tranquilité dans laquelle vivent ceux qui sont insensibles. Arzace ne put s'empêcher d'accompagner ces paroles d'un soupir, qui me fit connoître que son ame ressentoit cette passion que son chant exprimoit si bien. Il y a peu de fortunes, lui dis-je, ausquelles Arzace ne puisse légitimément prétendre. La bonté de votre Altesse, me repliqua-t-il, ne m'empêchera point de me connoître;

j'aime, il eſt vrai, mais je borne toute mon eſperance à la ſeule ſatisfaction d'aimer ; l'objet de cet amour méritant toute mon eſtime, mon reſpect égalera toujours ma tendreſſe. Le Roi entrant dans ma chambre interrompit cette converſation, Arzacome le ſuivoit ; il y avoit quelque tems que je ne l'avois vû, & je me flatois que la façon dont je l'avois reçu avoit enfin refroidi ſes injuſtes prétentions, mais je m'apperçus bientôt qu'il étoit toujours le même. Le Roi étoit tellement ſoumis à Stratonice qu'il ſouffroit que ſon frere fit éclater publiquement la paſſion qu'il avoit pour moi. Je m'en plaignois ſouvent à Carthaſis mon oncle, quelquefois même à Arzace, dont la converſation ſçavoit calmer mes ennuis. Je prenois pour un ſimple déſir de me plaire la façon dont il déſapprouvoit l'audace d'Arzacome, & la colere qu'il êtoit prêt à

faire éclater toutes les fois qu'il rencontroit cet insolent Favori; cependant je m'apperçus qu'Arzace devenoit de jour en jour triste & rêveur, & que malgré les efforts qu'il se faisoit pour se contraindre devant moi, il n'avoit plus cette premiere gayeté que nous avions remarquée en lui; je ne doutai point qu'il ne fût amoureux, mais je ne pus découvrir quel étoit l'objet de sa passion. La Princesse Thomiris & moi le surprîmes un jour dans l'embrasure d'une fenêtre: Arzace, lui dis-je, cette mélancolie qu'on remarque en vous, nous fait croire que vous êtes véritablement amoureux. Arzace à ces mots attachant ses yeux sur mon visage: il n'est que trop vrai, Madame, me dit-il, que je brûle d'un feu qui ne s'éteindra qu'avec moi: J'aime non-seulement sans être aimé, mais sans oser même esperer de l'être. Quoi, lui dis-je, la personne que vous aimez ignore

votre amour! Je ne sçai, me répliqua Arzace, si mes yeux, ou quelques-unes de mes actions ont trahi le silence que je me suis imposé; mais si j'ai quelque empire sur moi, elle ignorera toujours ce que je pense. Le Roi, en s'approchant de nous, vint encore interrompre cette conversation; sa passion pour Stratonice prenoit tous les jours de nouvelles forces, & cette Princesse ayant eu l'adresse d'y resister constamment, sçut par-là l'engager à se déterminer enfin à l'épouser. Ceux qui vous étoient attachés, mon frere, voulurent envain faire au Roi des représentations sur ce mariage inégal; votre longue absence, & l'ignorance où l'on étoit de votre sort, furent les prétextes dont il se servit pour conclure ce qu'il avoit résolu. Cette alliance augmenta l'orgueil d'Arzacome, j'en fus pénetrée de la plus vive affliction, prévoyant aisément l'au-

torité & le crédit que ce mariage alloit donner à Arzacome. Arzace qui entroit dans mes peines, & partageoit mon chagrin à cet égard, fut cependant obligé de prendre part à toutes les fêtes qui se donnerent à l'occasion du mariage du Roi ; il remporta les prix des courses & des combats qui se firent, ses succès redoublerent l'envie que Arzacome avoit contre lui. Stratonice devenuë Reine, ne cessoit de me parler en faveur de son frere, par-là elle s'attira bientôt ma haine. Etant un jour descenduë dans le jardin pour éviter la visite de la Reine, je me promenai quelque tems avec Celenie : cette fille qui m'étoit infiniment chere, après m'avoir entretenuë d'Arzacome & d'Arzace, s'arrêta tout d'un coup, & me regardant en souriant : voulez-vous, Madame, me dit-elle, me permettre de vous avoüer ce que je pense de la mélancolie que

nous remarquons dans Arzace ! Tu me feras plaiſir, lui dis-je. Hé bien, reprit Celenie, je crois que vous ſeule êtes cauſe de ce changement dans ſon humeur. Arzace eſt amoureux, & ne l'eſt que de la Princeſſe Berenice, ſes regards continuellement attachés ſur vous, ſon embarras, lorſque vous le preſſez de nommer l'objet de ſa tendreſſe, & mille autres choſes que j'ai remarquées, ne me permettent pas de douter de ce que je vous dis. Ce diſcours de Celenie me faiſant faire réflexion ſur tout ce qui s'étoit paſſé entre Arzace & moi, je commencai à croire que ſes ſoupçons n'étoient pas ſans fondement; mais ne voulant pas lui avoüer ce que j'en penſois : je ne crois pas, lui dis-je, qu'Arzace ait pû avoir une pareille penſée, je ſerois véritablement affligée ſi cela étoit, puiſque je me verrois forcée à bannir de ma préſence un homme que j'eſtime infi-

niment. J'avois cru, me répliqua Celenie, se répentant de s'être expliquée si clairement, que les pensées étoient libres, & que l'aveu seul de l'amour pouvoit offenser, je crois donc, comme vous, Madame, qu'Arzace se borne au respect qu'il doit à Berenice. Je le veux penser ainsi, lui répondis-je fort sérieusement. En parlant de la sorte nous apperçumes cet Arzace qui faisoit le sujet de notre conversation; il étoit endormi sur un lit de gason. Celenie s'en approchant malgré moi, apperçut auprès de lui une boëte à portrait qu'elle me rapporta sur le champ : voilà, me dit-elle, de quoi nous éclaircir de nos doutes; je voulois l'empêcher d'ouvrir cette boëte, mais je n'en eus pas le tems; malgré moi elle l'offrit à mes yeux, & nous reconnûmes l'une & l'autre que c'étoit mon portrait. Egalement surprise & irritée de cette découverte, je

m'en pris à Celenie : vous avez voulu, lui dis-je, dévoiler ce fatal myſtere : Je ne veux point vous cacher tout le cas que je fais d'Arzace; ſi ſa naiſſance répondoit à ſon mérite, il ſeroit digne des plus illuſtres Princeſſes de la Terre; mais Arzace inconnu ne peut, ſans m'offenſer, élever ſes vœux juſqu'à moi: avertiſſez donc ce Téméraire de ne ſe preſenter jamais devant moi. Je m'éloignai d'elle en finiſſant ces mots, & rentrai dans mon appartement. Celenie malgré elle s'acquitta de la commiſſion dont je venois de la charger. Arzace accablé par un ordre ſi rigoureux fut prêt à tomber à ſes pieds. Celenie, lui dit-il, je mérite la punition qu'on m'impoſe, puiſqu'il eſt trop vrai que j'adore la Princeſſe; mais de grace faites-lui conſiderer que le haſard ſeul lui a fait connoître mon crime, que mon reſpect m'avoit condamné à un éternel ſilence; dites-lui encore

que ses ordres m'étant sacrés, je lui obéirois sur le champ, si je pouvois m'éloigner d'elle en ce moment, sans trahir l'Etat & sans la trahir elle-même ; il est nécessaire avant que je parte, que j'obtienne d'elle un moment d'audience, je vous proteste que ce n'est point pour lui parler d'un amour qu'elle condamne & qu'elle doit condamner, c'est pour son seul interêt, pour assurer son repos, que je la suplie de m'accorder la grace que je lui demande. Celenie attendrie par ses discours, & par la douleur qui étoit peinte sur son visage, lui promit tout ce qu'il voulut, & revint me trouver dans mon appartement. J'étois si troublée & si affligée de cette avanture, que de long-tems elle n'eut la liberté de me parler. Je me reprochois d'avoir par ma douceur occasionné la témérité d'Arzace, je ne pouvois sans colere réflechir à la bisarrerie de ma fortune qui me

donnoit des Amans si peu faits pour porter leurs vœux jusqu'à moi ; ce n'est pas que je ne rendisse justice au mérite & à la vertu d'Arzace, mais sa naissance me paroissoit devoir lui interdire des sentimens si peu conformes à son état. Celenie ayant laissé exaler ma colere, me raconta tout ce que je viens de vous dire, & j'avouë que je fus véritablement attendrie de la douleur d'Arzace; cependant je persistai à lui refuser l'audience qu'il me demandoit. Arzace l'ayant rencontrée deux jours après la pressa de nouveau de m'engager à lui accorder un entretien d'un moment : je parts une heure après, lui dit-il, mais il m'est impossible de quitter la Scithie avant d'avoir revelé à la Princesse le secret que j'ai à lui confier. Celenie revint me trouver & me fit part de cette conversation. Malgré ma répugnance j'accordai enfin l'audience qu'Arzace me de-

mandoit. Celenie l'informa ſur le champ de ma réſolution, & que je me rendrois ſur le ſoir dans le jardin; je m'y rendis en effet : à peine étois-je entrée dans le boſquet où Celenie lui avoit donné rendez-vous, que j'apperçus Arzace qui oſant à peine me regarder, ſe jetta à mes genoux : Arzace, lui dis-je, levez-vous, & n'oubliez pas les conditions auſquelles je vous vois pour la derniere fois. Ne craignez pas, Madame, me dit Arzace, en me regardant avec des yeux pleins de ſa paſſion, que j'abuſe de la grace que vous me faites, je ſçais trop combien je ſuis coupable, & ce n'eſt point pour me juſtifier que j'ai pris la liberté de vous demander cet entretien, c'eſt pour vous apprendre un ſecret qu'il n'eſt plus tems de vous laiſſer ignorer. Toxaris entrant dans la tente d'Oroondate interrompit le récit de la Princeſſe Berenice : Armez-

vous, Seigneur, lui dit-il promptement, les Ennemis attaquent le camp. Oroondate prit ſes armes ſans perdre de tems, & ſortant de ſa tente, il apperçut d'abord la cauſe de cette allarme, un ſeul Guerrier l'avoit cauſée; cet homme ſuperbement armé, & monté ſur un cheval de grand prix, s'étoit par ſes coups terribles fait un chemin juſqu'à la tente d'Oroondate. Eumene & Phratapherne, qui ſe trouverent armés & à cheval, vinrent s'oppoſer à ſa fureur; Phratapherne à ſes armes, & encore plus à ſes redoutable coups reconnut le grand Arzace, qui à la derniere bataille avoit tué ſon fils; il courut contre lui animé par le déſir de la vengeance, il lança ſon javelot à Arzace qui le para de ſon bouclier, & fondant ſur Phratapherne l'épée haute, il le fit tomber ſans vie à ſes pieds du premier coup. Eumene qui vit périr ſon ami courut contre

Arzace, il fit tomber sur la tête de ce redoutable Guerrier un si pésant coup d'épée, qu'Arzace en fut ébranlé; mais se raffermissant aussitôt, il heurta Eumene avec tant de violence qu'il le renversa aux pieds des chevaux; cette action se passa auprès de la tente d'Oroondate, dans le moment que ce Prince sortoit suivi de la Princesse Berenice. Arzace appercevant cette Princesse & son implacable Ennemi, mit promptement pied à terre, & vint fondre l'épée haute sur le Prince des Scithes. Oroondate reconnut Arzace à ces terribles marques de sa valeur, & remerciant les Dieux d'une rencontre qu'il désiroit si ardemment, il vint au-devant de lui avec une fureur égale à la sienne; la rage qui les animoit ne leur permettant point de songer à se défendre, ils se blesserent bientôt l'un & l'autre; se trouvant trop près pour se fraper, ils se saisirent au corps

mutuellement, & commencerent une lutte effrayante. Ces deux vaillans hommes, après plusieurs efforts rédoublés tomberent tous les deux ensemble, & se roulerent long-tems sur la terre, sans pouvoir obtenir d'avantage l'un sur l'autre; ne pouvant dans ce genre de combat satisfaire la rage qui les animoit, ils se releverent en même-tems & reprirent leurs épées; dans ce moment un Soldat passant derriere Arzace lui porta un coup de javeline dans les reins. Oroondate qui vit cette action avec une douleur véritable, courut avec fureur sur ce lâche Soldat, & lui fendit la tête d'un seul coup d'épée; se retournant ensuite il vit Arzace chanceler, & son épée lui tomber des mains. Oroondate défesperé du succès de ce combat, pria ceux qui l'entouroient de prendre soin de son Ennemi, & de le faire porter dans sa propre tente. Arzace pendant ce tems-là, s'affoi-

bliſſant de moment en moment, s'étoit laiſſé tomber à terre ; on l'emporta promptement dans la tente d'Oroondate. Ce Prince ne voulut point permettre qu'on viſitât ſes bleſſures qu'on n'eût panſé celles de ſon Ennemi : je n'oſe, dit-il, m'offrir à ſes yeux après la trahiſon qu'on lui a faite ; dites-lui qu'il reçoive les ſecours que je veux lui donner, ſans chagrin & ſans crainte de s'engager à quelque reconnoiſſance ; je ne travaille à la conſervation de ſa vie, que pour l'attaquer une autre fois avec plus de gloire, & pour réparer une partie de la honte que j'ai reçuë par le ſuccès de notre combat. Cependant Arzace qui juſques-là avoit refuſé tous les ſecours qu'on vouloit lui donner & ſembloit attendre la mort avec impatience, inſtruit de ce qu'Oroondate avoit chargé qu'on lui dît de ſa part, ſe prêta ſur le champ aux ſoins qu'on lui rendit. Oüi, dit-il,

j'accepte l'aſſiſtance que veut me donner mon Ennemi, il me reverra encore l'épée à la main, puiſqu'il le veut. LesChirurgiens trouverent le fer du javelot rompu dans ſon corps, & ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'ils parvinrent à l'en retirer. Arzace ſouffrit cette douloureuſe opération, ſans ſe plaindre un moment, ſes autres bleſſures ſe trouverent peu conſidérables; on appliqua ſur toutes la merveilleuſe herbe de Ptolomée, on le laiſſa ſeul comme il le déſiroit. Les Chirurgiens ſe rendirent enſuite dans la chambre d'Oroondate qu'on avoit forcé à ſe coucher, ils panſerent ſes bleſſures en préſence de la plus grande partie des Chefs de l'Armée qui s'étoient rendus dans ſa tente; ils lui rendirenr compte en même-tems de l'état où ils avoient laiſſé ſon Ennemi, & de la façon dont il avoit reçu les ſecours qu'ils lui avoient donné de ſa

part. Ce récit acheva de faire connoître à Oroondate que ceGuerrier étoit Arzace, mais il n'en voulut rien dire pour ne point allarmer la Princeſſe Berenice. Cependant la nuit arriva, tout le monde s'étant retiré, les deux Bleſſés la paſſerent dans des inquiétudes peu différentes. Oroondate déſeſperé du ſuccès de ſon combat, ſe reprochoit d'avoir été prévenu par Arzace, il ne pouvoit en même-tems comprendre pourquoi cet heureux Rival témoignoit tant d'acharnement contre lui : que je donne ma vie, diſoit-il, pour entraîner avec moi dans le tombeau l'Ennemi de mon repos, celui qui m'enleve le cœur de Statira, perſonne ne peut en être étonné ; mais qu'Arzace sûr d'être aimé, jouiſſant du plaiſir de voir ce qu'il adore, vienne braver mille morts pour attaquer un Rival malheureux ſur lequel il n'a que trop d'avantage, c'eſt ce que je ne puis

comprendre. Arzace de ſon côté étoit en proye aux plus affligeantes penſées ; la douleur de ſe voir au pouvoir de ſes Ennemis ne faiſoit pas ſa plus grande peine ; il ne pouvoit ſonger, ſans ſe livrer aux plus grands déſeſpoirs, qu'il venoit d'être témoin du bonheur de ſon Rival, qu'il avoit vû de ſes propres yeux la Princeſſe Berenice ſortir de la tente de ce cruel Ennemi. Puiſque cette infidelle Princeſſe m'abandonne, diſoit-il, je ne dois plus ſonger qu'à mourir, mais emploïons le peu de vie qui nous reſte à nous venger ; à ces mots, animé d'une nouvelle fureur, il attendit le jour avec impatience pour exécuter la funeſte réſolution que ſon déſeſpoir lui dictoit. Cependant Berenice, Taleſtris, Liſimachus, & pluſieurs autres Chefs de l'Armée à qui l'inquiétude de l'avanture de la veille n'avoit pu permettre de ſe repoſer, entrerent avant le jour dans la tente

d'Oroondate; ce Prince qui n'avoit pû fermer l'œil de toute la nuit les vit arriver avec joie, il envoya aussitôt un de ses gens sçavoir des nouvelles de son Ennemi. Cette attention de sa part renouvella l'affliction du malheureux Arzace. S'étant informé si Oroondate étoit seul dans sa chambre; celui qui étoit venu le visiter de la part de ce Prince, lui nomma la Princesse Berenice, & tous ceux qui étoient dans la tente du Prince des Scithes. Arzace, au nom de Berenice, fit un cri que cet homme prit pour un effet de la douleur qu'il ressentoit de ses blessures. Lorsqu'Arzace fut seul & en liberté de réflechir à la nouvelle confirmation qu'on venoit de lui donner de son malheur, il ne songea plus qu'à exécuter son funeste dessein : mourons, dit-il, mais que ce soit aux pieds de l'infidelle Berenice. Malgré sa foiblesse, & les douleurs qu'il ressentoit, il se fit habiller,

habiller, & ayant caché son poignard sous ses habits, il se fit conduire à la chambre d'Oroondate. La Princesse Berenice qui l'apperçut entrer la premiere, le reconnut malgré l'état où il étoit; mais elle fut tellement surprise de le voir, qu'elle en perdit presque sa connoissance & le sentiment. Oroondate & tous ses amis également surpris de cette avanture, se regarderent mutuellement dans ce moment. Je ne viens point, dit le foible Arzace, pour troubler votre bonheur, ni pour m'opposer à la fortune de mon Rival, il s'en est rendu digne par sa vertu, & je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je conservois encore le dessein que j'avois contre sa vie. Je viens, Berenice, continua-t-il, rendre à tes pieds cette vie que je t'avois aveuglément donnée; je ne te rappellerai point tes sermens, ni ce que tu dois au service d'un

homme qui a abandonné pour toi ses Parens, ses Etats, & son propre honneur. En finissant ces paroles, il tira le poignard qu'il avoit caché sous ses habits, & levant le bras, il alloit se percer le cœur, si Lisimachus, qui étoit près de lui, n'eût arrêté son bras; Arzace étoit si foible que Lisimachus lui arracha facilement le poignard de la main. Oroondate, Oxiarte & Artabase, qui avoient pendant ce tems-là considéré attentivement le visage d'Arzace, paroissoient agités de diverses pensées. Oxiarte, s'écria Oroondate, est-ce une illusion, ou vois-je réellement le vaillant Artaxerxe! Arzace, que Lisimachus soutenoit, tourna la tête, en entendant ces mots, & jetta les yeux sur le visage d'Oroondate, que jusques-là il avoit peu regardé. Arzace l'ayant considéré un moment avec attention, poussa tout à coup un cri de joie, & malgré sa foiblesse s'élançant jus-

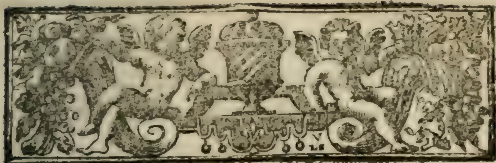
qu'à ſon lit : Oroondate! ô mon frere! eſt-ce vous, s'écria-t-il? Ces paroles & cette action auroient achevé de perſuader au Prince des Scithes, & au reſte de la Compagnie, que le vaillant Arzace n'étoit autre que le Prince Artaxerxe, s'ils ne ſe fuſſent ſouvenus que huit années s'étoient écoulées, depuis que de leurs propres yeux ils l'avoient vû périr ſous les armes des Scithes. La Princeſſe Berenice revenuë de ſon premier trouble, & ne pouvant plus garder le ſilence en cette occaſion : N'en doutez plus, mon frere, dit-elle à Oroondate, c'eſt le Prince Artaxerxe que vous voyez. Oüi, mon frere, pourſuivit Arzace, je ſuis cet Artaxerxe qui vous fus cher autrefois. Juſtes Dieux, s'écria Oroondate, vous me rendez mon cher Artaxerxe! Helas! j'ai peine à croire un ſi grand bonheur : les Morts reviennent-ils au jour? Artaxerxe ne mourut point, reprit

Arzace, & il a eu dans la Scithie une destinée pareille à celle que vous eûtes dans la Perse ; je me suis caché à toute la Terre, ma Princesse seule a connu Artaxerxe sous le nom d'Arzace. Oroondate ne pouvant retenir les pleurs qu'une joie vive & pure le forçoit à répandre, accabloit ce Prince des plus tendres embrassemens, l'excès de son ravissement lui permettoit à peine d'ouvrir la bouche. Artaxerxe mon frere, répetoit-il sans cesse, vous m'êtes donc rendu ! Oxiarte & Artabase, qui n'étoient pas moins ravis que lui de ce surprenant évenement, ne purent assez être maîtres d'eux-mêmes pour ne pas troubler cette tendre reconnoissance. Lisimachus, qui sans le connoître avoit conçu pour lui une véritable amitié, partageoit sincerement la joie de ces illustres personnes. Quoi ! disoit sans cesse Oroondate, c'est le sang de mon cher

Artaxerxe que ma main ſacrilege a ſouvent répandu ! C'étoit contre mon frere, s'écrioit Arzace, que je formois de ſi cruelles réſolutions ! Grands Dieux, pourſuivoit Oroondate, que de graces j'obtiens en ce jour ! Il ne vous ſuffit pas de me redonner Artaxerxe, vous me rendez Statira que j'avois perduë, & que mon lâche cœur a oſé ſoupçonner d'infidelité ! Quoi, diſoit Arzace, Berenice ne m'a point abandonné, & c'étoit à ſon frere qu'elle donnoit ſes tendres careſſes qui nous ont couté tant de ſang ! Ah ! ma Princeſſe, pourſuivit-il, que fera le criminel Arzace pour obtenir le pardon de tant d'offenſes ! Vos fautes ſont pardonnables, lui dit Berenice, puiſqu'elles me prouvent votre amour ! Ah ! ma ſœur, lui dit Oroondate, que je comprends aiſément, que vous n'ayez pû vous défendre d'aimer Arzace, tout inconnu qu'il vous

étoit ! Que je vous trouve heureuſe d'avoir ſçu plaire au plus aimable, & au plus grand de tous les Princes. Liſimachus craignant que la ſanté d'Arzace ne ſouffrît d'une ſi longue converſation, voulut l'engager à retourner dans ſa chambre, mais ce Prince ne pouvant ſe ſéparer de ſon cher Oroondate, on fit apporter un ſecond lit, où l'on coucha promptement ce Prince, & tout le monde étant ſorti de la chambre, il ſe livra à un repos qu'il n'avoit pu gouter depuis long-tems.





CASSANDRE.



TANDIS que la joie & le repos habitent dans la tente d'Oroondate, la douleur regne constamment dans celle de Demetrius. Ce jeune Prince que rien ne pouvoit consoler, étoit sorti selon sa coutume à l'aurore naissante pour aller répandre des pleurs sur le tombeau de l'infortunée Hermione; il se promenoit ensuite tristement sur le bord du fleuve, lorsqu'il apperçut plusieurs femmes assises sous quelques arbres. L'affligé Demetrius surpris de cette rencontre, songeoit déja à s'éloigner de ce lieu; mais ayant

Livre premier du septiéme tome.

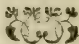
par hasard jetté les yeux sur ces femmes, & s'étant arrêté un moment, il les entendit proferer quelques plaintes dont son ame fut attendrie; il s'approcha encore plus près, & vit une jeune Dame parmi cette troupe à qui tout le reste rendoit des respects. Quoique Demetrius ne pût voir le visage de cette jeune personne qu'imparfaitement, il connut cependant qu'elle étoit véritablement belle. Il entendit bientôt qu'elle parloit de la sorte à un Vieillard qui étoit auprès d'elle. Ne me flatez plus, Theogene, & croyez avec moi que cette suite éternelle de la colere des Dieux est la punition de mon ingratitude & de ma lâcheté. Comment ai-je pû survivre à ce que j'ai perdu! Oüi, je devois vous accompagner au tombeau, vaillant & fidele Prince qui mourûtes pour moi, je n'aurois point eu le chagrin d'être témoin des infortunes, & de la perte de

tous les miens, & je ne ſerois point réduite à errer de Province en Province pour chercher un aſile contre mes Perſécuteurs. Demetrius touché par ces paroles, & par le ſon de la voix de celle qui les proferoit, s'avança auſſitôt du côté de cette belle Inconnuë, il fut ſurpris & ébloui de tous les charmes qui s'offrirent à ſa vûe. Cette belle Etrangere également étonnée de la beauté & de la bonne mine du vaillant Demetrius, ſe leva promptement en le voyant approcher. Madame, lui dit ce Prince, la liberté que je prends ne ſeroit pas pardonnable, ſi elle n'avoit une cauſe légitime; je n'ai interrompu votre converſation que pour vous aſſurer que vous trouverez parmi les Succeſſeurs d'Alexandre, l'aſile & le ſecours dont vous pouvez avoir beſoin; ils ne me déſavoüeront point, quand je vous proteſterai qu'ils recevront les occaſions de vous ſervir, comme

un véritable bienfait. Votre air & tout ce qu'on remarque en vous, lui dit cette belle Inconnuë, ne me permettent pas de douter que vous ne ſoyez un des plus illuſtres Succeſſeurs d'Alexandre. Je compte aſſez ſur l'amitié de la plûpart de ces Princes, reprit Demetrius, pour oſer vous offrir tout ce qui peut dépendre d'eux. Leurs affaires, répliqua l'Etrangere, ſont ſi grandes & ſi importantes que mes interêts ne doivent pas les en détourner; je ne prétends auſſi leur demanderqu'une retraite contre les cruels Ennemis qui ont détruit une illuſtre Maiſon alliée de celle du grand Alexandre, & qui en pourſuivent encore les miſerables reſtes avec inhumanité. Vous obtiendrez d'eux, ajouta Demetrius, tout ce que vous pouvez en déſirer. Quelques Officiers de l'Armée paſſerent en ce moment dans cet endroit, appercevant Demetrius ils vinrent l'aborder avec

respect ; le Vieillard qui accompagnoit cette belle Inconnuë s'informa de quelqu'un d'eux du nom de ce jeune Guerrier qui leur offroit son secours. Ayant appris qu'il s'appelloit Demetrius, fils d'Antigonus, il le vint dire tout bas à sa Maîtresse, & cette aimable personne s'approchant alors de Demetrius : Seigneur, lui dit-elle, je n'avois pas besoin d'apprendre que vous êtiez le fils d'Antigonus pour vous croire un des plus illustres Princes de cette Armée ; votre nom, tout jeune que vous êtes, est déja si connu que je ne puis que me loüer de ma destinée, qui m'a fait vous rencontrer plutôt que tout autre ; l'illustre Antigonus étoit ami du Roi mon pere, & je dois tout attendre de sa générosité. Demetrius répondit à ce discours avec tout le respect, & toute la grace dont il étoit capable, & lui protesta de nouveau qu'il s'estimoit heureux de trouver les occasions

de la ſervir. Cette belle Etrangere à tant de proteſtations ſe crut obligée de ne lui rien cacher de ce qui la regardoit : Seigneur, lui dit-elle, l'interêt que vous voulez bien prendre à ma fortune & à mes malheurs, ne me permet pas de vous cacher plus long-tems ni le nom, ni la vie de cette infortunée que vous jugez digne de votre ſecours : la vertu du vaillant Demetrius eſt trop connuë pour que j'heſite à lui confier de pareils ſecrets. Ce jeune Prince charmé d'un diſcours auſſi obligeant, & oubliant auprès de cette admirable Etrangere ſes propres malheurs, attendoit impatiemment le récit qu'on lui promettoit. L'Etrangere l'ayant obligé de s'aſſeoir auprès d'elle, commença ſon hiſtoire de la ſorte.



HISTOIRE
DE DEIDAMIE.

JE puis, ſans offenſer la modeſtie, vous aſſurer, Seigneur, qu'il n'y a point de ſang plus illuſtre que celui duquel je ſuis ſortie, puiſque Æacidas mon pere deſcend en ligne directe du grand Achille; ma mere étoit fille de Menon Theſſalien, qui acquit tant de réputation à la guerre Lamiaque. Je fus élevée à la Cour du Roi Alexandre mon oncle, qui ſe voyant ſans enfans s'attacha à ceux de ſon frere, comme aux ſiens propres, il prit un ſoin particulier de mon éducation; je vêcus heureuſe & tranquille à ſa Cour juſqu'à l'âge de treize ans. Le Roi mon oncle à qui les grandes actions d'Alexandre ſon neveu avoient donné de l'émulation, mit

une puissante Armée sur pied avec laquelle il passa en Italie, après avoir confié le soin de son Royaume à Æacidas mon pere. Tout fut assez tranquille pendant quelque tems; mais Antipater qu'Alexandre le Grand avoit laissé dans la Macedoine, engagea les Molosses, Peuple naturellement inquiet, à se révolter. Il leur donna sous main de si puissans secours, que mon pere, qui avoit d'abord négligé leurs premiers mouvemens, se trouva tout d'un coup dans un assez grand embarras; mais comme il avoit un vrai courage, il ralia promptement tout ce qu'il avoit de troupes, & sans se donner le tems d'attendre celles qu'on levoit par ses ordres de toutes parts, il marcha sur le champ contre les Rebelles. Leurs forces étoient si superieures à celles d'Æacidas, qu'il fut taillé en piéces, à peine avec un petit nombre des siens put-il se sauver dans Ambracie Capitale

du Royaume, où toute la Cour étoit demeurée; ce fut-là qu'il reconnut sa faute. Il dépêcha promptement des Couriers à tous ses Alliés pour leur demander du secours, il fit entrer dans la Ville toutes les troupes qu'on put ramasser, & travailla sans relâche aux fortifications de cette Place; pendant ce tems-là les Ennemis se rendirent maîtres de la campagne, & bientôt ne trouvant plus de résistance dans le plat Païs, ils vinrent assiéger Ambracie. Parmi ceux qui s'étoient renfermés dans cette Ville avec nous étoit Neoptolemus, cruel auteur de mes infortunes, il étoit du sang des Æacides, ainsi que nous, & après la Maison Royale tenoit le premier rang dans l'Epire; s'il manquoit de Couronne, il avoit l'ambition qui les fait désirer. Dès ma plus tendre jeunesse il avoit paru s'attacher à moi, soit que je lui eusse réellement inspiré de l'amour, ou

qu'il imaginât que ce fût un moyen de parvenir au but qu'il se proposoit. Æacidas sembloit, en les souffrant, autoriser ses prétentions, cependant on voyoit aisément que la personne de Neoptolemus lui déplaisoit. J'avois conçu pour ce Prince une aversion qui me faisoit regarder toutes les preuves de son amour comme de nouvelles offenses. Voulant marquer dans ce siége plus d'empressement à nous servir que jamais, Neoptolemus tenta plusieurs sorties, qui tournerent toujours à notre désavantage & à sa honte. Cependant nos Ennemis redoubloient leurs efforts, & nous attaquoient avec tant de vigueur que mon pere commença à craindre pour l'évenement de ce siége ; il ne recevoit aucune nouvelle de ses Alliés dont il avoit demandé les secours. Les troupes qu'il avoit fait lever dans l'Epire avoient été battuës & dispersées par les Rebelles,

& aucunes n'avoient pu pénetrer jusques dans la Ville ; les vivres commençoient même à devenir rares, & plusieurs personnes parloient hautement de se rendre, & de faire une capitulation avec les Rebelles. Dans ces tristes circonstances, un homme eut l'adresse de s'introduire dans la Ville, & de nous apporter des nouvelles qui nous donnerent un nouvel espoir. Cet homme remit à mon pere un billet conçu en ces termes :

AGIS, Roi des Lacedemoniens, AU PRINCE ÆACIDAS.

JE viens à votre secours avec dix mille Grecs, contre lesquels je me flate que vos Ennemis ne pourront long-tems disputer la victoire ; pour la rendre plus complette, il seroit nécessaire que vous sortissiez avec une partie de la Garnison, tandis que nous combattrons les Rebelles ; j'es-

pere que par ce moyen nous terminerons en un ſeul jour cette guerre. Demain au ſoleil levant j'attaquerai les retranchemens des Ennemis.

Æacidas profitant de cet avis, choiſit une partie de la Garniſon, & le lendemain matin à l'heure indiquée, fit ouvrir les portes & fondit ſur les Rebelles avec beaucoup d'intrépidité. Le vaillant Agis qui les attaquoit d'un autre côté, fit des actions de valeur ſi incroyables dans cette bataille, que les Lacedemoniens, animés par un ſi grand exemple, taillerent en piéces les Rebelles. Agis tua de ſa main celui qui les commandoit; ce bonheur ineſperé répandit une joie univerſelle dans toute la Ville; je ſortis à la tête de toutes les Dames au-devant de notre Liberateur, nous le rencontrâmes à quelques ſtades de la Ville; ſi les actions qu'on nous avoit racontées de lui pendant la

bataille avoient excité notre admiration, la vûe de ce généreux Guerrier augmenta notre reconnoissance; mais plût aux Dieux que je me fusse contentée de l'admirer, je ne serois pas aujourd'hui la plus malheureuse de toutes les femmes, & mes yeux ne seroient pas condamnés à verser d'éternelles larmes! Pardonnez, Seigneur, poursuivit Deidamie, un pareil aveu. Il est trop vrai que j'aimai Agis dès le premier moment que je le vis, mais je n'ai que trop sçu cacher ma passion: c'est cet empire que j'obtins sur moi qui fait à présent tout mon crime. Je dirois que je n'ai rien vû de pareil au vaillant Agis, si Demetrius n'avoit jamais paru à mes yeux. Agis me parut aussi aimable, lorsque nous fumes en liberté de nous entretenir, qu'il avoit paru terrible à nos Ennemis, son esprit égaloit sa valeur & les agrémens de sa personne. Il reçut les marques de

notre reconnoiſſance avec une modeſtie ſans égale. Æacidas le fit loger dans le Palais; le reſte de la journée fut donné à un repos dont notre vaillant Défenſeur devoit avoir grand beſoin. Hélas! il m'a depuis avoüé qu'il en avoit peu profité, il m'aima dès le premier moment qu'il me vit, & nos cœurs par une de ces ſimpathies qu'on ne peut définir s'enflamerent mutuellement à la premiere vûe; je ne tardai pas à m'appercevoir de l'effet qu'Agis avoit produit ſur moi, & des ſentimens que j'avois inſpiré à ce vaillant Général. Je remarquai ſes yeux inceſſamment attachés ſur les miens & j'avoüerai que ce fut avec plaiſir que je crus m'appercevoir de l'amour de ce Prince. Loin de me défendre de l'impreſſion qu'il faiſoit ſur mon cœur, j'ai cédai ſans reſiſtance: je ne m'en repens point, ô vaillant Agis, vous étiez digne de toute ma tendreſſe, & je ne me

reproche que de ne vous avoir pas assez aimé. Agis avoit proposé à mon pere de poursuivre le reste des Rebelles, & de reprendre les Places dont ils s'étoient emparé. Æacidas vouloit le suivre à cette expédition, mais Agis l'engagea à rester dans la Ville, & ne prit avec lui que quatre mille Epirothes, sous la conduite de Theogene, ce Vieillard que vous voyez auprès de moi. Les troupes étoient déja en bataille, & n'attendoient plus que leur Chef pour partir. Agis prenant congé de mon pere, lui promit que dans deux mois il seroit Maître de l'Epire. Comment, Seigneur, lui dit Æacidas, pourrons-nous reconnoître tant d'obligations, & nous acquitter avec notre Liberateur & notre Défenseur? La gloire seule de tant de belles actions est la seule récompense digne de vous. Ne croyez pas, Seigneur, lui répondit Agis, que je sois assez généreux

pour abandonner tout espoir de récompense ; si j'ai le bonheur de réussir dans mes projets, j'attends de vous un prix qui sans doute est au-dessus de tous les services que je puis vous rendre : ce prix n'est autre que la permission de servir la Princesse Deidamie.

Toute la Cour témoigna une joie excessive à ces paroles : Seigneur, lui répondit Æacidas, que n'ai-je un Empire à donner à ma fille pour la rendre plus digne de l'honneur que vous lui faites ! Je lui ordonne dès ce moment, d'avoir pour vous tous les sentimens que vous méritez. Et moi, répliqua ce Prince, je déclare que je n'abuserai point de votre pouvoir, & que je n'en prétends que la permission de servir la Princesse : quand ce Royaume sera paisible, je viendrai à ses pieds, lui jurer que je préfere sa personne à tous les Empires du monde. En achevant ces paroles, il mit un ge-

noüil à terre,& preſſant une de mes mains que je ne pus lui refuſer: Madame, me dit-il, pardonnez mon audace à l'excès de ma paſſion; je ne veux point me prévaloir de l'autorité d'un pere, je prétends vous mériter avant de vous obtenir: je ne vous demande aujourd'hui que d'accepter le don d'une vie qui ne ſera jamais qu'à vous. Il me baiſa la main, en finiſſant ces mots. J'étois ſi embaraſſée & ſi troublée, que je n'eus pas la force de lui répondre. Ma mere prenant la parole, l'aſſura que j'obéirois avec plaiſir aux ordres de mon pere. Agis fut tranſporté de joie à ce diſcours, & ſortit enfin pour aller ſe mettre à la tête de ſon Armée.

Il me ſeroit difficile de vous repréſenter quels étoient pour-lors mes véritables ſentimens. Je vous avoüerai pourtant que je voyois avec plaiſir ceux que le Roi de Lacedemone avoit pour moi, je ne

trouvai rien à déſirer dans toute la perſonne de ce Prince ; le chagrin que me donna ſon abſence, & les allarmes où j'étois en apprenant les périls où il ſe précipitoit chaque jour, me firent bientôt connoître, qu'Agis m'étoit encore plus cher, que je ne l'avois imaginé. Æacidas & la Princeſſe ma mere qui déſiroient véritablement de s'allier avec ce Prince, ne ceſſoient, ainſi que toute la Cour, de me vanter ſon mérite, & ſes grandes qualités. Le ſeul Neoptolemus avoit conçu pour Agis une véritable haine, il murmuroit hautement de voir qu'on préferât ce Prince étranger à un Prince du ſang des Æacides ; il s'en plaignit à mon pere, mais il en eut peu de ſatisfaction. Il m'en fit à moi-même des reproches ſi amers, que je ne pus m'empêcher de lui dire, que quand il n'y auroit point eu d'Agis au monde, Deidamie n'auroit jamais été à Neoptolemus.

N'étant

N'étant pas alors en état de faire éclater ſes reſſentimens, il diſſimula le dépit que lui cauſoit ma réponſe. Cependant notre vaillant Défenſeur terminoit glorieuſement une guerre, qu'il n'avoit entrepriſe que pour nous ; il avoit gagné une ſeconde bataille ſur les Rebelles, & repris preſque toutes les Villes qu'ils avoient conquiſes ſur nous : tant de ſuccès dûs à la valeur d'Agis, obligerent les Rebelles à accepter les conditions qu'il voulut leur impoſer. Agis ayant ainſi terminé cette guerre revint à la Cour : je ne vous entretiendrai point de la joie que le Peuple témoigna en le voyant, ni de l'accueil que le Roi & toute la Cour lui firent ; je le trouvai plus aimable, & plus digne d'être aimé qu'il ne m'avoit jamais paru ; il me témoigna ſa paſſion d'une façon ſi reſpectueuſe & ſi tendre, que je ne lui cachai point que j'obéiſſois à mon pere avec plaiſir, en le regar-

dant comme un homme qui m'étoit destiné, & que je n'étois point insensible à son mérite & à son amour. Agis fut transporté de joie à ces paroles : ô fortune, s'écria-t-il, tes faveurs sont trop grandes pour être de longue durée ! Il me fit ensuite mille protestations d'une inviolable fidelité, & me peignit son amour avec des termes si touchans, que l'ame la moins sensible en eût été attendrie. Ne voulant point cependant abuser de la bonne volonté d'Æacidas, loin de le presser de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, il se détermina à rester quelque tems parmi nous, & ne voulut me devoir qu'à moi-même ; pour n'être point à charge à l'Epire, il renvoya ses troupes à Lacedemone : hélas ! qu'il eut sujet de se répentir d'un procedé que lui dictoit la délicatesse de sa passion. Il parvint, il est vrai, à se faire aimer autant qu'il méritoit de l'être. Je

ne cachois point des ſentimens que l'aveu de mon pere, & l'approbation de toute la Cour autoriſoient; le ſeul Neoptolemus traverſoit notre bonheur de tout ſon pouvoir, ſes procedés irriterent tellement Agis contre lui, que s'il n'eût craint de me déplaire, il auroit puni Neoptolemus de toutes ſes lâches entrepriſes. Ce Prince jaloux de la gloire & du bonheur d'Agis, avoit tenté vainement pluſieurs fois d'indiſpoſer mon pere contre lui. On n'attendoit plus pour terminer un himen que nous déſirions également, que le retour d'un Courier qu'Æacidas avoit envoyé au Roi ſon frere, pour obtenir ſon conſentement à ce mariage; mais la fortune voulut renverſer tout d'un coup nos eſpérances, nous apprîmes que le Roi mon oncle venoit d'être tué dans une bataille qu'il avoit perduë contre les Bactriens. Toute l'Epire regretta véritablement ce

grand Roi, Æacidas heritier de ſa Couronne, fut le ſeul qui s'en conſola aiſément. Je ne ſus ſenſible à cette nouvelle grandeur que par le plaiſir d'en être devenuë plus digne du vaillant Agis. Pluſieurs jours furent employés, tant aux obſeques du feu Roi, qu'au couronnement de mon pere. Toutes ces choſes étant finies, Agis preſſa le Roi d'achever ſon bonheur. Æacidas qui juſqu'alors avoit paru déſirer ce moment plus vivement que perſonne, lui répondit aſſez froidement, qu'il ne pouvoit pas y ſonger d'un mois; cette réponſe ſi peu attenduë étoit dictée par Neoptolemus. Depuis la mort du Roi mon oncle, il n'avoit ceſſé de repréſenter à mon pere, qu'il ne pouvoit plus ſonger à s'allier avec Agis, puiſque par ce mariage il ſoumettoit l'Epire à la Juriſdiction de Sparte, & à la tyrannie de ſes Ephores, que c'étoit vouloir ſe rendre Eſclave de ce Peuple,

dont le joug étoit insupportable à toutes les autres Nations. L'ingrat Æacidas fut touché par ces raisons spécieuses. Agis à sa réponse froide eut quelque pressentiment de son malheur, mais il avoit l'ame trop belle pour soupçonner un Roi de perfidie & d'ingratitude; ne voulant pas presser Æacidas davantage, il le quitta pour me venir trouver. La tristesse que je vis peinte dans ses yeux m'allarma. Qu'avez-vous, lui dis-je, mon cher Agis, qui peut causer le trouble où je vous vois? Si mes soupçons sont justes, me dit-il, je suis à la veille de ma mort. Ces paroles me toucherent sensiblement, je le pressai de m'apprendre le sujet de sa crainte. Il me raconta ce qui venoit de se passer entre le Roi & lui, & les justes soupçons qu'il en concevoit. Je connoissois trop le caractere d'Æacidas, pour ne pas partager la crainte & l'inquiétude d'Agis, dissimu-

lant cependant mes propres ſentimens, je fis l'impoſſible pour raſſurer ce Prince, & rendre le calme à ſon ame, mais tous mes diſcours ne purent vaincre ſa triſteſſe. Me regardant avec des yeux mouillés de quelques larmes : Madame, me dit-il, mon malheur eſt décidé, l'accueil que le Roi vient de me faire ne s'accorde que trop avec les noirs préſages qui me tourmentent depuis quelque tems : La fortune m'avoit été juſqu'ici trop favorable; tant de proſperités devoient me préparer une chute infaillible, mais je ne perdrai point Deidamie, ſans perdre en même-tems la vie : que Æacidas toutefois ne penſe pas manquer impunément à la parole qu'il m'a donnée. Il proferoit ces paroles avec des marques d'une douleur ſi violente, que j'en étois pénetrée juſques au fond du cœur. Si vous perdez Deidamie, lui disje, jamais un autre ne pourra ſe

vanter de vous l'avoir enlevée, & je vous jure, cher Agis, que tant que vous m'aimerez, je ne ferai point capable d'une feconde affection. Souvenez-vous, Madame, me dit Agis, de la promeffe que vous me faites, tant que Deidamie fera pour moi, je braverai tous les obftacles dont je fuis ménacé. Cette converfation fut interrompuë par quelques Dames qui entrerent dans ma chambre; nous eumes encore quelques difcours fur le même fujet les jours fuivans. Agis trouvoit fur le vifage du Roi de nouvelles confirmations de fes craintes, je partageois vivement fon affliction & fon inquiétude; mais enfin notre malheur ne fut que trop confirmé quelques jours après. Le Roi m'ayant fait entrer dans fon cabinet, me parla de la forte: Deidamie, lorfque je vous ai ordonné de regarder le Roi des Lacedemoniens, comme un homme qui devoit être votre

époux, plusieurs raisons me faisoient désirer cette alliance, entr'autres les grandes qualités de ce Prince, & les obligations que nous lui avions. Notre condition aïant changé, nous sommes obligés de refuser aujourd'hui ce que nous recherchions autrefois; les filles des Souverains se doivent à l'Etat: Agis ne peut être votre mari; renoncez donc à l'affection que vous avez pour lui. Le Roi s'apperçut qu'à ces funestes paroles, je perdis presque la connoissance; il attendit que je fusse remise de ce premier trouble; mais voyant que je ne lui répondois rien: parlez Deidamie, ajouta-t-il, & faites-moi connoître que vous m'obéirez sans repugnance. La nécessité m'obligea à faire un effort sur moi-même. Seigneur, lui dis-je, quelque grande qualité qu'on remarque en la personne d'Agis, je ne l'aurois point aimé sans votre commandement; mais vous m'avez inspiré pour ce

vaillant Défenſeur, des ſentimens qui ne changeront jamais : Je n'ai point caché ces ſentimens au Roi des Lacedemoniens, je l'aimai avec votre aveu, & celui de tout l'Etat; ainſi ce Prince a toujours lû dans mon cœur... Quoi! Deidamie, me répondit le Roi, vous voulez perſéverer malgré moi dans une affection qui vous eſt déſavantageuſe, & que je déſapprouve? Seigneur, lui dis-je, la tendreſſe que j'ai pour Agis, ne me fera jamais rien faire contre vos ordres, mais elle ſera toujours aſſez forte pour m'empêcher d'oublier ce Prince, & pour ne pas me permettre de donner à un autre un cœur qu'il a ſi bien mérité, & qui ne ſera jamais qu'à lui. Vous aurez quelque tems à vous réſoudre à ſuivre mes volontés, répliqua le Roi, cependant je compte que vous vous y diſpoſerez; il me quitta à ces cruelles paroles, & me laiſſa dans le plus triſte état où je

me fusse trouvée de ma vie. J'aimois si véritablement Agis, que je ne pus m'êmpêcher d'accuser le Roi d'injustice & d'ingratitude ; je m'abandonnai à toute ma douleur, & je versai un torrent de larmes. Agis entrant dans ma chambre dans ce moment, je ne pus m'empêcher de jetter un cri douloureux à sa vûe ; ce cri & les larmes qu'il me vit répandre, lui annoncèrent tout ce qu'il avoit à craindre. Eh bien, Madame, s'écria-t-il, après m'avoir long-tems regardée sans proferer une parole, il ne m'est donc plus permis de douter de mon malheur? Il est trop vrai, lui dis-je, mon cher Agis, qu'on m'a défendu de vous aimer ; mais il est encore plus vrai, qu'il m'est impossible d'obéir à cet ordre cruel. Si vous êtes dans cette résolution, reprit Agis, ma fortune n'est pas encore désespérée ; mais si vous m'abandonnez, je renonce sans peine à une vie qui me seroit odieu-

ſe ſans Deidamie. Je ſuis très-réſoluë, lui dis-je, à n'aimer jamais que le ſeul Agis. Je lui fis enſuite le récit de la converſation que je venois d'avoir avec le Roi. Agis en fut ſi pénetré de douleur, que le cruel état où je le vis redoubla mon déſeſpoir ; la colere ſuccedant à cet accablement : quoi, s'écria-t-il, la parole d'un Prince ſera ſi indignement violée, & mes ſervices ſi lâchement oubliés ! Il préferera à un Roi ſon Défenſeur & ſon Libérateur, le fils du Viceroi de Macedoine ! Oüi, Madame, continua-t-il, c'eſt à Caſſander que vous êtes deſtinée : le Roi votre pere veut s'allier avec cet Antipater, qui par l'autorité d'Alexandre s'eſt rendu puiſſant dans la Grece ; il préfere un homme ſans nom & fait pour obéir, un homme qui fut toujours ſon Ennemi, au Roi des Lacedemoniens, à qui il doit ſa Couronne & ſa vie ! Mais qu'il ne ſe flate pas

de réussir dans cet injuste dessein; je porterai la mort à ce perfide Cassander au milieu des siens, dans les bras même d'Antipater. Cher Agis, lui dis-je, si la sincerité, & la constance de ma tendresse peuvent vous donner quelque esperance & quelque consolation, soyez certain que ni Cassander, ni qui que ce soit au monde, ne vous sera jamais préferé par Deidamie, & que si elle ne peut être à vous, elle ne sera jamais à personne. Allez retrouver le Roi, peut-être n'osera-t-il manquer de parole au vaillant Agis. Je vais lui parler, Madame, reprit ce triste Prince: mais hélas! c'est avec peu d'esperance de réussir. Il sortit de ma chambre, en achevant ces mots, & se rendit chez le Roi, qu'il trouva environné des plus grands Seigneurs d'Epire: Seigneur, lui dit-il, si les promesses de votre Majesté n'étoient publiques, ce ne feroit point devant tant de témoins, que

je vous en demanderois l'accomplissement, je croirois vous faire une offense mortelle, si je pouvois ajouter foi aux bruits qui se répandent, & si je pouvois soupçonner une foi qui doit être inviolable entre des Princes comme le Roi d'Epire & celui des Lacedemoniens. Æacidas ayant été quelque tems sans répondre, prit enfin la parole en ces termes :

Je ne nierai point, Seigneur, les obligations que je vous ai, ainsi que toute l'Epire ; ma reconnoissance m'a fait désirer & rechercher votre alliance, c'est une vérité connuë de tout le Royaume; mais vous n'ignorez pas la révolution qui est arrivée dans la famille Royale, & vous sçavez que toutes les considérations particulieres doivent céder à l'interêt de l'Etat. Les Dieux me sont témoins, que si j'avois la liberté de suivre mon inclination, Deidamie ne seroit jamais qu'au vaillant

Roi de Sparte, & que je préfererois cette alliance à celle des plus grands Monarques de toute la Terre ; mais Deidamie appartient à l'Epire ; les Epirothes jaloux de leur liberté ne veulent point tomber ſous le joug des Lacedemoniens ; ainſi Deidamie & moi ne ſommes pas aſſez heureux pour pouvoir prétendre à la fortune que je lui avois deſtiné. Quoi, Seigneur, répliqua l'impatient Agis, il eſt donc vrai que vous voulez m'enlever Deidamie, & vous payerez de quelques frivoles excuſes inventées par mes ennemis, les véritables ſervices que je vous ai rendus ! Le changement de votre état vous donne-t-il le droit de manquer de parole ? Avez-vous acquis une dignité différente de celle que je poſſede ? Cet Etat duquel vous m'oppoſez la volonté, eſt-il aſſez ingrat pour oublier que je l'ai ſauvé? Et ces Epirothes, qui veulent m'ôter Deidamie, ne ſont-ils pas ces

mêmes Peuples dont j'ai épargné le ſang, en prodiguant le mien, & qui voyent encore tant de marques ſur leurs terres de ce que j'ai fait pour leur ſalut ? S'ils craignent la domination des Spartes, j'abandonne avec joie toutes les prétentions, que l'alliance de Deidamie me pourroit donner ſur cette Couronne : Que l'Epire ſe choiſiſſe des Rois, j'y conſens, pourvu que Deidamie me demeure. Si je veux étendre mes limites, je porte une épée qui a aſſez bien ſervi vos Peuples, pour leur faire croire qu'elle peut me ſervir à mon tour; mais elle ſçaura encore mieux me conſerver ce qu'elle m'a légitimément acquis; c'eſt d'elle que je tiens Deidamie, & c'eſt par elle que je la défendrai juſqu'à mon dernier ſoupir. Agis prononça ces paroles d'un ton de voix qui intimida la plus grande partie de l'Aſſemblée. Le Roi en fut extrêmement offenſé, cepen-

dant modérant ſa colere : ceux qui vous ôtent Deidamie, lui dit-il, redoutent peu les ménaces, & ne ſeroient pas d'humeur d'en ſouffrir de tout autre, que de leur vaillant Défenſeur ; il peut en liberté ſe ſervir des privileges que tant de belles actions, & des obligations recentes lui ont acquis parmi nous : le mépris que vous faites, Seigneur, de cet Etat, ne le diſpenſeroit pas du joug des Lacedemoniens, & cette Couronne, après la mort d'Æacidas, ne peut être diſputée à Deidamie, c'eſt envain qu'Agis y auroit renoncé; c'eſt donc malgré moi, Seigneur, que je me vois dans la néceſſité de ſacrifier mon inclination & mon penchant à l'interêt de cet Etat. O Dieux ! s'écria Agis, Dieux ennemis de l'injuſtice & du parjure, Dieux protecteurs des Rois, pouvez-vous ſouffrir cette perfidie, ſans lancer vos foudres ſur ces têtes ingrates ? Et vous, Æacidas, oſez-

vous écouter les conſeils de ces Traîtres,& les préferer à votre honneur & à votre foi ? Ces ames viles vous ont-elles retiré des malheurs où vous êtiez réduit ſans mon ſecours ? Ces Traîtres ne me doivent-ils pas eux-mêmes cette honteuſe vie, que je ne leur ai conſervée que pour la perte de la mienne? Eſt-ce d'Antipater & de ſon fils que vous avez reçu ces importans ſervices? Le prix que j'ai mérité ſe donne aux injures qu'ils vous ont faites. Le Roi qui ne croyoit pas que le deſſein qu'il avoit de s'allier avec Antipater, fût venu à la connoiſſance d'Agis, parut ſurpris à ces paroles, mais ſe remettant bientôt : je vous l'ai déja dit, Seigneur, répartit Æacidas, ſi j'en étois le maître, je préfererois Agis à tous les Princes de la Terre ; mais ſi je m'oppoſois à ce que mon Peuple déſire, je verrois ce même Peuple ſe révolter & s'armer contre moi. Qu'il s'arme,

interrompit le furieux Agis, qu'il s'arme plutôt pour sa propre défense; souvenez-vous, Roi ingrat, que je sçaurai exécuter pour ma querelle propre, ce que j'ai entrepris pour la vôtre! Vous verrez briller dans l'Epire ces mêmes armes, qu'autrefois pour votre salut vous y vîtes paroître avec tant de joie; elles sçauront inonder vos campagnes de ce même sang qu'elles ont malheureusement conservé. Æacidas à ces paroles perdant toute considération: puisque vous nous déclarez la guerre ouvertement, dit-il à Agis, je l'accepte, & vous ordonne de sortir dans trois jours d'un Païs où vous ne pouvez être consideré que comme Ennemi. C'est comme Ennemi, répliqua promptement Agis, que vous m'y verrez revenir, & tout ce que la rage peut produire de plus cruel & de plus horrible, le feu, le sang & le carnage seront le prix de l'ingratitude & du par-

jure. Agis ſortit en achevant ces paroles, & reprit le chemin de ſon appartement. Le bruit de cette avanture fut bientôt répandu dans toute la Cour, je penſai mourir de douleur, lorſque j'en fus informée; la Reine cherchoit envain à moderer mon déſeſpoir, & à excuſer le procedé du Roi. Qu'il n'eſpere pas, lui diſois-je, Madame, que j'imite ſon lâche exemple, j'aimerai Agis juſqu'à la mort, & rien ne pourra m'engager à lui manquer de foi : oüi, cher Agis, m'écriois-je, l'autorité de mes parens ne peut t'ôter un cœur qui ne ſera jamais qu'à toi. La Reine qui eſtimoit ce Prince, & qui dans le fonds de ſon ame n'approuvoit point la conduite du Roi mon pere, mêla ſes larmes aux miennes, & fit tout ce qu'elle put pour calmer ma vive douleur. Agis à qui on n'avoit oſé refuſer la permiſſion de venir prendre congé de moi, vint le lendemain me voir;

nos yeux furent long-tems les Interpretes des ſentimens de nos cœurs, je n'avois pas la force de proferer une parole. Madame, me dit Agis, la grace de vous voir pour la derniere fois, eſt la ſeule qui ne m'ait pas été refuſée ; mais de quel œil allez-vous conſidérer l'Ennemi du Roi votre pere, & de tous vos Sujets? Je conſidererai Agis, lui dis-je en l'interrompant, comme ce que j'aime le plus au monde. Puiſque ma Princeſſe n'a point changé, reprit Agis, je ne déſeſpere plus de ma fortune. Je braverai le tyrannique pouvoir d'un pere, & la lâche politique de ſes Sujets: Æacidas s'oppoſe à mon bonheur, il me ſera mille fois plus doux ſi je ne le tiens que de vous : faites, Madame, que je ne doive Deidamie qu'à elle-même, & pour ſuivre un Prince qui vous adore, ne craignez point de fuir un pere qui veut vous ſacrifier à ſa politique. J'interrompis

Agis à ces mots : cessez, lui dis-je, cher Prince, de me demander une pareille preuve de ma tendresse, les Dieux me sont témoins que je donnerois ma vie pour vous avec plaisir ; mais je ne consentirai point à une démarche si contraire à mon devoir & à ma gloire : si vous m'aimez véritablement, pouvez-vous exiger de moi un pareil sacrifice ? Que ferez-vous donc pour un Prince qui vous adore, s'écria Agis ? Tout ce que vous pouvez esperer, lui repliquai-je, d'une Princesse vertueuse, & qui préfereroit, comme vous, la mort à ce qui peut donner atteinte à sa réputation : je conserverai jusqu'au tombeau les sentimens que j'ai pour vous, & je désobéirai au Roi s'il veut me contraindre à vous oublier, & à me donner à un autre. Est-ce un crime, Madame, répartit Agis, que de suivre un époux d'un rang égal au vôtre, & que vous n'avez aimé que

de l'aveu du Roi votre pere? Quand je tiendrai de lui cet époux, lui dis-je, je le ſuivrai avec plaiſir au bout du monde, & je le préfererai à tous les Rois de la Terre; mais je ne puis me donner à Agis ſans le conſentement d'Æacidas, ce ſeroit me rendre indigne de ma naiſſance & de votre eſtime. Permettez-moi donc, me dit Agis, de revenir en Epire les armes à la main demander au Roi l'accompliſſement de ſa parole. J'aime aſſez peu l'Epire, lui dis-je, pour voir ſes infortunes ſans chagrin; mais ſouvenez-vous cependant qu'Æacidas eſt mon pere, & qu'il ne me ſera plus permis d'aimer ſon Ennemi. Agis perdant patience à ce diſcours: Et vous auſſi, Madame, s'écria-t-il, vous m'avez abandonné! Les Dieux me reſervoient à ce comble d'infortunes; mais puiſque Deidamie, pour me donner la mort, eſt d'intelligence avec ſon pere, je renonce à mes

projets, & ne ſonge plus qu'à vous ſatisfaire. Je mourrai, Madame, puiſque vous le voulez, ſans me venger d'Æacidas, & même ſans vous faire de reproches. Ceux que j'entends dans ce moment, lui repartis-je, ſont les plus cruels que vous puiſſiez me faire, & ſi vous me ſoupçonnez des ſentimens que vous me reprochez, vous êtes mille fois plus ingrat que ceux dont vous vous plaignez : Je fais pour vous plus que mon devoir ne me permet; je prends les Dieux à témoins que je ne ceſſerai jamais de vous aimer, & que ſi je ne puis être à vous, je ne ſerai à perſonne : vous ne ſçavez que trop que ma douleur ne cede point à la vôtre. Vaines & legeres conſolations, s'écria le Prince ! hé bien, Madame, pourſuivit-il, en ſe jettant à me pieds, & les arroſant de ſes pleurs, puiſque l'état affreux où vous me voyez n'eſt pas capable de vous fléchir, & que vous pré-

ferez à la conſervation de ma vie un frivole devoir qui ne ſert que de prétexte à votre inſenſibilité, il faut que je vous affranchiſſe de cet embarras, & que par ma mort je vous mette en liberté de ſuivre la volonté du Roi. Il voulut ſe lever en finiſſant ces mots; mais ſon diſcours m'avoit pénétré d'une ſi vive douleur que je tombai évanouie entre ſes bras. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on me fit revenir. Regardant alors Agis avec des yeux mourans: laiſſez-moi, Agis, lui disje, & n'augmentez pas mes malheurs par votre injuſtice: abandonnez une terre ingrate qui n'eſt plus digne de vous poſſeder: Adieu, je ne puis plus vous voir, mais je pourrai encore moins vous oublier. Je l'embraſſai en finiſſant ces mots, & je me retirai dans mon cabinet.

Helas! pourſuivit Deidamie, fondant en pleurs, il n'eſt que trop vrai que je lui dis adieu pour jamais.

Les

Les peines que je ſentis à cette cruelle ſéparation étoient ſans doute les préſages de nos dernieres infortunes. J'appris bientôt qu'Agis, après avoir eu beaucoup de peine à calmer ſon déſeſpoir, étoit enfin monté à cheval; qu'ayant traverſé la Ville, & s'étant rendu au milieu de la Place : Peuple d'Epire, leur avoit-il dit, ſouviens-toi de ton ingratitude, tu regreteras la perte de ton Défenſeur, ſes armes te manqueront au beſoin, tu verras ces mêmes armes travailler à ta ruine avec autant de ſuccès qu'elles en eurent pour ton ſalut. Un murmure confus s'éleva parmi le Peuple, chacun déteſtoit l'ingratitude du Roi. Le vaillant Agis écartant la foule ſortit de la Ville & reprit le chemin de Sparte au travers de ce Païs, où il trouvoit à chaque pas des monumens de ſa valeur.

Comment pouvoir vous exprimer, Seigneur, l'état affreux où me

mit cette cruelle séparation? Mes yeux devinrent une source de larmes. Le Roi ayant voulu me parler en faveur de Cassander à qui il me destinoit véritablement; cette proposition aigrit ma douleur, & je lui fis connoître avec tant de fermeté que jamais je ne donnerois ma main à un autre qu'à Agis, qu'il fut quelque tems sans m'en parler. Antipater envoya un Ambassadeur à mon pere pour presser la conclusion de ce mariage. Æacidas ne pouvant vaincre ma résistance, eut recours à la ménace; je lui témoignai que je préfererois la mort à l'hymen auquel il m'avoit destinée. Hélas! je l'aurois regardée comme un bienfait cette mort, elle auroit mis fin à mes tourmens. Neoptolemus voulant profiter de l'aversion que je témoignois pour Cassander, je le traitai avec tant de hauteur & de mépris, qu'il sortit de la Cour, & se livra au criminel dessein qu'il

avoit formé contre l'Etat. Nous apprîmes bientôt que le vaillant Agis étoit entré ſur les terres d'Antipater, & qu'après avoir remporté pluſieurs avantages, & s'être rendu maître de toute la campagne, il aſſiégeoit la Ville de Megalopolis. Nous apprîmes preſqu'en même-tems que Antipater avec une Armée infiniment ſuperieure à celle d'Agis marchoit au ſecours de laPlace aſſiégée, & que le vaillant Agis, qui cherchoit moins la victoire qu'une prompte mort, étoit réſolu contre l'avis des ſiens d'accepter le combat. Cette nouvelle me donna des craintes mortelles, elles étoient les préſages de mon malheur. Les Dieux furent inſenſibles à mes larmes & à mes prieres : j'appris bientôt qu'Agis avoit perdu la vie après avoir ſacrifié des milliers d'hommes à ſa vengeance. Je tombai à cette nouvelle dans un déſeſpoir qui fit craindre pour ma vie; on me pré-

ſenta un homme que je reconnus d'abord pour un des plus fideles domeſtiques de mon cher Agis, je m'évanoüis à cette vûe; mais étant revenuë par les ſoins de la Reine ma mere : Agis eſt mort, m'écriai-je ! Oüi, Madame, me répondit Archidamus, mais ce grand Prince vivra éternellement dans la mémoire des hommes. Il s'eſt élevé, en mourant, un tombeau qui rendroit ſon ſort digne d'envie, s'il n'étoit pas mort dans votre ſouvenir. Dans mon ſouvenir, lui dis-je avec émotion ! Ah ! Archidamus, Agis y vivra éternellement, & c'eſt du ſeul ſouvenir d'Agis que Deidamie eſt maintenant animée. Il m'a ordonné, Madame, ajouta triſtement Archidamus, de vous apporter les dernieres marques du ſien ; à ces mots il me préſenta une lettre que j'eus à peine la force d'ouvrir ; le peu de paroles qu'elle renfermoit étoient écrites de ſon ſang. O mon

cher Agis, m'écriai-je, en baiſant cette lettre avec tranſport, de quel ſang avez-vous gravé ces derniers témoignages de votre amour! Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'obtins le pouvoir ſur moi-même de lire ces paroles:

AGIS
A LA PRINCESSE DEIDAMIE.

VOtre ingratitude n'a pû vous faire perdre l'empire que vous aviez ſur moi, je meurs en vous adorant, Deidamie, & c'eſt pour vous en aſſurer que j'employe le reſte de mon ſang & de mes forces.

Ah! trop fidele Prince, m'écriai-je, Deidamie ne veut point te ſurvivre. Mon déſeſpoir étoit ſi grand, que je cherchai tous les moyens de pouvoir me donner la mort, mais on s'oppoſa toujours à cette réſolution funeſte, & mes femmes eurent

ſoin de ne me pas quitter d'un inſtant. Me voyant dans l'impoſſibilité de finir une vie que je déteſtois, je m'abandonnai à toute ma douleur, & n'écoutant rien que ce qui pouvoit la nourrir & l'accroître, je priai Archidamus de m'apprendre tout ce qu'Agis avoit fait depuis notre ſéparation. Ce fidele Serviteur, les yeux baignés de larmes, prit la parole en ces termes:

Je ne vous dirai point, Madame, tout ce qu'un violent amour, & un reſſentiment légitime firent dire à mon Prince juſqu'à notre arrivée à Sparte; à peine ſéjourna-t-il trois jours dans cette Ville; le déſir qu'il avoit de ſe venger de Caſſander ne lui permit pas d'attendre qu'on eût raſſemblé les forces néceſſaires pour un pareil deſſein, il marcha avec le peu de troupes qui ſe trouverent dans Sparte, tout plia devant nous. Agis laiſſa ſur ſon paſſage de ſanglantes marques de ſon indignation;

nous nous vîmes enfin forcés d'assiéger Megalopolis qui nous fermoit le passage : ce fut pendant ce siége que nous apprîmes qu'Antipater & son fils venoient à nous avec une Armée infiniment superieure à la nôtre. Le Roi reçut cette nouvelle avec joie, & contre l'avis de tous les siens qui lui conseilloient de se retirer ou de se retrancher, il marcha au-devant de ses Ennemis. On en vint bientôt aux mains; notre Prince nous animoit par des exemples de valeur si admirables, que nous aurions vaincu, s'il n'eût cherché la mort plutôt que la victoire; mais Agis abandonnant le soin du Général, pour ne s'occuper que de sa propre vengeance, fut chercher Cassander au milieu de ses escadrons. Malgré les efforts de tant d'Ennemis réunis contre lui, il le joignit, & le fit tomber à ses pieds du premier coup qu'il lui porta. Il auroit achevé sa vengeance, s'il

n'eût été arrêté par un vaillant Inconnu de qui les forces se trouverent peu différentes des siennes. Il n'avoit pu faire tant d'actions incroyables, sans recevoir nombre de blessures ; nous le trouvâmes presque hors d'état de se défendre, lorsque nous arrivâmes à son secours. L'ayant retiré de la mêlée malgré lui, je le fis mettre dans une litiere. Ce vaillant Prince connoissant qu'il approchoit de sa fin, tira de son corps un fer de javelot qui y étoit demeuré, & avec sa pointe sanglante il écrivit ces paroles que je viens de vous présenter : Archidamus, me dit-il, en me les présentant, portez à Deidamie ces dernieres assurances de ma fidelité. A peine avoit-il achevé ces paroles, que nous vîmes nos troupes en désordre prendre la fuite. Notre vaillant Roi ne voulant point mourir sans combattre, ni tomber vivant entre les mains de ses Ennemis, se

fit defcendre de fa litiere, & fe traîna à la mort avec un courage intrépide. Quoique dangereufement bleffé, & hors d'état de pouvoir fe tenir à cheval, il arrêta long-tems l'effort des Ennemis, les plus hardis n'ofoient l'attaquer qu'à coups de javelots. L'intrépide Agis les arrachoit de fes armes & de fon corps, & les lançoit contre ceux de qui il les avoit reçus; ce fut dans ce genre de combat qu'il acheva de perdre fes forces; il fe laiffa doucement aller fur fon écu, & rendit le dernier foupir dans cette pofture.

A peine avois-je pu entendre les dernieres paroles d'Archidamus, je tombai dans un évanouiffement qui fit craindre pour ma vie; le Roi mon pere qui me vit dans cet état en fentit redoubler les remords que lui caufoit fon ingratitude. L'Epire entiere avoit conçu une averfion extrême pour lui depuis le départ d'Agis. La nuit étoit déja avancée,

lorſque la connoiſſance me revint, mais je n'ouvris les yeux que pour me livrer aux plus violens tranſports que peut inſpirer le déſeſpoir. Mais pourquoi, Seigneur, vous parler plus long-tems de ma douleur, puiſqu'elle ne fut pas capable de me conduire au tombeau ? La Reine me fit promettre que je n'attenterois pas ſur ma vie : mais tandis que je me livrois aux plus affreux chagrins, toute la Cour s'abandonnoit à la joie que lui cauſoit la naiſſance d'un Prince que la Reine ma mere venoit de mettre au monde. Ce Succeſſeur du ſang d'Achille fut nommé Pirrhus. L'Epire fut une année entiere dans la joie que lui cauſoit cet évenement, mais l'ingratitude d'Æacidas avoit trop irrité les Dieux, leur juſtice devoit enfin éclater ſur lui & ſur ſa miſerable famille. La premiere marque qu'il reçut de leur colere fut la mort de la Reine ma mere. Mon ame

toute entiere livrée à la douleur, ne pouvoit être susceptible des nouveaux coups de la fortune. J'aimois tendrement la Reine ma mere, mais la perte d'Agis toujours présente à mon souvenir ne me présentoit plus d'autre sentiment que ceux d'un amour déplorable & condamné à d'éternelles larmes.

Neoptolemus perdant tout espoir sur la Couronne par des voies légitimes, s'étoit retiré chez les Molosses, qu'il avoit trouvé disposés à la révolte; se joignant outre cela à Antipater qui attribuoit au Roi mes refus constans pour Cassander, il cherchoit à s'en vanger. Æacidas négligeant les premiers avis qu'il reçut de cette ligue, ne se mit en devoir de s'y opposer que lorsqu'il n'en fut plus tems. Neoptolemus forma un parti en Epire, même à la Cour; ce parti se trouva bientôt plus puissant que celui du Roi. Neoptolemus à la tête des

Molosses & des troupes que lui avoit donné Antipater, entra en Epire, presque toutes les Villes embrasserent son parti. Le Roi ne se trouva pas même en sureté dans sa Ville capitale ; il se ressouvint alors des prédictions du vaillant Agis, & donna, mais trop tard, des larmes à la perte de ce grand homme. A peine Æacidas eut-il le tems de sortir de la Ville, & d'aller implorer le secours des Princes voisins. Dans l'état où je me trouvois je fus peu sensible à ces nouveaux malheurs. Le Roi ayant appris qu'on le suivoit, ordonna à deux de ses plus fideles Serviteurs de porter le jeune Pirrhus à Glaucias, Roi des Illiriens, son ancien ami. Nous prîmes ensuite par des chemins détournés la route de Bisance, pour passer de-là en Asie auprès du grand Alexandre ; ce ne fut qu'avec des peines incroyables que nous arrivâmes à Bisance. Le Roi ne pouvant

ſupporter plus long-tems ſes malheurs & tant de fatigues, tomba dangereuſement malade ; il eut la conſolation d'apprendre avant ſa mort que Glaucias avoit reçu le jeune Pirrhus, & l'avoit hautement pris ſous ſa protection. Les Dieux moins cruels pour Æacidas que pour moi terminerent enfin ſes infortunes ; ſans les ſoins de Theogene je n'aurois pas ſurvêcu à cette derniere perte ; il conſulta l'Oracle du Dieu Mars, qui nous ordonna de ſuivre notre premiere réſolution, en nous annonçant que ſur les rives de l'Euphrate je trouverois le repos & la fin de mes peines. Nous prîmes le chemin de Suze où étoit alors Alexandre, mais il en étoit parti lorſque nous y arrivâmes ; une dangereuſe & longue maladie m'y retint ſi long-tems, que nous y apprîmes la mort déplorable du plus grand de tous les hommes. La perſéverance des Dieux à m'accabler

ſans ceſſe de nouveaux malheurs ranima mon déſeſpoir ; mais Theogene m'engagea à force de prieres à venir chercher parmi les Succeſſeurs d'Alexandre un aſile contre Neoptolemus. Je déſeſperois d'y réuſſir, lorſque mon bonheur m'a enfin fait rencontrer le généreux Demetrius. La belle Princeſſe Deidamie finit ainſi ſon récit.

Demetrius en fut ſi attendri qu'il mêla ſes larmes à celles de cette Princeſſe : Madame, lui dit-il, les cauſes de votre affliction ſont telles qu'on ne peut qu'en gémir avec vous : helas! ma deſtinée eſt pareille à la vôtre : je pleure comme vous ce que j'aimois ; la compagnie des malheureux eſt la conſolation de ceux que le ſort perſécute : permettez-moi donc de vous faire ma cour, & trouvez bon que je vous ſerve de guide pour vous conduire auprès de pluſieurs Princeſſes qui ſçauront reconnoître ce qu'on doit à votre

naiſſance & à votre perſonne. Demetrius prononçoit ces paroles avec tant de grace, & ſa beauté ajoutoit ſi puiſſamment à ſon diſcours, que la Princeſſe accepta ſes offres avec plaiſir. Etant remontée dans ſon chariot, Demetrius lui fit prendre le chemin de la maiſon de Polemon. Les Princeſſes admirerent la beauté de Deidamie, elles confirmerent à l'envi les promeſſes de Demetrius, & lui firent un accueil ſi prévenant qu'elle accepta l'aſile qu'elles lui offrirent.





CASSANDRE.

Livre second du ſeptiéme tome.



EMETRIUS ayant laiſſé Deidamie avec les Princeſſes ſe rendit à la tente de ſon pere, & de-là à celle d'Oroondate où tous les Princes accouroient pour prendre part à ſa joie, & s'inſtruire des merveilleux évenemens de l'hiſtoire de la belle Deidamie. Cette Princeſſe & les autres qui l'avoient ſi obligeamment accueillie ne tarderent pas à s'y rendre; tous les Succeſſeurs d'Alexandre confirmerent à l'envi les promeſſes de Demetrius. Ce jeune Prince ſe diſtinguoit cependant au milieu d'eux par un zele

plus empreſſé que celui de la ſimple généroſité ; Antigonus remarquoit avec plaiſir l'empreſſement de ſon fils à ſervir la belle Princeſſe d'Epire. Comme cette journée étoit la derniere de la trêve, tous les Chefs de l'Armée ſortirent bientôt de la tente d'Oroondate pour ſe rendre où le devoir de leurs Charges les appelloit. Le Prince des Scithes aſſuré de la fidelité de la Reine Statira, & poſſeſſeur de ſon cher Artaxerxe, ſe livroit à une joie vive & pure. Le vaillant Arzace, qui après tant de peines & de tourmens, ſe retrouvoit auprès de la conſtante Berenice, goûtoit un véritable bonheur; cette Princeſſe, par l'ordre d'Oroondate, paſſoit une grande partie du jour au chevet du lit de ce Prince ſi digne d'être aimé. L'herbe miraculeuſe de Ptolomée avoit produit ſon effet ordinaire, peu s'en falloit qu'Arzace ne fût en état de quitter le lit. Oroondate le

voyant hors de danger le pressa de lui apprendre le récit de ses avantures : est-il possible, lui disoit-il, mon cher frere, que vous ayez passé tant de tems éloigné de moi, sans me donner de vos nouvelles, & sans songer à tarir la source de mes larmes ? Ces paroles arracherent quelques soupirs au vaillant Arzace ; il alloit y répondre, lorsque Talestris & Lisimachus entrerent. Mon frere, lui dit Oroondate, je pense que la Reine Talestris & Lisimachus ne vous seront pas suspects. Si ma présence peut gêner le grand Arzace, ajouta Lisimachus ... Non, Lisimachus, reprit vivement Arzace, vous ne me serez jamais suspect, & je serois véritablement affligé si vous ne conserviez au frere de Parisatis cette amitié que vous promîtes à Arzace. Après avoir fait un pareil compliment à la Reine des Amazones, il commença ainsi son histoire.

HISTOIRE
D'ARZACE.

COMMENT puis-je vous avoüer que j'étois vivant, tandis que Alexandre triomphoit de Darius, & s'emparoit de ses Etats? L'amour est ma seule excuse. J'ai vêcu dans un Etat qui pourra me faire obtenir sans doute quelque grace auprès de vous, & vous laisser croire que si Arzace eût été libre, il n'auroit pas été assez lâche pour voir les malheurs de son Païs, sans chercher à s'ensevelir sous ses ruines; j'ose parler ainsi devant vous, Lisimachus, que je ne confondrai jamais avec les Ennemis de notre Maison, non plus que ces généreux amis qui sont maintenant armés pour le reste de notre sang. Je les verrai sans envie posseder un Empire qui m'étoit des-

tiné, & dont la colere des Dieux ont banni le ſang de Darius ; je ne regreterai point ſa perte ſi Berenice me demeure ; & ſi en perdant ces Etats que le courroux du Ciel a fait tomber en d'autres mains que les miennes, je ne perds point cette adorable Princeſſe, à laquelle je les ai tous ſacrifiés, mon ſort me paroîtra digne d'envie.

Je ne mourus pas, mon frere, dans cette cruelle bataille où vous crûtes avoir perdu celui à qui vous êtiez plus cher que ſa propre vie ; j'étois, comme vous pouvez vous en ſouvenir, tombé parmi la foule des morts ; les Scithes Vainqueurs, mais trop affoiblis pour ſuivre leur victoire, ne s'occuperent qu'à dépouiller les morts ; la richeſſe de mes armes excita une grande querelle parmi pluſieurs Soldats, elle fut pouſſée ſi loin qu'ils en vinrent aux mains. Theodate, Prince des Sarmates, averti de ce déſordre

accourut bientôt dans cet endroit; le combat cessa à son arrivée. Ce Prince jugeant à la richesse de mes armes & à celle de mon casque qu'on lui présenta, que je devois être un Officier considérable parmi les Perses, ordonna de m'enlever du champ de bataille pour me rendre les derniers devoirs. Ceux qui s'approcherent de moi pour exécuter cet ordre s'apperçurent que j'avois encore quelque mouvement, & que je commençois à ouvrir les yeux. Theodate en témoigna une véritable joie, & me fit sur le champ emporter dans sa tente. Les plus habiles Chirurgiens vinrent promptement mettre un premier appareil à mes blessures, ils n'en trouverent point de mortelles, mais j'avois perdu tant de sang qu'ils craignirent de ne pouvoir rappeller mes forces épuisées, ils y travaillerent cependant avec tant de soin que la connoissance me revint entierement

dès le lendemain ; je ne pouvois comprendre en quel lieu je me trouvois, tous ceux qui m'environnoient m'étoient parfaitement inconnus. J'imaginai enfin que j'étois tombé au pouvoir de nos Ennemis. Le Prince Theodate qui s'apperçut de mon embarras, & des différentes pensées qui m'agitoient, s'approcha de moi en ce moment : qui que vous soyez, me dit-il, ne craignez rien, & croyez que vous êtes tombé entre les mains d'un homme, qui loin de vous traiter en Ennemi, travaillera à votre salut, comme au sien propre ; il s'éloigna de moi en finissant ces mots, & fit fermer les rideaux de mon lit. Je compris aisement la vérité de mon avanture, & que j'étois Prisonnier ; les soins qu'on prenoit de moi me firent connoître que j'étois tombé entre les mains d'un Ennemi généreux, j'en remerciai les Dieux, & je m'abandonnai avec confiance aux soins

qu'on prenoit pour ma vie. Les Chirurgiens au ſecond appareil dirent à Theodate qu'ils répondoient de ma guériſon ; ce Prince en témoigna une véritable joie ; j'en conclus auſſitôt que mon nom lui étoit connu, mais je faiſois tort à ſa vertu, je ne devois ſes ſoins qu'à ſa ſeule générofité. J'avois appris ſon nom, & le rang qu'il tenoit parmi les Scithes, ainſi je lui rendois toute ſorte de déference, & ne perdois point d'occaſion de lui marquer ma reconnoiſſance. Il fut long-tems ſans me demander mon nom; j'avois réſolu de le lui cacher, connoiſſant la haine mortelle que le Roi des Scithes avoit contre notre Maiſon ; mais l'eſtime que j'avois conçuë pour ce généreux Prince ne me permit pas d'exécuter ce deſſein ; ne voulant pas cependant me faire connoître pour le fils de Darius, je me nommai du nom que j'avois porté avant que mon pere

montât ſur le tróne. Quoique la captivité, lui dis-je, ſoit dure aux Princes, je ne me plaindrai jamais de la mienne, puiſqu'elle ne m'a ſoumis qu'au généreux Théodate. Quand vous ſerez en état, me dit ce Prince, de pouvoir éprouver les effets de l'eſtime que j'ai pour vous, vous connoîtrez quelles ſont mes intentions : la confiance que vous avez en moi ne vous ſera pas déſavantageuſe ; il eſt pourtant néceſſaire, que le Roi & toute l'Armée ignorent qui vous êtes, reſtez donc avec moi juſqu'à votre entiere guériſon, j'eſpere qu'alors je pourrai vous donner occaſion de conſerver cette opinion que vous voulez bien avoir de moi. Il me quitta à ces mots. Pendant tout le tems que dura cette foibleſſe qui me forçoit à garder le lit, Theodate me rendit les mêmes ſoins qu'il auroit pû rendre au Prince des Scithes. Ce généreux procedé me faiſoit ſupporter ma

ma captivité avec tranquilité. Le regret d'être éloigné de mon cher Oroondate étoit mon plus grand chagrin. L'inquiétude de votre sort me tourmentoit souvent; mais votre corps n'ayant pas été trouvé parmi les morts, & n'apprenant rien de vous chez les Scithes, je ne doutai point que vous ne fussiez échapé à cette sanglante mêlée, dans laquelle je vous avois vû vous précipiter si aveuglément. Mon amitié pour vous m'inspira le désir de faire quelque séjour parmi les Scithes, quand même il me seroit possible d'obtenir ma liberté; je souhaitois même qu'il se présentât quelqu'occasion de faire pour votre auguste Maison une partie de ce que vous aviez entrepris pour la nôtre. Nous arrivâmes en Scithie & bientôt à la Cour; lorsque je fus en état de quitter la chambre, je ne trouvai point de Garde qui m'empêchât de sortir de la maison, le généreux Theo-

date ne m'avoit pas ſeulement demandé ma parole ; loin d'abuſer de cet excès de bonté, je ne voulus pas faire un pas ſans ſon aveu ; mais à la premiere parole que je lui dis à ce ſujet, il me déclara que j'étois libre, & que lorſque je voudrois me retirer dans mon Païs, il me donneroit les moyens de ſortir de la Scithie. Pénetré d'une ſi parfaite généroſité, je voulus le forcer à accepter une rançon conſidérable. Je n'en veux point d'autre, me répondit-il, que l'amitié d'Arzace. Elle vous eſt trop légitimément acquiſe, Seigneur, lui répondis-je, pour n'être pas en droit d'y compter ; puiſque les préſens d'Arzace ſont au-deſſous de vous, daignez donc accepter Arzace lui-même, qui ne peut ſe réſoudre à vous abandonner. Thecdate m'avoüa, en m'embraſſant, que je lui faiſois un vrai plaiſir de paſſer quelque tems avec lui ; il me promit enſuite qu'il

me feroit voir le Roi & la Princesse, sans que je courusse le risque d'être reconnu. En effet, me faisant passer pour un Etranger que le désir d'acquerir de la gloire attiroit en Scithie, il me présenta à plusieurs de ses amis; il me conduisit ensuite dans le Temple, où je vis le Roi entouré d'une nombreuse Cour. Le lendemain Theodate me mena dans un Bois, où presque tous les soirs la Princesse Berenice venoit se promener : je la vis cette charmante Princesse; la voir & l'adorer fut pour moi la même chose; le rapport de nos destinées me revint à l'esprit dans ce moment; qu'il fût fatal à mon repos! que cet instant m'a couté de peines! mais peuvent-elles être comparées au bonheur que j'obtiens? Non, ma Princesse est un prix, que je n'ai point encore assez mérité. Berenice étoit descendue de son chariot pour se promener avec quelques Dames de sa

ſuite : quoique je n'oſaſſe m'approcher d'elle, je ne la perdis jamais un inſtant de vûe pendant ſa promenade : ravi d'admiration, je ne pouvois détourner mes yeux de cet objet divin. Theodate me rejoignit auſſitôt que la Princeſſe fut partie, & me ramena chez lui; je ne lui parlai tout le reſte du jour que des charmes de la Princeſſe Berenice. Je paſſai toute la nuit à me les retracer : la raiſon voulut envain combattre la paſſion qui s'emparoit de mon ame, en me montrant toutes les difficultés & tous les obſtacles qui s'oppoſoient à mon amour; ce même amour me rappelloit le ſuccès de votre paſſion pour la Princeſſe Statira, & par-là il ranimoit mon eſperance. Je ſentois, il eſt vrai, qu'Oroondate, avant de faire connoître ſa tendreſſe, avoit rendu les plus éclatans ſervices à Darius & à toute ſa famille : cherchons, diſois-je, les moyens d'imiter cet

illuſtre frere, ne nous préſentons point au Roi des Scithes, ni à la Princeſſe ſa fille avant d'avoir mérité cet honneur par quelqu'important ſervice. J'exécutai cette réſolution; cependant je vis encore pluſieurs fois cette charmante Princeſſe, ma paſſion en augmenta, & j'aimai, j'oſe le dire, autant qu'on peut aimer. J'appris bientôt que le téméraire Arzacome avoit déclaré ſa paſſion pour la fille de ſon Roi; l'audace de ce Sujet téméraire m'anima d'une juſte colere, & s'il m'avoit été permis de la faire éclater, je n'aurois pas ſouffert ſi long-tems une préſomption qui déplaiſoit à ma Princeſſe: bientôt les Dieux firent naître cette occaſionque j'avois ſi ardemment déſirée. Les Nomades & les Illéens ſe ſouleverent, & avec une puiſſanteArmée ils ſe rendirent maîtres de tout le Païs voiſin du lac de Buges. Le Roi nomma promptement Theodate pour aller

à la tête d'une Armée s'oppoſer à ces Rebelles ; je me diſpoſai avec une extrême joie à ſuivre ce généreux ami dans cette expédition, & lui déclarai le deſſein que j'avois de perdre la vie à ſes côtés, ou de faire des choſes pour ſa gloire qui l'empêchaſſent de ſe répentir de l'amitié qu'il m'avoit accordée. Je vous aime, me dit Theodate, mais vous méritez ſi parfaitement les ſentimens que j'ai pour vous que je ne pourrois vous les refuſer ſans injuſtice; il accompagna ces paroles des plus tendres careſſes. Nous partîmes bientôt d'Iſſedon, & marchâmes à grandes journées vers les Ennemis. Je ne voulus point avoir d'emploi dans l'Armée, me contentant de combattre auprès de la perſonne de Theodate. Je fus aſſez heureux à la premiere bataille qui ſe donna, pour lui rendre quelques ſervices qui l'obligerent dès-lors à me donner des emplois au-deſſus de ma capacité.

La modestie d'Arzace le faisoit passer légerement sur les actions dans lesquelles il s'étoit signalé, mais Oroondate qui s'en apperçut l'interrompit, & répeta tout ce que la Princesse Berenice lui avoit compté de son histoire & de celle d'Arzace. Arzace reprit la parole lorsqu'Oroondate eut cessé de raconter ce qu'il sçavoit de son histoire. Avant, dit-il, de vous instruire de cette conversation, que la Princesse n'a pas eu le tems de vous apprendre, je dois vous dire en peu de mots quelques particularités qu'elle a ignoré : hélas! elle ne sçavoit point à quel excès alloit ma passion, & combien le respect qui me forçoit au silence me coutoit de peines & de tourmens. L'amitié que Theodate avoit pour moi s'étoit tellement augmentée depuis les services importans que je lui avois rendus, qu'il sembloit que ma fortune fût devenuë la sienne propre ; il me

donna tant de marques de la ſincerité de ſon cœur, que je ne crus pas devoir plus long-tems lui cacher mon amour, & mon véritable nom. Je ne ſçaurois vous repréſenter quel fut l'étonnement de Theodate à cette confidence, cette avanture lui paroiſſoit ſi étonnante qu'il n'auroit pû y ajouter foi, s'il l'avoit appriſe de tout autre que de moi; mais s'il parut ſurpris, ſon cœur ne parut point changé à mon égard. Il me promit ſon aſſiſtance & ſon ſecours avec tant d'affection, que j'eus tout ſujet de m'applaudir dans la confiance que j'avois euë en lui. Il entra dans mes inquiétudes, & me procura ſouvent le bonheur de voir ma Princeſſe. Ce fut par lui que je parvins à avoir ce portrait qui fit connoître à ma Princeſſe le ſecret de mon cœur. Ce fut quelques jours auparavant cette avanture, que j'appris que le Roi des Scithes & mon pere avoient fait

une tréve; j'appris pareillement les rapides ſuccès d'Alexandre, & que toute ma famille, à la reſerve de Darius, étoit tombée au pouvoir de ce Vainqueur. Epris du plus ardent amour qu'on puiſſe reſſentir, je n'en fus pas moins ſenſible à la honte de notre Maiſon; je me déterminai à ſacrifier enfin ma tendreſſe au devoir, réſolu cependant de revenir en Scithie auſſitôt que l'honneur pourroit me le permettre. Theodate approuva mon projet, & réſolut d'attacher ſa fortune à la mienne; il s'engagea à me ſuivre dans ce voyage. Je ne pouvois cependant me réſoudre à partir, ſans avoir fait l'aveu de mon amour à ma Princeſſe; j'en cherchois les moyens, lorſque le haſard découvrit un ſecret que mon reſpect m'avoit forcé à cacher; je ne ſçaurois vous exprimer quelle fut ma douleur, quand je reçus l'arrêt de ma condamnation par la bouche de Ce-

lenie. Vous ſçavez avec combien de peine j'obtins le bonheur de pouvoir entretenir un moment Berenice, elle vous a raconté le commencement de cette converſation. Je n'aurois point differé, Madame, lui dis-je, à vous obéir, ſi je n'avois craint de manquer à une perſonne qui vous eſt chere : je ſuis chargé de ſa part de vous apprendre une partie de ſes avantures, mais avant de vous nommer cette illuſtre perſonne, jettez les yeux, Madame, ſur un gage que j'ai reçu de ſon amitié : à ces mots je lui préſentai une bague que vous m'aviez autrefois donnée. La Princeſſe eut à peine porté la vûe ſur cette bague, qu'elle la reconnut : que vois-je, Arzace ! me dit-elle, c'eſt un préſent que je fis à mon frere quelque tems avant notre ſéparation. Oüi, Madame, repris-je, & c'eſt de lui que je l'ai reçuë. O Dieux, ajouta la Princeſſe, quelle nouvelle m'ap-

portez-vous d'un frere qui m'eſt ſi cher, & dont la longue abſence me déſeſpere ! Avant de vous inſtruire, Madame, lui dis-je, de ce qui me regarde, je vais vous raconter ce que j'ai ſçu des avantures du Prince votre frere : alors j'appris à la Princeſſe tout ce qui vous étoit arrivé depuis votre départ de Scithie, juſqu'au jour malheureux qui nous avoit ſéparés : je m'étendis avec ſoin ſur votre amitié pour le Prince Artaxerxe. Quoi, me dit la Princeſſe, cet illuſtre ami de mon frere, eſt ce même Prince qui mourut à la bataille de Selene ! que je plains ſa malheureuſe deſtinée, & que j'entre vivement dans la douleur qu'une pareille perte aura cauſé à Oroondate : plût aux Dieux qu'il fût encore au monde, & que par une partie de ces Etats, Oroondate pût s'acquitter de ce qu'il lui doit. Il l'avoit réſolu, Madame, repris-je aſſez froidement, & c'étoit par

le moyen de la Princeſſe Berenice, qu'il comptoit payer les ſervices qu'Artaxerxe lui avoit rendus auprès de Statira : combien de fois le Prince de Perſe flaté de cette eſpérance, a-t-il preſſé Oroondate de chercher les moyens de le faire arriver au bonheur qu'il lui propoſoit! Peut-être euſſiez-vous condamné, Madame, l'intention du Prince votre frere, & la préſomption d'Artaxerxe? Qu'il eſt heureux d'être mort en combattant pour ſon cher Oroondate, & non pour l'expiation d'une faute pareille à celle d'Arzace. Ne parlons point de la faute d'Arzace, me dit la Princeſſe en m'interrompant, elle n'a rien de commun avec la fortune d'Artaxerxe : quand le Prince de Perſe auroit eu pour moi les ſentimens que mon frere vouloit lui inſpirer, il ne m'auroit paru coupable que d'une trop grande complaiſance pour ſon ami. Si je croyois, Madame, ajoutai-je,

que vous euſſiez véritablement pour Artaxerxe les ſentimens que vous témoignez, je vous conſolerois bientôt du déplaiſir que ſa mort vous a donné. Quelle conſolation, repliqua la Princeſſe, pouvez-vous me donner à ce ſujet! Ce malheureux Prince n'eſt plus, & nos ſouhaits ne peuvent le rappeller à la vie. Ces dernieres paroles de Berenice augmentant mon eſpérance: Si Artaxerxe étoit vivant, Madame, lui dis-je, s'il étoit dans la Scithie, & s'il avoit enfin pour vous une paſſion mille fois plus forte que celle que le Prince votre frere a pû lui inſpirer, à quelle peine le condamneriez-vous? Berenice étonnée de ce diſcours, me regardoit, ſans pouvoir me répondre. Me jettant alors à ſes genoux: vous voyez, Madame, continuai-je, ce Prince dont la mort vous a touchée; le criminel Arzace n'eſt autre que le Prince Artaxerxe, ſa paſſion eſt au-

torifée par l'amitié, & par la volonté d'Oroondate, rendez-moi une partie de ce que j'ai fait pour ce frere que vous aimez. Je suis criminel, puisque je vous ai déplû, mais la cause de mon crime doit vous le faire paroître excusable. Si vous me regardez comme fils de Darius, souvenez-vous qu'Oroondate étoit fils du Roi des Scithes; que pour vous j'abandonne Darius & ses Etats, devenus la proye du Vainqueur; pour vous je laisse gémir mes parens dans la captivité, & je n'écoute plus la voix de la nature, ni celle de la gloire. Si pour vaincre votre haine, Artaxerxe n'est point aussi aimable qu'Oroondate le parut aux yeux de ma sœur, la sincerité & la violence de mon amour me font prétendre à la même grace. J'attendis vainement la réponse de la Princesse; son trouble étoit si grand, qu'à peine avoit-elle pû entendre la fin de mon discours.

Jeois trop, Madame, lui dis-je, qu'Arzace cessant d'être un Inconnu, n'a point cessé de vous paroitre coupable. Hé bien, Madame, puisque l'amitié d'Oroondate parle envain en ma faveur, je vais trouver le Roi, & livrer à ses ressentimens le fils de son Ennemi. Artaxerxe, me dit la Princesse, comment voulez-vous que je m'explique dans l'étonnement que vous venez de me causer, & comment puis-je recevoir l'aveu d'un amour qui n'est point autorisé par le Roi mon pere: faut-il oublier que le nom de Darius est odieux à notre Maison? Mais que ne dois-je point à votre naissance, à votre mérite personnel, & à cet amour dont vous me donnez des preuves si dangereuses! Non je ne puis perdre le souvenir de ce que vous avez fait pour Oroondate, & Berenice n'est point faite pour être ingrate. Je crois, poursuivit-elle, que cet aveu doit vous

suffire. Oüi, ma Princesse, m'écriai-je transporté de joie, votre bonté me rend le plus heureux de tous les hommes. Levez-vous, Seigneur, ajouta la Princesse, & pardonnez-nous de n'avoir pas rendu au Prince de Perse tout ce que nous lui devions. La Princesse alors m'obligea de m'asseoir auprès d'elle; je lui racontai la façon dont j'étois échapé de la bataille de Selene, & une partie de mes avantures que je lui avois cachées. Je lui témoignai si vivement dans ce récit l'excès & la vérité de ma passion, que j'eus la satisfaction de m'appercevoir qu'elle n'y étoit pas insensible; ce fut sans doute la pitié, & l'amitié qu'elle avoit pour le Prince son frere, qui me firent obtenir une affection que j'avois peu méritée. Ce ne fut qu'à vous seul, lui dit Oroondate en l'interrompant, que vous dûtes les sentimens que Berenice vous témoigna; elle vous aimoit comme

Arzace, mais cachant sa tendresse pour un Inconnu, elle se fit honneur d'en faire l'aveu au plus grand Prince du monde. Berenice & Arzace rougirent également à ces paroles; Arzace vouloit y répondre, mais on l'obligea à continuer son histoire.

Je ne vous redirai point, poursuivit-il, toute notre conversation, il me suffira de vous apprendre, qu'avant que de nous séparer, ma belle Princesse me fit connoître que ma passion ne l'avoit point offensée, elle me permit d'esperer qu'elle n'y seroit point insensible. Lorsque je fus livré à moi-même, je m'abandonnai à des transports de joie qui ne peuvent se comprendre que par ceux qui ont véritablement aimé; les inquiétudes que me donnoit l'infortune de notre Maison, s'évanoüirent tellement, qu'à peine m'en resta-t-il quelque souvenir. Je courus chez Theodate lui faire part de

mon bonheur, il y fut aussi sensible que moi-même. La premiere fois que je revis ma Princesse, elle parut un moment embarassée en ma présence; mais loin de me faire connoître qu'elle se répentoit de la grace qu'elle m'avoit accordée, elle me promit devant Celenie de faire pour mon bonheur tout ce que je pouvois désirer & attendre d'une Princesse comme elle. Je n'en demandois pas davantage, & mon sort m'auroit paru trop heureux, si les nouveaux succès d'Alexandre, que j'appris bientôt, n'étoient venus le troubler. Les droits du sang & de l'honneur reprirent toute leur force sur mon cœur, je sentis toute l'horreur de la situation où ce cruel devoir alloit me jetter, mais je sentis en même-tems, que je me rendrois indigne de Berenice, si je ne volois promptement au secours de Darius. Berenice plaignit nos malheurs, & la cruelle nécessité qui

alloit nous séparer, mais elle consentit enfin à ce départ nécessaire. Je fus sur le champ trouver le Roi, je le suppliai de me permettre de quitter la Scithie pour quelques mois. Ce Prince qui avoit une véritable affection pour moi, fit l'impossible pour m'empêcher d'exécuter ma résolution ; il m'offrit les plus importantes Charges de l'Etat pour me fixer en Scithie. Seigneur, lui dis-je, je suis à présent inutile au service de votre Majesté, permettez-moi d'aller secourir ma malheureuse Patrie, je reviendrai dans votre Cour avant la fin de l'année. Le Roi, après m'avoir fait plusieurs fois réiterer cette promesse, consentit à mon départ. Theodate qui vouloit m'accompagner en Perse, vint avec moi prendre congé de la Princesse Berenice ; ce fut dans cet entretien que je connus véritablement toute l'étenduë de mon bonheur. Ma belle Princesse méla ses

larmes aux miennes : je vous quitte, Madame, lui dis-je, ainſi le veut ma cruelle deſtinée, je ſerois indigne de vous, ſi je pouvois reſiſter plus long-tems au devoir qui m'appelle ; mais cette affreuſe néceſſité qui m'arrache de la Scithie, n'empêchera point mon ame d'être conſtamment dans les lieux que vous habiterez ; & ſi les Dieux veulent que je ſuccombe ſous les armes du Vainqueur de Darius, j'aurai au moins la gloire d'avoir été avoüé de Berenice. Si ces Dieux m'accordent un ſort plus heureux, c'eſt avec mon cher Oroondate que je reviendrai en Scithie, vous demander la continuation de cette félicité que mes Ennemis ont interrompuë ; mais, ma Princeſſe, que votre belle bouche m'aſſure que cette cruelle abſence ne me bannira point de votre mémoire. Je me ſouviendrai toujours d'Arzace, me dit la Princeſſe les larmes aux yeux, & vous

auriez tort d'en douter : allez, Arzace, puisqu'il le faut, où vous êtes appellé par des raisons ausquelles je ne puis m'opposer ; mais de quelque ressentiment que vous soyez animé contre Alexandre, n'oubliez pas que je désire votre retour, que je vous l'ordonne par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous, & que vous ne pouvez vous précipiter dans les périls, sans me désobéir, sans me déplaire, faut-il vous l'avoüer, sans me rendre malheureuse. Me jettant à ses genoux, & colant ma bouche sur sa belle main, je fus long-tems sans avoir la force de parler. Pénetré de la plus vive douleur, je lui dis enfin le dernier adieu, & m'arrachai promptement d'auprès d'elle. Je fus retrouver Theodate, ce Prince vouloit m'accompagner ; mais je lui fis tellement connoître le besoin que j'avois de lui à la Cour de Scithie, qu'il consentit enfin à se sé-

parer de moi. J'entrai dans un vaiſſeau qui avoit été équipé par les ordres de Theodate, & qui devoit paſſer en Aſie; la mer n'avoit jamais été plus calme qu'elle le fut dans le commencement de mon voyage. Que mon ame étoit différente! l'abſence de ce que j'adorois, la déſolation de notre Maiſon étoient les penſées qui l'agitoient journellement. Bientôt une nouvelle rencontre me donna de nouveaux ſujets de chagrin; je me vis attaqué par huit grands vaiſſeaux qui nous environnoient de tous côtés. Je voulus obliger ceux qui étoient avec moi à faire réſiſtance, mais il me fut impoſſible de les armer contre un ſi grand nombre d'Ennemis; les Thraces entrerent dans notre vaiſſeau de tous côtés, je me défendis quelque tems, & je fis tomber à mes pieds pluſieurs des plus hardis. Enfin accablé par le nombre & ſaiſi par derriere, je fus porté

par terre & désarmé. On me présenta sur le champ à Arimbas qui commandoit ces huit vaisseaux : il faut, me dit ce Commandant, ou que tu aimes peu la vie, ou que tu sois le plus téméraire de tous les hommes, d'avoir osé seul te mettre en défense contre un si grand nombre d'Ennemis. Je ne fus jamais ton Ennemi que je sçache, lui dis-je, sans m'étonner de ses paroles, & je suis appellé en des lieux où tu me permettras de me rendre si tu ès généreux. Ce n'est pas desBarbares, me dit Arimbas, que les Grecs apprennent la générosité ; je connus à cette réponse que les sentimens d'honneur toucheroient peu Arimbas. Je lui promis une rançon considérable, s'il vouloit me mettre en liberté sur ma parole. J'accepte la rançon que tu me proposes, me dit Arimbas, mais tu attendras parmi nous qu'elle soit arrivée. En finissant ces paroles, il me fit conduire

dans une chambre ; je fus à l'instant entouré de plusieurs Gardes. Le lendemain nous abordâmes à un Port où Arimbas commandoit pour Alexandre ; je fus enfermé dans un Château fort où je fus soigneusement gardé. Jugez, cher Oroondate, quel fut mon désespoir à ce nouveau malheur ! Qu'Arimbas me fasse mourir, disois-je à ceux qui me gardoient, ou qu'il me donne la liberté ; dans l'état où je suis, la captivité m'est plus dure que la mort. Pour toute réponse Arimbas se contentoit de me faire dire, que lorsqu'on lui apporteroit ma rançon il me mettroit en liberté. Je n'avois auprès de moi que quelques Scithes à qui je n'osois confier ma naissance ; de la découvrir à Arimbas, c'étoit vouloir rendre ma captivité éternelle. J'étois réduit à former d'inutiles vœux pour Darius, tandis que mon cher Oroondate combattoit dans ses Armées. Pour m'accabler

encore

encore par de plus cruels coups, j'appris alors qu'Alexandre venoit de gagner la fameuſe bataille d'Arbele, quel ſurcroit de douleur pour moi! mon amour pour vous, ma belle Princeſſe, put ſeul m'empêcher de ſuccomber à tant d'infortunes. Une année s'étoit écoulée toute entiere depuis le jour de ma priſe, lorſque Criton, Capitaine des Gardes du Château, m'aborda & me parla de la ſorte : Conſolez-vous, Seigneur, votre captivité finira bientôt, votre vertu a trouvé parmi nous un homme qui ſçait en faire cas, & qui veut vous ſervir. O Criton, lui répondis-je, les Dieux & les hommes le récompenſeront de ſa bonté; & ſi c'eſt vous, comme je veux m'en flater, je puis vous faire une fortune fort au-deſſus de celle que vous pouvez attendre d'Arimbas. Repoſez-vous, reprit Criton, ſur l'aſſurance que je vous donne, que vous ne ſerez pas long-

tems Prifonnier, & laiffez-moi le foin de cette entreprife. Criton me quitta en finiffant ces mots. Deux jours après, ayant éloigné fous différens prétextes tous ceux dont il pouvoit fe défier, il vint dans ma chambre avec les autres. Il me préfenta, ainfi qu'à deux Scithes qui me fervoient, une armure complette; nous fortîmes enfuite promptement du Château, nous trouvâmes à la porte des chevaux que Criton avoit fait préparer. Ce vertueux Macedonien ne voulut pas m'abandonner, nous prîmes enfemble la route de la Medie, où Darius s'étoit retiré après la perte de la bataille d'Arbele. A peine avions-nous fait trois ou quatre journées, que nous apprîmes la déplorable fin du malheureux Darius. Les Dieux refervoient mon courage à ce dernier malheur : quels reproches ne me fis-je point en ce moment d'avoir abandonné des interêts fi chers

pour n'écouter que mon amour? Mais hélas! ce même amour me donna encore la force de supporter cette derniere disgrace. Je me ressouvins des ordres de ma Princesse, qui me défendoit de sacrifier des jours que je lui avois consacrés. Cependant les divers combats que mon ame avoit essuyés avoient été si violens, que mon corps n'y put résister. Je tombai malade, mais au bout de quinze jours me trouvant sans fiévre, je me déterminai à abandonner l'Asie pour jamais. Alexandre, me disois-je, est un Ennemi généreux, les Dieux ont favorisé sa vertu, il s'est rendu Maître d'un Empire que je ne puis lui arracher que par un lâche assassinat. Obéissons à ces Dieux qui ne m'ont pas permis de défendre mon pere & mes Etats contre ce Vainqueur; allons chercher aux pieds de ma Princesse, la seule consolation que je puisse trouver à mes malheurs.

Si mon cher Oroondate est vivant il doit être en Scithie, je dois tout esperer de son amitié; c'est avec ce généreux frere à la tête de ses Armées, que je dois me présenter devant Alexandre. Déterminé à suivre cette derniere résolution, suivi du seul Criton, & de mes deux Scithes, je repris le chemin de la Scithie. Après avoir passé l'Araxe, traversé le mont Thimaus, & le Païs des Massagetes, nous entrâmes dans la Province des Issedons; n'étant plus qu'à deux journées de la Capitale, je questionnai ceux que je rencontrois sur l'état actuel de la Cour. Seigneur, me dit un de ceux que j'interrogeois, la Scithie est dans une profonde paix. Le Roi craignant de déplaire à la Reine sa femme, soufre l'amour d'Arzacome pour la Princesse Berenice; cette Princesse, qui déteste ce téméraire Sujet, ne peut cependant se délivrer de ses persécutions. Ci-

daris, Prince des Tauro-Scithes, pareillement amoureux d'elle, & animé par l'exemple d'Arzacome, a fait au Roi l'aveu de ſa paſſion. Le Roi indigné d'une pareille audace l'a traité avec tout le mépris qu'il méritoit, & l'a banni pour jamais de ſa préſence. Je trouvai dans ce récit une grande conſolation, & m'arrêtant à peine ſur l'amour de Cidaris, je ne m'occupai que de la perſévérance de ma Princeſſe à réſiſter aux perſécutions d'Arzacome. Je pourſuivis mon chemin plein de cette douce idée.

Je n'étois qu'à deux cens ſtades d'Iſſedon, lorſqu'en entrant dans un Bois j'entendis le ſon des cors & le bruit des chiens, quelques Chaſſeurs que je rencontrai enſuite m'apprirent que le Roi, la Reine, & la Princeſſe Berenice étoient dans cette Forêt; j'héſitai ſi je devois me montrer au Roi, ou me rendre chez Theodate; je prenois ce der-

nier parti, lorſque je vis venir à toute bride un homme couvert de ſang; cet homme tomba en m'approchant; je m'avançai promptement pour le ſecourir: ah! me cria-t-il, ne ſongez point à moi, c'eſt au ſecours du Roi que vous devez courir. A peine eus-je entendu ces paroles, que je volai du côté que cet homme m'indiquoit, Criton & mes deux Scithes me ſuivirent. Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas que le bruit que j'entendis me guida; j'apperçus un petit nombre de Gardes & de Courtiſans qui ſe défendoient contre plus de cinquante Cavaliers qui les attaquoient avec beaucoup d'animoſité; malgré leur courage & les efforts du Roi, ils alloient ſuccomber ſous les coups de tant d'Ennemis, ſi nous fuſſions arrivés plûtard; je me jettai l'épée à la main auprès du Roi que Theodate & Arzacome défendoient de toute leur puiſſance. Comme ils

n'avoient pour toute arme que de foibles épées, leur résistance ne pouvoit être longue. Animé d'une ardeur incroyable à la vûe du danger que couroit le pere de Berenice, je me précipitai au travers de ses Ennemis, Criton & mes deux Scithes secondant mes efforts, nous fîmes bientôt changer de face à ce combat; le Chef de cette troupe tomba sous mes coups, ainsi que plusieurs des siens; Theodate & Arzacome, malgré leurs blessures, me seconderent vaillament; ils ramasserent les boucliers & les épées de ceux qui venoient d'être tués & se mêlerent avec moi dans cette troupe d'Ennemis, bientôt ce qui en restoit en état de combattre prit la fuite. Ne daignant pas les poursuivre je m'approchai du Roi: généreux Inconnu, me cria ce Prince, vous n'avez remporté qu'une victoire imparfaite si vous n'arrachez la Reine & la Princesse des mains

de ces Raviſſeurs. En achevant ces mots, il courut ſur les traces des Fuyars ; je me ſentis animé d'un ſi grand déſir de venger ma Princeſſe que j'eus bientôt dévancé le Roi & ceux qui le ſuivoient ; je ne tardai pas à découvrir le chariot de la Reine, ſes Gardes étendus morts autour du char la laiſſoient en proïe à ſes Ennemis ; un d'eux la prenant dans ſes bras la portoit ſur un cheval préparé pour la recevoir ; un autre tenoit la Princeſſe Berenice & vouloit la mettre ſur la croupe du cheval du Chef de cette entrepriſe ; je fus ſaiſi d'une telle rage à cette vûe, que rien n'étoit plus capable de me réſiſter ; je fondis ſur ces deux hommes avec une ſi grande impétuoſité que je renverſai à dix pas celui qui tenoit la Princeſſe, & d'un ſeul coup d'épée je fis tomber les deux bras du Guerrier qui vouloit l'enlever ; celui que j'avois renverſé s'étant relevé, abandonna

Berenice pour chercher ſon ſalut dans une prompte fuite, mais d'un revers je ſéparai ſa tête de ſon corps.

J'ordonnai à un de mes deux Scithes, qui me joignit dans ce moment, de prendre ſoin de la Princeſſe. Le Roi, Arzacome, Theodate & Criton arrivant alors, nous marchâmes tous enſemble ſur les Raviſſeurs de la Reine. Je fis tomber aux pieds du Roi celui qui tenoit cette Princeſſe en croupe derriere lui, & retenant la Reine dans mes bras, je la poſai doucement à terre; je m'élançai enſuite contre le reſte de nos Ennemis qui ſe défendoient encore avec opiniâtreté, mais ils ne purent réſiſter à nos efforts. Ce qui ne tomba pas ſous nos coups, ne dut ſon ſalut qu'à une prompte fuite. L'amour m'appelloit auprès de Berenice, la bienſéance,& l'interêt de ce même amour, me déterminerent à me

présenter d'abord au Roi. A peine avois-je tourné mes pas de son côté, que je vis ce Prince, & le reste de sa troupe s'avancer au-devant de moi : Qui que vous soyez, m'écria-t-il, ó notre vaillant Protecteur ! c'est de vous que nous tenons la vie ; fussiez-vous né mon Sujet, vous devez à jamais en être le Maître ! Sans répondre à ces paroles, je descendis promptement de cheval, & ôtant mon casque je me jettai aux pieds du Roi. Sa surprise, en me voyant, le fit reculer quelques pas : Arzace ! mon cher Arzace ! s'écria-t-il, en m'embrassant : sa joie de me retrouver en ce moment fut si vive, qu'il ne la put exprimer que par ce peu de paroles. Berenice m'a depuis avoué que son étonnement & sa joie étoient encore plus grands que celui du Roi, & qu'elle avoit eu besoin de tout l'empire qu'elle a sur elle-même pour se rendre maîtresse

de ses sentimens. Ses yeux furent les interpretes de ce qui se passoit dans son cœur, & de la satisfaction qu'elle avoit de me revoir. Mon cher Theodate ne pouvant être retenu par son respect pour le Roi, vint m'accabler des plus tendres caresses; Arzacome lui-même fut obligé de forcer son inclination pour ne paroître pas ingrat. Le Roi prenant la parole : nous aurions dû, me dit-il, reconnoître Arzace à ces prodiges de force & de valeur dont nos yeux ont été témoins ! Je louë les Dieux que ce soit à lui à qui nous sommes redevables de l'honneur & de la vie. Seigneur, lui dis-je, votre Majesté fait trop de cas d'une action, à laquelle j'étois obligé par le souvenir de ses bienfaits; c'est à votre seule valeur, Sire, que vous devez la vie. Cessez, reprit le Roi, d'ôter à Arzace ce qui n'est dû qu'à lui seul; nous ne devons le jour qu'à votre secours,

& j'ai autant de ſatisfaction à l'avoüer, que je trouverois de honte à ne vous en pas marquer ma reconnoiſſance. Le Roi, après ces paroles, ordonna à quelques-uns des ſiens d'examiner les morts; il s'approcha lui-même de celui à qui j'avois coupé les deux bras d'un ſeul coup d'épée. Ce malheureux, qui n'étoit pas encore mort, fut reconnu pour Dindamis, frere de Cidaris: ſi mon frere eſt mort, s'écria-t-il en voyant approcher le Roi, je perds la vie ſans regret. Cidaris meurt pour Berenice, il vouloit ôter la vie à un Roi qui l'avoit indignement traité, & pour contenter ſa paſſion, il avoit réſolu d'enlever la Princeſſe; je le ſervois dans ce dernier deſſein, tandis qu'il s'occupoit du premier; il nous reſte encore un frere qui vengera notre malheur, mais s'il eſt aſſez lâche pour le ſouffrir, il mérite d'éprouver ta haine & ta

vengeance. Le Roi qui s'étoit toujours douté que Cidaris étoit l'auteur de ce lâche complot, apprit avec plaisir qu'on venoit de le trouver parmi les morts. La Princesse Berenice s'affligeoit véritablement d'être la cause innocente d'un si tragique évenement, & du danger que le Roi son pere venoit de courir ; cependant nous fûmes bientôt entouré d'un Peuple innombrable que le bruit de cette avanture avoit fait sortir de la Ville. Le Roi, après s'être montré à tout ce Peuple, me présenta aux Principaux comme son Liberateur, & celui de son auguste famille ; nous reprîmes ensuite le chemin d'Issedon. Le Roi voulut que je fisse mon entrée à côté de lui. Pendant le peu de chemin que nous avions à faire, il me fit plusieurs questions sur ce qui m'étoit arrivé pendant une si longue absence. Comme je m'étois préparé à ce

que je devois lui répondre, je ne l'entretins que de la captivité dans laquelle j'avois été retenu par Arimbas. Le Roi, en arrivant à Issedon, me fit donner un appartement dans le Palais; il s'occupa ensuite d'Arzacome qui avoit été blessé assez considérablement. Aussitôt que je pus me débarasser de la foule qui m'environnoit, je me rendis chez mon cher Theodate, je le trouvai qui venoit de se mettre dans son lit, après avoir fait panser quelques légeres blessures qu'il avoit reçuës dans ce combat. Theodate me voyant arriver fit sortir tout le monde de sa chambre. Il commença la conversation, en m'assurant que pendant mon absence il n'avoit reconnu aucun changement pour moi dans l'esprit de ma Princesse. Il est vrai, Seigneur, qu'elle se plaignoit souvent du peu de soin que vous aviez de lui faire sçavoir de vos nouvelles, & qu'elle m'a

témoigné plusieurs fois qu'elle ne pouvoit s'empêcher de craindre que vous ne l'eussiez oubliée ; j'avois assez de peine à trouver des raisons pour vous justifier, mais enfin nous apprîmes les derniers succès d'Alexandre, & la déplorable fin du Roi votre pere : Ah ! Seigneur, que de larmes a versé la Princesse à ce funeste recit, & combien lui en a couté la crainte que vous n'eussiez péri avec Darius. J'interrompis Theodate en cet endroit : je ne pûs m'empêcher de lui faire connoître l'excès de la joie que son discours me causoit. Theodate m'apprit ensuite que le Roi avoit enfin sçu une partie des avantures du Prince Oroondate, & qu'animé par la Reine il avoit hautement protesté, qu'il ne pardonneroit jamais à ce Prince d'avoir osé porter les armes contre lui, & d'avoir donné tant de preuves d'affection à une Maison qu'il

devoit déteſter. Je connus avec chagrin par ce recit, que le Roi perſéveroit dans la haine qu'il avoit pour le ſang de Darius ; je prévis les difficultés que cette haine opposeroit à une réconciliation que je déſirois avec tant d'ardeur. Theodate m'entretint enſuite de la conſtance d'Arzacome à perſécuter la Princeſſe dont il s'étoit attiré la haine. Ne voulant pas faire parler plus long-tems Theodate à cauſe de ſes bleſſures, j'embraſſai ce généreux ami & lui dis adieu. Je me rendis le lendemain matin chez le Roi. Ce Prince, après m'avoir encore témoigné ſa reconnoiſſance, me parla d'Oroondate : croiriez-vous, Arzace, me dit-il, que ce fils que j'avois aimé ſi tendrement, m'ait abandonné pour ſe jetter dans le parti de mon Ennemi, & qu'il ait combattu contre moi à la bataille de Selenne ? Ce lâche fils par une action indigne de ſon rang a voulu mériter la fille de Darius,

il a pouſſé l'audace juſqu'à faire lever des troupes ſur mes terres pour ſervir mon Ennemi mortel. Seigneur, répondis-je au Roi, de pareilles fautes ſeroient ſans doute peu pardonnables ſi l'amour n'en étoit l'excuſe ; mais votre Majeſté n'ignore pas que cette paſſion peut produire des choſes encore plus étranges ; d'ailleurs la généroſité du Prince Oroondate peut l'avoir engagé à ſecourir Darius contre Alexandre, & votre Majeſté doit me ſemble lui pardonner, ſi, en faveur d'un Prince malheureux, il s'eſt ſervi de vos forces contre l'Ennemi de toute la Terre. Je ſçai, répondit le Roi, que vous êtes généreux, mais Oroondate s'eſt rendu indigne du ſoin que vous prenez de le juſtifier. Je ne voulus pas m'obſtiner dans ce moment à combattre les ſentimens du Roi, je ſortis bientôt de ſon appartement pour me rendre à celui de la Reine,

cette Princesse me remercia avec empressement du service que je lui avois rendu. Le désir que j'avois de voir Berenice, ne me permit pas d'être long-tems avec la Reine. Je me rendis promptement chez ma Princesse, que je trouvai seule avec Celenie ; je me jettai à ses pieds, & l'excès de ma joie ne me permettant pas de proferer une parole, je colai ma bouche sur une de ses mains que j'arrosai de mes larmes. Ma Princesse m'ayant obligé de m'asseoir à côté d'elle : que je rends graces aux Dieux, me dit-elle, puisqu'après tant de craintes & de mortelles allarmes, ils me permettent de revoir les plus chers restes de la Maison de Darius. Je donnerois mon sang pour pouvoir retirer du tombeau ceux que la colere du Ciel vient d'y faire descendre. Je n'ai gueres moins donné de larmes à leur triste sort, que les Princesses vos sœurs : je reçois

mon cher Arzace que les Dieux me ramenent, avec toute la reconnoiſſance que je leur dois, & je borne volontiers à ſa ſeule perſonne toutes les prétentions que j'avois ſur le plus grand de tous les Princes. Je n'ai rien perdu, Madame, lui dis-je, puiſque la fortune, en m'enlevant tout ce qui dépendoit d'elle, n'a pû m'ôter ce que je préfere ſans comparaiſon à l'Empire de l'Aſie ; puis-je regretter ce que les Dieux m'ont ravi, puiſque la Princeſſe Berenice me reſte ? oüi, Madame, c'eſt à vos ſeules bontés que j'attache ma fortune & ma vie, & je ne regrette que pour vous les biens que j'ai perdus. Je conſidere beaucoup plus, reprit la Princeſſe, la vertu & les qualités perſonnelles de mon cher Arzace, que cet Empire qui fut autrefois au Roi ſon pere ; le changement de ſa fortune ne peut rien ſur la ſœur d'Oroondate, &

ſi dans ma perſéverance vous pouvez trouver quelque conſolation, ſoyez sûr que je conſerverai juſqu'au tombeau les ſentimens que la ſeule perſonne d'Artaxerxe m'a inſpirés.

Je fus ſi touché de ces paroles, que j'en perdis le ſouvenir de mes infortunes : qu'Alexandre, m'écriai-je, triomphe de toute l'Aſie, je lui cede ſans regret un Empire qui m'étoit deſtiné ; qu'il me laiſſe Berenice, & ma condition ſera mille fois plus glorieuſe & plus heureuſe que la ſienne. Berenice m'interrompit pour me témoigner combien elle étoit ſenſible à ce que j'avois fait pour ſon ſalut, & pour celui du Roi ſon pere. C'eſt au Roi, Madame, lui dis-je, à Stratonice, & à Arzacome à en conſerver quelque ſouvenir ; mais puiſque c'étoit au ſeul Arzace que Cidaris enlevoit Berenice, c'eſt pour moi-même que j'ai combattu ; &

ſi ma Princeſſe doit conſerver quelque ſouvenir de cette avanture, c'eſt ſeulement pour connoître que Arzace a mieux ſçu défendre ſes prétentions qu'Arzacome. Ce ſeroit, ajouta la Princeſſe, un des plus ſenſibles déplaiſirs que j'euſſe pû reſſentir, ſi nous avions dû un pareil ſecours à Arzacome ; ce n'eſt qu'au ſeul Arzace que je veux être obligée, & vous avez raiſon de croire que c'eſt pour vous ſeul que vous avez conſervé Berenice ; les chagrins que votre abſence m'a cauſé, la crainte des dangers dans leſquels vous alliez vous précipiter, & la nouvelle des derniers malheurs de Darius m'ont fait éprouver des maux qui ne pouvoient être égalés que par la joie que j'ai reſſentie à votre retour. Vous avez ſignalé ce retour par un ſervice que le Roi ne peut jamais oublier, & qui doit étouffer dans ſon ame la haine qu'il a pour

votre ſang, s'il ne veut paſſer pour le plus ingrat, & le plus cruel de tous les hommes. La Princeſſe, en finiſſant ces mots, m'obligea à lui raconter tout ce qui m'étoit arrivé pendant une ſi longue abſence; je la vis, au récit que je lui en fis, ſi vivement partager mes malheurs, que j'en eu moins de peine à les ſupporter; elle m'aſſura de nouveau que ſon cœur, indépendant du caprice du ſort, ne m'en ſeroit que plus attaché. Un pareil bonheur me fit bientôt oublier toutes les diſgraces que j'avois eſſuyées juſqu'alors. Arzace fut interrompu dans cet endroit par l'arrivée d'Amintas qui venoit pour la derniere fois appliquer ſur ſes bleſſures l'herbe ſalutaire de Ptolomée; cette herbe merveilleuſe avoit déja produit un ſi grand effet, qu'Amintas aſſura que dans deux jours Arzace pourroit quitter le lit. Ce Prince continua ſon hiſtoire en ces termes:



CASSANDRE.



JE me retirai dans mon appartement comblé des bontés de ma Princesse. Les assurances qu'elle m'avoit données de n'être jamais qu'à moi, me tranquilisoient sur les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur; je pris bientôt un tel crédit sur l'esprit du Roi, que sans le secours de la Reine, Arzacome auroit été obligé de se contenter de la seconde place dans la faveur de son Maître. Il est vrai, que ne songeant point à m'aggrandir, ni à rien obtenir pour moi, je ne m'occupois que du bien de l'Etat & du

Livre troisiéme du sept é-me tome.

ſervice du Roi. Je n'employois mon crédit auprès de ce Prince que pour ceux en qui j'avois reconnu un véritable mérite. Le Roi lui-même ne pouvoit ſouvent s'empêcher de me témoigner combien mon déſintereſſement l'étonnoit, & la différence qu'il ſçavoit mettre entre les procedés d'Arzacome & les miens. Arzacome regardoit ma faveur avec envie, mais il n'oſoit la traverſer ouvertement, ne pouvant oublier les obligations qu'il m'avoit. La Reine ſa ſœur par la même raiſon ne pouvoit combattre l'inclination que le Roi témoignoit avoir pour moi. Ce n'étoit pas ſans une peine extrême que je ſouffrois qu'Arzacome témoignât publiquement ſon amour pour la Princeſſe, mais j'étois forcé à retenir mon reſſentiment. Berenice qui le traitoit avec un mépris & une indifférence marquée, me conſoloit de la contrainte que j'étois obligé de m'impoſer:

m'impofer : j'avois la liberté de la voir tous les jours, & cette aimable Princeffe fe faifant un plaifir de m'avoüer les fentimens qu'elle avoit pour moi, me donnoit fans ceffe toutes les preuves de tendreffe que je pouvois attendre d'une vertu comme la fienne : je la refpectois trop pour en ofer défirer davantage. Cependant ma faveur auprès du Roi s'augmentoit de jour en jour, mon défintereffement lui avoit donné une telle opinion de moi, qu'il ne faifoit plus rien fans me confulter. M'ayant un jour fait quelques reproches fur ma conftance à refufer fes bienfaits, il voulut m'obliger à accepter la Principauté qu'avoit poffedé Cidaris; je le suppliai de me difpenfer de prendre rien qui pût m'éloigner de fa perfonne, & pour ne lui donner aucun foupçon par ce refus de mon véritable rang, j'acceptai les penfions confidérables qu'il voulut bien m'accorder; je fis

donner à Theodate la Principauté des Tauro-Scithes que le Roi m'avoit destinée. Nous apprîmes bientôt qu'Amasis, frere de Cidaris, venoit de faire révolter cette Province, ainsi que les Agatirses; & qu'avec une Armée de plus de cinquante mille hommes il entroit en Scithie. Le Roi m'ordonna de me préparer à marcher à la tête de l'Armée qu'il destinoit contre ces Rebelles, & nomma Theodate pour la commander sous moi. Quoique l'amour ne m'eût pas rendu insensible au désir d'acquerir de la gloire, je ne pus, sans une extrême douleur, me résoudre à m'éloigner de ma Princesse. Ne pouvant cependant refuser l'honneur que le Roi me faisoit, je me déterminai à partir pour cette expédition; ce n'est qu'à force de services, me disois-je, que je puis mériter Berenice, & détruire cette injuste haine que le Roi conserve pour le sang

de Darius. Je remerciai le Roi de la préference qu'il m'accordoit sur tant d'autres Généraux plus dignes que moi de cet honneur, & je l'assurai que je verserois toujours mon sang avec joie pour son service. Le Roi me dit que la confiance qu'il avoit en moi étoit la seule chose qui pouvoit l'obliger à m'éloigner de lui pour quelque tems. Ayant reçu ses derniers ordres, je pris congé de lui, & me rendis chez ma Princesse. Je ne vous raconterai point tout ce que nous nous dîmes en cette occasion; Berenice, quoique ravie des occasions qui pouvoient augmenter l'amitié que le Roi me témoignoit, ne pouvoit s'empêcher de s'affliger, en me voyant exposé à de nouveaux périls, & obligé à m'éloigner d'elle. Si je vous suis chere, me disoit cette aimable Princesse, ménagez une vie à laquelle la mienne est attachée, triomphez des Ennemis du Roi,

mais conſervez Arzace à Berenice: Souvenez-vous, ajouta-t-elle, que je veux être obéie : ne craignez rien des perſécutions d'Arzacome, ſi vous vous conſervez pour moi. Il eſt inutile, mon cher frere, de vous répeter tout ce que mon amour me fit répondre à des paroles ſi obligeantes ; ce ne fut qu'avec une peine incroyable que je m'arrachai d'auprès de ma belle Princeſſe; elle me donna en partant une écharpe qu'elle avoit faite elle-même. Je partis ſur le champ pour aller me mettre à la tête de ces mêmes troupes, avec leſquelles vous avez combattu contre Zopirion, cette Armée étoit alors de quarante mille hommes. Je ne vous entretiendrai point de tous les évenemens de cette guerre, je me contenterai de vous apprendre les plus conſidérables. Après pluſieurs petits combats qui furent preſque tous à notre avantage, nous apprîmes qu'Ama-

ſis s'avançoit pour nous livrer bataille ; je fus ravi de cette réſolution, mais ne voulant point haſarder avec témérité un évenement auſſi conſidétable, je cherchai à prendre tous les avantages que la prudence pouvoit me fournir : certain qu'Amaſis vouloit combattre, je ceſſai de marcher au-devant de lui ; je choiſis au-contraire un terrein avantageux où je laiſſai repoſer mon Armée. Deux jours après nous vîmes paroître les Ennemis ; cette vûe anima nos Soldats d'un nouveau courage, je les retins cependant, & ne voulus pas les laiſſer ſortir du camp. Le lendemain matin à la pointe du jour Amaſis mit ſes troupes en bataille, & s'ébranla pour venir nous attaquer ; je me diſpoſai à le recevoir. Je pris ce jour-là des armes ſuperbes que le Roi m'avoit données à mon départ, mais l'écharpe que j'avois reçuë des mains de ma Princeſſe fut

ma plus brillante parure, & me parut un gage certain du ſuccès de nos armes. Je diviſai mes troupes en trois corps; le premier ſous les ordres de Theodate; le ſecond ſous ceux de Cleoreſte pere d'Araxe; je retins le troiſiéme pour moi. En parcourant tous les rangs, j'eus la ſatisfaction d'entendre répeter aux Soldats qu'ils étoient sûrs de vaincre en combattant ſous mes ordres. Les Ennemis ne tarderent pas à nous attaquer. La troupe à la tête de laquelle je m'étois mis repouſſa celle qui vint contre nous: animés par ce ſuccès nous culbutâmes tout ce qui ſe préſenta devant nous, & nous perçâmes entierement l'Armée ennemie. J'appris bientôt qu'Amaſis avoit obtenu un pareil avantage ſur Cleoreſte qui commandoit la gauche de mon Armée; à cette nouvelle raliant promptement mes troupes victorieuſes, je les menai ſans perdre

de tems contre Amasis ; nous fondîmes sur les Tauro-Scithes avec une telle impétuosité, qu'ils ne purent supporter notre effort. Le puissant interêt qui me guidoit dans cette occasion, me fit faire des choses au-dessus de mes forces ordinaires. Cleoreste profita du désordre où je venois de mettre nos Ennemis, & ralia promptement ses troupes ; alors se joignant à nous, nous enfonçâmes de toutes parts l'Armée d'Amasis. Theodate, après un combat où la victoire fut longtems disputée, eut enfin un succès égal au nôtre. Amasis ne pouvant ralier ses troupes, ne songea plus qu'à prendre la fuite. Notre victoire fut si entiere, que de cinquante mille hommes qui composoient l'Armée ennemie, il en resta trente mille sur la place, ou Prisonniers ; nous n'eumes cependant que deux mille hommes de tués de notre part. Je laissai quelques jours re-

poſer mes troupes, j'employai ce tems-là à ſoumettre quelques Villes voiſines que notre victoire empêcha de s'expoſer aux évenemens d'un ſiége; je rendis compte au Roi de ces premiers ſuccès de la campagne. Celui que j'envoyai à la Cour pour inſtruire le Roi en détail de tout ce qui s'étoit paſſé, étoit un homme attaché à Theodate; je le chargeai d'une lettre pour ma Princeſſe. Je marchai enſuite ſur les traces d'Amaſis, mais il me fut impoſſible de le joindre, toutes les Villes fortes de la Province des Tauro-Scithes m'obligerent à les aſſiéger l'une après l'autre. Nous étions occupés au ſiége de Burzi, lorſque celui que j'avois envoyé à la Cour rejoignit l'Armée; le Roi m'écrivoit d'une façon capable de contenter le plus ambitieux de tous les hommes. Une lettre de ma Princeſſe me fit bientôt oublier la ſatisfaction que me

donnoit celle du Roi, pour ne m'occuper que du plaiſir de relire ſans ceſſe cette obligeante lettre; elle étoit conçuë en ces termes, le tems n'a pû me les faire oublier.

LA PRINCESSE BERENICE A ARZACE.

SI vous m'aimez, ſi vous vous plaignez d'une cruelle abſence, & ſi vous craignez pour moi, vous ne reſſentez rien, Arzace, que je n'éprouve ainſi que vous; je puis vous aſſurer que je ne ſuis exempte d'aucune des inquiétudes, que ma tendreſſe, votre éloignement, & la crainte que j'ai pour vous me doivent faire reſſentir; mais je ne puis me plaindre de cette tendreſſe qui me rend actuellement à plaindre, puiſqu'Arzace en eſt l'objet; raſſurez-moi de grace, contre la frayeur que j'ai de vous perdre, dans les périls où je ſçai que vous vous précipitez

trop légerement, si vous voulez que je vous rassure contre celle que vous donne l'amour d'Arzacome. Que pouvez-vous craindre de cet amour, cher Prince, si vous revenez me trouver fidel & constant ?

Je fus transporté d'une véritable joie à la lecture de cette lettre, j'eus peine à contraindre mes transports devant celui qui en étoit chargé. Cet homme nous causa un singulier étonnement, en m'apprenant que le Prince Oroondate étoit venu à Issedon, & que lorsque toute la Cour faisoit éclater sa joie pour un retour si désiré, le Roi avoit reçu cet illustre fils comme son Ennemi mortel, & l'avoit fait renfermer dans le Château de Seré; je détestai la cruauté du Roi votre pere, mais je me consolai de votre prison dans l'espérance de pouvoir moi-même travailler à votre liberté. Cependant nous prîmes d'assaut

la Ville de Burzi, & quelques autres qui firent une égale résistance. Nous apprîmes bientôt qu'Amasis à la tête de cinquante mille hommes venoit à nous plus décidé que jamais à terminer cette guerre par une derniere bataille. Les Scithes témoignerent autant de joie à cette nouvelle que moi-même; la longueur de cette guerre qui m'éloignoit de ma Princesse me devenoit insupportable; je marchai droit aux Ennemis, & en peu de jours les deux Armées se trouverent en présence. Je séparai la mienne en trois corps, comme la premiere fois; je ne vous ennuyerai point du récit de cette bataille qui fut aussi sanglante que la premiere. Amasis voulant vaincre ou périr fit des efforts incroyables, il m'attaqua personnellement avec beaucoup de fureur, mais sa malheureuse destinée le fit périr sous mes coups, ainsi que ses freres. Sa mort, & le soin

que je pris d'empêcher les Scithes de se livrer à leur cruauté naturelle, désarmerent une partie des Rebelles, le reste ne résista que foiblement à nos armes. Après avoir enfin soumis ces deux Provinces au Roi, & laissé de fortes garnisons dans les Villes principales, je repris le chemin d'Issedon avec le reste de mon Armée ; je ne pouvois songer sans des transports de joie excessifs, que j'allois enfin revoir ma Princesse, & mon cher Oroondate ; je marchois avec une impatience extrême d'arriver dans des lieux si chers à mon souvenir ; j'avois déja fait une partie du chemin, lorsque je reçus un ordre du Roi qui m'empêcha de poursuivre ma route. Lisant la lettre qu'il m'écrivoit, j'y trouvai ces paroles :

LE ROI DES SCITHES AU VAILLANT ARZACE.

IL ſeroit juſte, mon cher Arzace, qu'on vous laiſſât repoſer, après avoir tant travaillé pour nous : & je déſirerois également votre vûe, & le repos de mes Etats. Mais il faut que la Scithie entiere vous ſoit redevable de ſon ſalut, & Arzace eſt le plus fort Bouclier qu'elle puiſſe oppoſer à ſes plus redoutables Ennemis. Le Ciel vous offre une matiere de vous employer pour elle avec les ſuccès qui vous accompagnent ordinairement, & une occaſion de venger vos querelles particulieres, & de punir ce Cruel qui, contre tous les droits de la guerre, vous a retenu dans une dure & longue captivité. Arimbas, Gouverneur du Pont, eſt entré ſur nos terres du côté du Boriſthene avec quarante mille hommes ; il n'a pas encore eu le tems d'y faire de grands

progrès, & je ne me trouve pas en état de lui opposer avec assez de diligence d'autres troupes que celles qui vous obéissent. Allez, vaillant Arzace, allez vaincre cet indigne Ennemi qui vous empêcha de combattre pour votre Païs, & qui vous ôta injustement une liberté qui auroit été fatale aux Ennemis de votre Patrie. J'espere la victoire de votre main, plutôt que de toutes nos troupes; toutefois j'aurai le soin de fortifier votre Armée, & je vous envoyerai du secours avant que vous en ayez besoin.

Mon premier mouvement à la lecture de cette lettre, fut celui du chagrin; cependant faisant réflexion sur la nécessité où j'étois de mériter ma fortune par mes services, & trouvant outre cela dans cette guerre l'occasion de me venger du perfide Arimbas, j'acceptai avec plaisir les nouvelles commis-

ſions que leRoi me donnoit. Toute l'amitié que les Scithes avoient pour moi, me fut néceſſaire en cette occaſion ; mon Armée fatiguée par deux campagnes pénibles, n'aſpiroit qu'à gouter quelque tems de repos. Je fis aſſembler tous les Chefs, & je leur fis tellement comprendre la néceſſité de marcher promptement contre Arimbas, que tous y conſentirent ſans murmurer. L'Armée n'étoit alors que de vingt mille hommes, mais je l'augmentai d'un pareil nombre, en tirant une partie des garniſons des différentes Villes qui ſe trouverent ſur ma route. Nous marchâmes, ſans nous arrêter, juſques ſur le bord du Boriſthene. Après deux jours de repos nous paſſâmes ce fleuve, & nous fûmes camper à cent ſtades de l'Armée d'Arimbas. Réſolus de l'attaquer le lendemain ; voulant lui faire connoitre que c'étoit contre ſon Priſonnier qu'il alloit com-

battre, je fis appeller un Trompete qui lui porta de ma part cette lettre.

ARZACE
A ARIMBAS.

CE fera contre votre Prifonnier, Arimbas, que vous combattrez inceffamment, & demain à la tête de fon Armée il vous fera juger qu'il étoit capable de défendre fa liberté contre vous, fi vous l'euffiez attaqué avec des forces égales : c'eft ma tête que je vous apporte pour cette rançon, de laquelle je vous ai fruftré. Vous l'attaquerez avec plus de gloire que vous n'avez fait autrefois, & j'efpere que ce fera par la vôtre, que vous me payerez le prix de ma liberté. ARZACE.

Arimbas reçut cette lettre avec un étonnement étrange, & quand le Trompete lui eut confirmé, que

c'étoit le Général des Scithes qui étoit ce même Arzace, qu'il avoit ſi long-tems retenu dans ſes priſons, il trouva dans cette avanture quelque choſe de fort extraordinaire. Il fit mille queſtions au Trompete, enſuite deſquelles il le renvoya avec cette réponſe.

ARIMBAS A ARZACE.

PUiſque les Dieux me renvoyent mon Fugitif, je reçois avec joie l'occaſion qu'il me préſente de le punir; & ſi autrefois je lui laiſſai la vie avec trop d'indulgence, je la prendrai maintenant pour cette rançon de laquelle il croit m'avoir fruſtré. Nous verrons ſon aſſurance à la tête de ſon Armée, & nous lui donnerons aſſez d'occaſions, ou de venger ſa querelle, ou de tomber trop glorieuſement pour lui ſous nos coups.
ARIMBAS.

Le lendemain à la pointe du jour je mis mon Armée en bataille, je parcourus tous les rangs, & n'oubliai rien pour redoubler le courage naturel des Scithes. Je m'avançai ensuite à cinquante pas en avant de la premiere ligne, & voyant Arimbas à la tête de son Armée, je le défiai au combat. Arimbas étoit vaillant, il ne put refuser le défi que je lui faisois à la tête des deux Armées ; il courut contre moi de toute la vîtesse de son cheval. Avant que de me joindre, il me lança son javelot de toute sa force, mais il ne me toucha point, le dard alla tomber sans effet aux pieds de nos troupes. Nous nous joignîmes ensuite avec beaucoup d'impétuosité, son second javelot se brisa sur mon écu, le mien frapant la visiere de son casque lui perça la tête d'outre en outre, & le fit tomber sans vie, mon Armée s'ébranlant en ce mo-

ment vint attaquer celle d'Arimbas ; nous y trouvâmes beaucoup de résistance. Plusieurs vaillans hommes qui commandoient sous Arimbas firent des efforts incroyables pour nous disputer la victoire, elle nous demeura cependant après un combat long & sanglant ; elle fut enfin si entiere, que la plus grande partie de l'Armée ennemie y périt. Je fis tous mes efforts pour sauver ce qui restoit de nos Ennemis vaincus ; mais les Scithes avoient une telle animosité contre ces injustes Agresseurs qui prétendoient étendre leur domination sur toute la Terre, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'en dérobai un petit nombre à leur vengeance. La Reine Talestris ne put s'empêcher d'interrompre Arzace en ce moment. Je combattois sous vos ordres à cette bataille, lui dit-elle, & je fus témoin d'un grand nombre d'actions admirables

que votre modeſtie vous fait paſſer ſous ſilence, & ce n'étoit pas ſans raiſon que les Scithes publioient que l'honneur de cette victoire n'étoit dûe qu'à leur Général. Arzace ayant remercié la Reine d'un éloge ſi flateur, reprit la parole en ces termes :

Cette victoire ſi complete, que nous achetâmes cependant par la perte de cinq mille des nôtres, remit ſous l'obéiſſance du Roi des Scithes tout le Païs qu'Arimbas avoit uſurpé. Je laiſſai la moitié de mon Armée en garniſon dans les différentesPlaces de cette frontiere, & je repris le chemin d'Iſſedon avec le reſte. Repréſentez-vous avec quelle impatience je comptois tous les jours que j'avois à paſſer avant d'arriver en cette Ville; je vis enfin ces murs ſi déſirés, qui renfermoient tout ce que j'avois au monde de plus cher. Une grande partie des plus Illuſtres de la Cour

ſortirent de la Ville & vinrent au-devant de moi. Le Peuple me reçut avec des acclamations & des cris de joie : le Roi lui-même, par un excès de bonté, vint me recevoir juſqu'à la premiere cour de ſon Palais. Il me tendit les bras auſſitôt qu'il m'apperçut. Que ferons-nous, dit-il, pour notre vaillant Défenſeur ! Comment pourrons-nous lui témoigner notre reconnoiſſance ! Nous lui devions auparavant l'honneur & la vie ; nous lui ſommes à préſent redevables de notre gloire, & de la conſervation de nos Etats. C'eſt votre Majeſté, lui dis-je, qui réduit l'heureux Arzace dans l'impoſſibilité de pouvoir reconnoître ſes bontés : les occaſions que vous lui avez données de vous ſervir lui paroiſſent la plus glorieuſe récompenſe qu'il pouvoit en eſperer, & cette éclatante fortune, à laquelle vous avez élevé un Inconnu, eſt infiniment au-deſſus de mon mérite,

& de mes eſperances. Un Inconnu tel que vous, reprit le Roi, ne peut rien trouver dans la Scithie qui ſoit au-deſſus de lui, & ſon Roi n'a rien que vous ne puiſſiez attendre de ſon affection. Le Roi accompagna ces paroles de nouvelles careſſes, & m'ordonna enſuite d'aller me repoſer dans mon appartement; mais je me rendis chez ma Princeſſe avant de ſonger à me déſarmer; j'eus la ſatisfaction de la trouver pour moi, telle qu'elle étoit avant mon départ, & de lire dans ſes beaux yeux la joie que lui cauſoit mon retour. Je donnai mille baiſers à la main qu'elle me préſenta, & je lui fis connoître que l'éloignement n'avoit rien diminué de la violence de ma paſſion; je la ſuppliai de m'apprendre ce qui s'étoit paſſé à la Cour depuis mon départ. L'inſolent Arzacome, me dit-elle, regne aujourd'hui ſur les Scithes. Le Roi a donné par ſes dernieres

actions des preuves de la plus grande foiblesse, & de sa soumission aux volontés de la Reine. Arzacome ne pouvant se contenter de tous les avantages que lui procuroit sa faveur, s'il ne devenoit le gendre de son Maître, tomba malade il y a quelque tems. Le Reine ne quittant point ce frere qu'elle aime, paroissoit s'affliger avec excès de sa maladie. Le Roi devenu l'Esclave de cette Princesse, faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour lui donner quelque consolation. Laissez, Seigneur, lui disoit-elle, laissez mourir en paix les miserables, il est juste qu'Arzacome périsse, puisqu'il ne peut aimer la fille de son Roi sans être coupable, & il est juste que Stratonice meure, puisqu'elle ne sçauroit survivre à ce frere qu'elle aime tendrement, ni à la perte de votre affection. Quelle est votre injustice, Madame, lui dit le Roi, jamais ma passion pour

vous ne fut plus vive, ni plus sincere! Non, je ne le puis croire, répliqua la Reine; si vous pensiez ainsi, immoleriez-vous à l'orgueil de votre rang ce que vous avez de plus cher au monde? Non, Seigneur, laissez mourir Stratonice & Arzacome, par-là vous assurerez votre repos, & celui de la Princesse Berenice. Cessez, lui dit le Roi, de me faire mourir par vos discours, & n'outragez point, par vos injustes reproches, l'amour que j'ai pour vous; je ferai pour ma chere Stratonice tout ce qu'elle peut désirer de moi; j'ordonnerai à Berenice de traiter Arzacome, comme un Prince de qui j'approuve l'intention, & dont je désire l'alliance. La Reine parut transportée de joie à ces paroles, & par les plus tendres caresses elle acheva de déterminer le Roi à suivre la résolution qu'elle venoit de lui inspirer. J'éprouvai bientôt les effets de cette résolution,

tion. Le Roi me pria de venir avec lui chezArzacome. Seigneur, lui dis-je, je ne m'attendois pas à un pareil ordre de votre part, & je vous avouerai que j'ai peine à en comprendre le motif. Je prétends, Berenice, me dit le Roi, que vous traitiez Arzacome différemment de ce que vous avez fait jusqu'à-présent, & que vous le considériez comme un Prince que je vous destine pour Epoux. Ah! Seigneur, m'écriai-je en l'interrompant, quel changement, & à quelle injuste épreuve votre Majesté veut-elle mettre mon obéissance! Ne vous informez point, me dit le Roi, des raisons de ce changement, croyez que je vous aime assez pour ne vous pas obliger à faire une chose qui vous seroit honteuse ou désavantageuse. Le Roi me quitta en finissant ces mots. Loin de lui obéir, je me retirai dans ma chambre, où je m'abandonnai à toute ma dou-

leur. Celenie à qui j'en confiai la cause, me conseilla de ne pas irriter le Roi, en refusant d'aller rendre visite à Arzacome. Gardez, me disoit-elle, cette fermeté que vous inspire le désir d'être fidelle au vaillant Arzace, pour une occasion plus importante. Hélas! me disoit-elle, je ne prévois que trop que vous en aurez bientôt besoin. Voilà, Celenie, lui disois-je, la cause de mes larmes : tandis qu'Arzace prodigue son sang & sa vie pour le Roi mon pere, ce Prince foible & cruel veut servir l'odieux Rival de mon cher Arzace : non j'acceptèrai plutôt la mort que l'Epoux que le Roi me destine. Déterminée à tout souffrir plutôt qu'à vous manquer de foi, je ne voulus point vous donner d'inquiétudes, en vous faisant part de ces fâcheuses nouvelles. Par le conseil de Celenie, je fus le lendemain chez Arzacome; mais je lui témoignai tant d'indif-

férence qu'il dut être peu ſatisfait de cette viſite. Cependant il guérit, & ſa premiere ſortie fut pour venir me remercier ; je ne lui cachai point que je penſois toujours pour lui comme j'avois fait juſqu'alors ; mais l'aveu du Roi l'autoriſant, ſes perſécutions ont été plus vives que jamais. Voilà, mon cher Arzace, me dit la Princeſſe, ce qui s'eſt paſſé pendant votre abſence. Je rends grâce aux Dieux qui vous ramenent pour m'aider à ſoutenir vos droits contre l'injuſte & téméraire Arzacome. Je ſçaurai, lui disje, ma belle Princeſſe, les ſoutenir ces droits que vous voulez bien m'accorder, & mon épée me fera raiſon d'un inſolent Rival indigne de vous ſervir. Le ſoin de notre amour, me répondit Berenice, doit arrêter votre vengeance ; vous ne pouvez attaquer Arzacome ſans faire connoître au Roi & à toute la Cour une intelligence que nous

avons tant d'interêts de cacher; comptez ſur ma fermeté à m'oppoſer aux volontés du Roi; il peut m'obliger à voir Arzacome, mais il ne peut me contraindre à l'aimer, ni à lui donner la main : ne ſongez donc à punir cet orgueilleux Sujet que lorſque ſon audace nous aura réduit à cette derniere reſſource; mais travaillons à préſent à la liberté du Prince Oroondate. O Dieux, m'écriai-je, à ce nom ſi cher à mon ſouvenir, faut-il qu'une vertu adorée partout ailleurs ſoit perſécutée parmi les ſiens! Que ne dis-je point, mon cher Oroondate, en ce moment, contre la cruauté du Roi votre pere, je me déterminai à vous faire ſçavoir de mes nouvelles; je quittai la Princeſſe pour aller avec Theodate en chercher les moyens.

Nous apprîmes bientôt que les Officiers chargés de vous garder étoient entierement dévoués à Stra-

tonice & à Arzacome ; n'eſperant point de pouvoir les ſéduire, je réſolus de m'adreſſer directement au Roi. Ce Prince dès le lendemain m'en fournit l'occaſion ; m'étant venu prendre par la main, il me tira dans l'embraſure d'une fenêtre, & fut le premier à me parler du Prince Orcondate, exagerant ſa faute en des termes pleins de colere & de reſſentimens. Je l'écoutai juſqu'au bout ſans l'interrompre; mais lorſque je m'apperçus qu'il attendoit ma réponſe : Seigneur, lui dis-je, ſi votre Majeſté me permettoit de lui parler avec ſincerité, & de lui dire librement ce que mon zele pour ſon ſervice m'inſpire .... Oüi, me dit le Roi, je permettrai toujours au vaillant Arzace de s'expliquer avec moi ſans déguiſement. Eſt-il poſſible, Seigneur, lui dis-je, que ce fils le plus grand & le plus aimable de tous les Princes, de qui la vertu n'a ren-

contré que des adorateurs parmi ſes plus grands Ennemis, ne puiſſe trouver qu'un Juge ſévere & inflexible en ſon pere ! Ces fautes qu'un amour violent lui fit commettre, & dont il a fait une longue pénitence, ont-elles étouffé en votre ame les ſentimens de la nature ? Ceux qui inſpirent à votre Majeſté une auſſi grande ſéverité, ne ſongent, Seigneur, qu'à leur propre vengeance; & s'ils cheriſſoient la gloire de l'Etat, loin de vous exciter à punir un crime ſi digne de pardon, ils vous preſſeroient, Sire, de rendre à la Scithie ſon principal appui, & ſon plus grand ornement. Le Roi m'interrompit à ces mots : Arzace, me dit-il, je ſçai que vous êtes généreux ; quelques bonnes qualités qu'on remarquoit autrefois dans le Prince Oroondate, vous engagent à vous intereſſer en ſa faveur, mais depuis ce tems-là cet indigne fils a bien changé de carac-

tere : il m'a trahi, & s'eſt trahi lui-même par une conduite auſſi lâche qu'inſenſée. Je ne puis conſidérer ſes bonnes qualités que comme un déſavantage dont il a impunément abuſé. Sa valeur ne devoit être employée que pour le ſervice de ſon Païs & de ſon Roi, & non pour faire la conquête de la fille de Darius, l'Eſclave d'Alexandre ; & s'il avoit de l'ambition, c'étoit à la tête d'une Armée qu'il devoit la faire paroître, & non en s'aviliſſant à la ſuite de mon Ennemi. Ces dernieres paroles du Roi me toucherent tellement, que je ne pus retenir quelques ſoupirs qui m'échaperent. Quoi ! Seigneur, lui dis-je, vous trouvez que le Prince votre fils s'eſt honteuſement abaiſſé, en ſervant la fille de Darius, & vous regardez comme une lâcheté le deſſein qu'eut le Prince votre fils de s'allier avec lui ! Je n'ignore point, reprit le Roi, le rang de

Darius, ni la grandeur de sa naissance; mais nous avions l'un pour l'autre une haine que nulle considération ne pouvoit finir. Ah, Seigneur, ajoutai-je, plus touché que auparavant, est-il possible que les infortunes de la Maison de Perse ne vous ayent point attendri! La mort déplorable de ce grand Roi n'a pû éteindre vos ressentimens! Ne pouvez-vous considérer cette terrible révolution de sa fortune comme un exemple frapant pour les autres Rois! Non, Seigneur, il n'est pas possible que vous continuyez à regarder comme un crime, les secours qu'Oroondate a donnés à ce Roi infortuné; & les dernieres actions du Prince votre fils que vous regardez comme basses & honteuses, sont encore plus dûes à sa générosité qu'à son amour. Si le fils de Darius étoit vivant, il vous rendroit sans doute les mêmes services que Darius a reçus d'Oro-

ondate : il ne vous regarderoit point comme l'Ennemi de ſon pere, il ne verroit en vous que le pere de ſon ami, & Darius lui pardonneroit facilement une pareille offenſe. Je ne me regle point, me dit le Roi, par l'exemple de mes Ennemis, je n'ai point déſiré de paix dans une guerre qu'ils ont toujours commencée, & comme ma haine eſt plus juſte, & plus légitimément fondée que la leur, on ne doit pas trouver étrange qu'elle ſoit de plus longue durée. L'inflexible dureté du Roi me pénétra de douleur, & je vis bien qu'il feroit dangereux de le preſſer davantage ſur ce ſujet. Seigneur, lui dis-je, daignez de m'accorder une grace qui ne peut nuire à votre ſervice, permettez-moi de rendre une viſite au Prince Oroondate. Je vous accorderois ſurement votre demande, me dit le Roi, ſi je n'étois engagé par ſerment à la refuſer à tout le monde.

Ces derniers mots me fermerent la bouche, & terminerent notre conversation. Je quittai le Roi un moment après, si peu satisfait de tout ce qu'il m'avoit dit, qu'il étoit aisé de le remarquer sur mon visage; je rendis compte à Theodate de tout ce qui venoit de se passer; ce généreux ami s'affligea avec moi du peu de disposition que nous trouvions dans l'esprit du Roi à se reconcilier avec le reste du sang de Darius. Cependant Theodate pour me consoler m'assura que le Roi changeroit surement de sentiment, lorsqu'il sçauroit que c'est du fils de Darius qu'il a reçu tant de services importans; mais il jugea comme moi qu'il n'étoit pas encore tems de l'en instruire. Prenant donc le parti de dissimuler, je vêcus avec le Roi comme à mon ordinaire, je tentai vainement de corrompre la fidelité de vos Gardes pour m'introduire dans le Château de Seré;

ils étoient tellement dévoués à Arzacome, qu'il me fut impossible d'en gagner aucun. Huit jours après ma conversation avec le Roi, le Capitaine de ses Gardes entra de grand matin dedans ma chambre suivi de plusieurs autres Officiers. Je crus d'abord qu'ils venoient me rendre visite, mais je fus étrangement surpris en le voyant se saisir de mon épée, & m'annoncer qu'ils avoient ordre de m'arrêter. Leur Chef me témoigna que ce n'étoit qu'avec beaucoup de regret qu'il s'acquittoit de sa commission. Le Roi lui-même entra un moment après dans ma chambre; j'allai au-devant de lui, & l'abordai avec mon respect ordinaire; mais ce Prince me regardant avec des yeux étincelans de colere: Je viens rendre ce que je dois, me dit-il, au Prince Artaxerxe, & réparer les fautes que m'a fait commettre l'ignorance où j'étois de son véritable

rang. Ces paroles ne me permirent plus de douter de la caufe de ma prifon ; mais quoique je remarquaffe affez aifément tout ce que j'avois à craindre du courroux du Roi, je ne fongeai pas un moment à défavoüer le fang d'où j'étois forti. Seigneur, lui dis-je, ceux qui m'ont voulu perdre auprès de votre Majefté, ignorent fans doute le peu d'amour que j'ai pour la vie ; mais quand elle me feroit mille fois plus chere qu'à un autre, rien n'eft capable de me faire défavoüer l'honneur que j'ai d'être fils de Darius. Si je ne vous en ai pas fait plutôt l'aveu, c'étoit, Seigneur, pour attendre une occafion plus favorable, & pour me donner le tems de vous rendre d'affez grands fervices, pour effacer de votre ame la haine que vous avez toujours eu pour mon fang ; mais puifqu'il n'eft plus tems de cacher mon nom, j'avouerai hautement que je fuis le Prince

Artaxerxe. Theodate, ſans me connoître, me retira d'entre les morts après la bataille de Selenne; c'eſt par ſes ſoins qu'ayant recouvert la ſanté, les bontés que vous eûtes pour moi, & ce que je devois à l'amitié d'Oroondate, me retinrent dans votre Cour. L'eſpoir que je formai ſur votre générosité, & ſur le ſecours du Prince votre fils, m'y ramenerent après la perte de mes parens & de mes Etats. Je crus que par mes ſervices je pourrois mériter l'affection du Roi des Scithes, & que je ne trouverois en aucun lieu un aſile plus honnête contre l'Ennemi de toute la Terre, que chez le pere de mon ami, & à la Cour d'un Roi qui m'avoit honoré de ſes bontés. Il eſt donc vrai, me dit ce Prince, que vous êtes le fils de Darius, & vous avez la témérité de faire en ma préſence un pareil aveu; & loin de conſidérer que les Dieux vous ont mis entre mes

mains, pour me donner quelque ſatisfaction des injures que j'ai reçues & de vous & des vôtres, vous oſez implorer mon appui, & chercher un aſile parmi les Scithes! Je fus ſi ému de ce cruel diſcours que la ſeule conſidération de Berenice & d'Oroondate put m'empêcher de faire éclater mon reſſentiment. Il eſt vrai, lui dis-je, Seigneur, que je ſuis le fils de celui qui fut autrefois votre Ennemi, mais ce que j'ai fait pour vous & pour vos Sujets, dont les preuves ſont encore recentes, & dans votre Royaume, & ſur pluſieurs endroits de mon corps, doit vous faire connoître que vous avez peu d'amis qui vous ayent rendu des ſervices ſemblables à ceux que vous avez reçus du fils de Darius. La colere du Roi éclatant à ces paroles: Impoſteur, s'écria-t-il, penſes-tu par tes artifices te dérober à ma juſte indignation, & me déguiſer les pernicieux deſ-

ſeins qui t'ont conduit dans mes Etats ? C'étoit pour les exécuter avec le perfide Oroondate, que vous êtes revenus l'un & l'autre en Scithie. L'exemple de cet ami t'a engagé à trahir les tiens, & à abandonner ton pere dans ſes malheurs. O Dieux ! de quelle façon pénétrerent dans mon ame ces cruels reproches ! Ils m'animerent d'une telle colere, que je ne fus plus maître de moi-même : Roi ingrat, lui dis-je, Roi barbare, ſi tu étois capable de quelque ſentiment d'honneur, tu te ſouviendrois que tu tiens ta vie de celui que tu traites ſi indignement, & tu ne chercherois point à noircir la réputation de deux Princes qui n'ont rien de honteux, que ce que l'un tient de toi, & ce que l'autre a fait en ta faveur : puiſque tu ès indigne d'un fils comme Oroondate, & d'un ami comme Artaxerxe, abreuves-toi des reſtes du plus illuſtre ſang du

monde, & crois que ſeul & déſarmé, je pourrois encore répandre le tien, ſi je n'étois retenu par une autre conſidération que la tienne. A des paroles ſi hardies, & ſi peu attenduës, le Roi demeura immobile, ſa politique ne lui permettant pas de s'abandonner à ſa rage, il ſe contenta de me faire conduire dans la priſon des Criminels d'Etat. Ce fut malgré le Roi que ceux qui me gardoient eurent pour moi toute ſorte d'attention, & firent entrer dans ma priſon Criton, & les deux Scithes que Theodate m'avoit donnés autrefois. J'étois ſi généralement aimé de toute la Cour, que le procedé du Roi fit hautement murmurer tout le monde. Ce Prince garda un profond ſecret ſur ma naiſſance, & le fit garder à ceux qui avoient été témoins de notre converſation. Mes deux Scithes qui étoient du nombre ſe trouvant parlà dans ma confidence : comme ils

avoient la liberté de ſortir de ma priſon, je les envoyai l'un après l'autre régulierement tous les jours chez Theodate ; ils me rapporterent que ce Prince étoit ſi pénetré de mon malheur, qu'il étoit réſolu de périr, ou de trouver les moyens de me rendre ſervice ; ils me dirent auſſi de ſa part, que ma Princeſſe s'étoit vivement intereſſée à cette cruelle avanture, & qu'elle ne pouvoit diſſimuler le chagrin qu'elle en reſſentoit. Ces nouvelles me déterminerent à ſouffrir patiemment tous les maux auſquels j'étois deſtiné. La fenêtre de ma chambre fermée par une double grille donnoit deſſus un petit jardin : j'étois un ſoir appuyé ſur cette fenêtre, lorſque je m'apperçus qu'on y jettoit quelques petites pierres ; je m'avançai le plus qu'il me fut poſſible, & je diſtinguai mon cher Theodate dans ce petit jardin. Seigneur, me dit ce généreux ami, ſi

je n'ai pas la liberté de vous entretenir de plus près, n'en accusez ni la crainte du danger, ni le défaut de mon affection. Theodate m'est trop connu, lui dis-je, pour douter de ses sentimens ; mais hélas ! que vient-il m'apprendre! vient-il m'annoncer le seul malheur que je puisse redouter ? Ah ! Seigneur, me répondit Theodate, je vous entends; vous craignez que la fermeté de la Princesse ne puisse tenir contre tant de persécutions, mais, Seigneur, rassurez-vous, Berenice vous sera toujours fidelle, vous allez avoir des preuves de ce que je vous dis par la lettre qu'elle m'a chargé de vous rendre. A ces mots, je sentis une joie, qui me fit pour quelques momens oublier tous mes malheurs ; j'attrapai le bout d'une corde que Theodate me jetta, & la tirant à moi, je trouvai à l'autre bout la lettre de Berenice, où je lûs ces paroles.

LA PRINCESSE BERENICE
AU PRINCE ARZACE.

SI vous avez trouvé de l'ingratitude parmi nous, mon cher Arzace, n'étendez pas vos ressentimens jusqu'à moi, & croyez que Berenice est plus à plaindre que vous-même; mais si vous ne cessez point de m'aimer, je ne me plaindrai point de mes malheurs, & si la tendresse de Berenice peut contribuer à votre félicité, soyez sûr que toutes les persécutions qui s'élevent contre nous ne seront point capables de l'ébranler, & le Roi des Scithes ne peut être cruel contre Arzace, qu'il ne le soit également contre Berenice.

Ces paroles que je baisai mille fois me consolerent en un moment de tous mes maux. Me rapprochant de ma fenêtre & adressant la parole au Prince Theodate: généreux ami,

lui dis-je, vos bontés me mettent dans une confusion que je ne sçaurois vous exprimer. Reservez ces remerciemens, me répondit Theodate, pour un autre tems, & songez actuellement à faire réponse à la Princesse. Je m'éloignai sans lui répliquer, pour profiter plus promptement de sa bonne volonté. J'écrivis à ma Princesse en ces termes:

ARZACE
A LA PRINCESSE BERENICE.

NOn, ma Princesse, je ne serai jamais malheureux tandis que vous vous souviendrez de moi, & jamais je ne me plaindrai de ce que je souffrirai pour vous. Le Roi, en me privant du bonheur de vous voir, a fait contre moi tout ce qui étoit en son pouvoir; puisqu'il m'est permis de compter sur la constance & la fermeté de ma Princesse, tout ce que peuvent faire mes ennemis, n'est pas

capable d'étonner le courage d'Arzace.

Je defcendis cette lettre entre les mains de Theodate avec qui je m'entretins encore quelque tems; il m'affura qu'on ignoroit à la Cour quelle pouvoit être l'intention du Roi à mon égard. Il fe retira enfuite. Je le vis encore plufieurs fois dans le même endroit, ce fut par lui que j'appris tout ce qui fe paffoit à la Cour. Les nouvelles perfécutions d'Arzacome autorifées par le Roi me cauferent de véritables allarmes. Berenice m'écrivit plufieurs lettres à ce fujet, me raffurant toujours fur mes craintes, & me promettant une conftance à toute épreuve. Theodate m'apprit l'irruption que Zopirion venoit de faire dans la Scithie, & quelques jours après il vint m'annoncer, que le Roi forcé par le défir unanime

de tous ses Sujets faisoit sortir le Prince Oroondate de sa prison, pour le mettre à la tête de l'Armée qu'on faisoit marcher contre Zopirion. Cette nouvelle me causa une joie qu'il m'est impossible de vous exprimer. Je ne doutai point que mon cher frere ne me marquât, en cette occasion, la même amitié qu'il m'avoit toujours témoignée; mais craignant, mon cher Oroondate, de vous engager troptôt dans de nouveaux démêlés avec le Roi votre pere, j'exigeai de Theodate qu'il ne vous parleroit point de moi avant votre retour de l'expédition dont vous êtiez chargé. Theodate eut beaucoup de peine à consentir à ce que je désirois; comme j'avois exigé son serment sur la demande que je voulois lui faire, il fut contraint de suivre exactement ce que je lui avois prescrit à cet égard. Ce ne fut pas sans une peine extrême,

que faiſant cette campagne avec vous, il vous fit conſtamment un myſtere de mes avantures. Il n'eſt que trop vrai, mon cher frere, s'écria Oroondate, que Theodate obſerva fidellement la parole qu'il vous avoit donnée ; il ne me laiſſa jamais ſoupçonner que ce vaillant Arzace, dont je lui parlai ſouvent, pût être mon cher Artaxerxe : hélas! j'étois bien éloigné de pouvoir me l'imaginer. Quelle cruauté à vous de me cacher la ſeule choſe qui pouvoit me combler de joie! Mais vous aviez raiſon de penſer que j'abandonnerois tout autre ſoin pour ne m'occuper que de mon cher Artaxerxe; nulle conſidération ne m'auroit empêché d'employer en ſa faveur l'Armée que je commandois, & de punir les perfides auteurs de ſes infortunes. Arzace ayant remercié le Prince des Scithes d'un diſcours auſſi obligeant,

alloit reprendre la ſuite de ſon hiſtoire, lorſque les gens d'Oroondate apporterent le diné.

Fin du Tome ſecond.

